CHARLES BIETRY

1983



le livre d'or du Football

Préface de MICHEL PLATINI



Charles BIETRY

LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1983

Préface de
Michel PLATINI

FRANCE LOISIRS



MICHEL PLATINI SOUS LES COULEURS DE LA JUVENTUS
... je ne regrette rien...

Édition du Club France Loisirs avec l'autorisation des Éditions Solar

ISBN 2-7242-1778-0

LES SAUTS DE HRUBESCH
par Michel Platini

Je ne sais pas ce qui passe dans la tête des autres footballeurs, mais dans la mienne j'avoue que c'est parfois bizarre. J'ai joué la saison dernière avec l'équipe de France et avec la Juventus, j'ai pris du plaisir avec les Bleus j'ai marqué plus de vingt buts dans le Calcio, j'ai admiré avec tristesse le tir de Magath en finale de Coupe d'Europe, j'ai réussi un jour, face à Ascoli, ce qui sera certainement le plus beau but de ma vie, et l'image la plus forte que je garde, celle qui me revient à l'esprit sans cesse, c'est celle de Hrubesch sautant de joie à l'issue de la finale d'Athènes comme il avait sauté de joie après l'ultime penalty de Séville.

C'est fou ce qu'il avait l'air grand quand il gambadait comme un gosse. J'avais l'impression que sa tête allait toucher un septième ciel que je n'ai pas atteint. J'ai encore tout perdu (ou presque), c'est indiscutable, sauf le titre de meilleur buteur d'Italie, une satisfaction très égoïste et une Coupe d'Italie qui n'a pas l'impact de la Coupe de France. Mais pas de Coupe d'Europe, pas de titre de champion d'Italie, seulement des places de deuxième qui sont autant de déceptions sur le plan sportif sans prendre toutefois l'allure de regrets.

Je ne regrette rien. Il est déjà merveilleux de jouer dans un club aussi prestigieux que la Juventus, de participer aux grands rendez-vous du football international, surtout après les premiers mois que j'ai connus. J'ai douté jusqu'à Noël, c'est vrai, avant de retrouver tous mes moyens physiques. Je savais que je décevais beaucoup de gens en Italie alors, mais je crois que ce que je faisais à cette époque, dans l'état où j'étais, n'était pas si mal.

1983 restera aussi un anniversaire. C'était ma dixième année de professionnalisme et je n'ai pas oublié mes débuts, un soir de mai 73, au stade Marcel-Picot de Nancy, et cette première victoire contre Nîmes. Les saisons ont passé. A toute allure. Et, aujourd'hui je sais que j'ai joué plus de matches que je n'en jouerai.

Certes il me reste encore des mois et même des années avant de quitter le haut niveau, mais, après, comment réagirai-je ? Je sais que, presque comme un drogué, je serai en manque. Je pourrai bien sûr aller taper dans la balle avec des copains, je pourrai côtoyer les jeunes à Saint-Cyprien, mais le public, les passions, la tension d'avant-match, la boule que l'on sent sur l'estomac avant le premier coup de sifflet, saurai-je m'en passer ?

Heureusement il me reste encore quelques coups de cœur avant la retraite et notamment cette saison avec l'équipe de France où nous attend le championnat d'Europe des Nations. D'abord, lors des matches amicaux de préparation, il va s'agir de se faire plaisir et les succès ne seront utiles que pour donner confiance aux autres, à ceux qui pourraient nous critiquer. Ensuite, la notion de plaisir passera au second rang et il faudra gagner. A la dernière Coupe du Monde, nous étions partis sans de folles ambitions. Au mois de juin, il n'en sera pas de même et nous pouvons, nous devons, avec l'avantage du terrain, être champions d'Europe.

Et alors Hrubesch ne sautera pas de joie...

Michel Platini

LA SAISON SE LÈVE A L'EST

Tout le pays en parlait encore. Si Amoros n'avait pas tiré sur la barre, si Battiston n'avait pas été agressé par Schumacher, si la défense avait fait preuve de plus de lucidité, si Six et Bossis n'avaient pas manqué leur penalty, si... Avec des « si » on aurait vite fait de mettre une coupe du monde dans une vitrine du côté de l'avenue d'Iéna. Mais la vérité était toujours bien présente. La France avait été éliminée en demi-finale de la Coupe du Monde et il ne restait plus que des souvenirs et des yeux pour pleurer. Chacun pourtant avait envie de faire disparaître de sa mémoire ces deux heures dramatiques de Séville et Alain Giresse ainsi se refusait toujours à revoir les images du match. Comme s'il voulait qu'il n'eût jamais existé.

Au moins aurait-il fallu se replonger très vite dans une autre aventure pour retrouver des moments d'exaltation. Hélas ! et pour une fois ce n'était pas un bien, la France était qualifiée d'office pour la phase finale du championnat d'Europe des Nations qu'elle organise en 1984. Ce qui signifiait qu'elle n'avait à son programme que deux ans de matches amicaux. Lorsque l'on sait que la motivation est devenue l'un des ingrédients du football international, on pouvait se poser des questions à l'aube de la saison 82-83.

Et Michel Hidalgo s'en posait. Dans sa chambre du cinquième étage de l'hôtel Valbièvre, à Jouy-en-Josas, d'où il surplombe d'immenses plaines plantées de blé, le sélectionneur n'était pas trop rassuré avant l'ouverture contre la Pologne. Cette même Pologne qui avait ravi aux Bleus la troisième place du Mondial six semaines plus tôt et qui s'en venait au Parc des Princes pour un match conclu depuis longtemps. Philippe Piat, président de l'Union nationale des footballeurs professionnels, avait pensé en effet que, pour le traditionnel match de gala au profit du syndicat des joueurs (et de la Ligue nationale), une sélection nationale conférerait un plus grand standing à la soirée que les habituelles équipes de club qui s'étaient succédé chaque année à Paris.

Michel Hidalgo n'avait pas été hostile à cette idée car il se méfiait toujours comme de la peste de ces clubs, homogènes et bien préparés, capables d'infliger un camouflet à une équipe nationale. Et, surtout, il avait en mémoire l'humiliation d'août 81 devant les Allemands de Stuttgart (3-1). « Au moins ce ne pourra pas être pire que ce jour-là », devait même lancer le sélectionneur la veille de ce France-Pologne.

Il se trompait, comme se trompaient tous ceux qui croyaient que la Coupe du Monde appartenait déjà au passé. Le coup avait été rude pour tous. Pour les joueurs qui gardaient la tête là-bas et qui allaient se montrer incapables de se replonger dans un match amical auquel ils se sentaient presque étrangers.

Pour le public qui, saturé de football, déçu de l'ultime défaite et oubliant les merveilleux instants qui l'avaient précédée, préféra rester devant la télévision où Eddy Mitchell faisait un malheur avec sa Dernière Séance qui enchaînait ce soir-là *les Pionniers de la Western Union* de Fritz Lang et *le Bouffon du roi* avec Dany Kaye.

Et pis encore, les 16 221 spectateurs qui avaient payé leur place étaient surtout venus, semble-t-il, pour siffler Jean-Luc Ettori comme s'ils voulaient l'accabler de tous les maux. Le gardien monégasque s'attendait un peu à cet accueil, mais il en fut quand même un peu retourné lorsqu'il s'installa à 20 h 30 dans les buts où rôde habituellement un certain Dominique Baratelli. Mais, se disait-il, il ne peut pas m'arriver grand-chose derrière une défense Amoros - Janvion - Trésor - Bossis qui est celle du Mondial. S'il manquait du monde et du beau, ce n'était pas derrière mais au milieu et devant où n'apparaissaient pas Platini, Giresse, Rocheteau, Lacombe, Six, des acteurs importants de l'aventure espagnole.

« J'aurais souhaité, avait dit Michel Hidalgo, aligner l'équipe type du Mondial,



MARIUS TRÉSOR INTERVIENT DEVANT SMOLAREK
Ne jamais oublier ce que l'équipe de France lui doit...

parce qu'il faut défendre notre image de marque et parce que je voulais faire de cette soirée une fête, marquant nos retrouvailles avec le public français. Les absences, notamment celle de Platini retenu par la Juventus, me conduisent à procéder à des essais qui peuvent être bénéfiques sur le plan de l'émulation et il sera intéressant de voir Bijotat, Stopyra, Delamontagne et, sans doute après le repos, Ferreri. »

Pauvres débutants qui se souviendront de cette galère. Si en dehors du terrain tout se passa bien malgré les multiples manifestations en faveur de la Pologne annoncées — et finalement annulées — et qui eurent surtout pour conséquence un sévère filtrage policier, sur le terrain en revanche ce fut l'enfer.

Le premier quart d'heure pourtant ne laissait pas prévoir une issue fatale. Le ballon circulait plutôt bien et plutôt vite sous la direction d'un Jean Tigana avide de prendre des responsabilités en l'absence des patrons Giresse et Platini, mais le jeu manquait singulièrement d'intensité. Et surtout la défense, la seule ligne qui avait gardé son caractère mondial, affichait déjà une insouciance qui tournait vite au manque de concentration.

Marius Trésor pensait-il encore à sa fabuleuse reprise de volée de Séville ? Toujours est-il que, dès la 28ᵉ minute, il offrait à Jalocha une somptueuse balle de but. 1-0 donc et un peu de joie pour les Polonais qu'on avait cru sentir, dans les heures qui précédaient, plus préoccupés par le sort de leur pays que par la rencontre.

Ce n'était pas idéal pour calmer la meute des siffleurs d'Ettori qui voyait avec une certaine angoisse les Polonais, sans Boniek, contrôler les timides velléités offensives des Bleus et partir à toute allure en contre à la moindre occasion.

C'était le TGV contre un train de marchandises. Tout ce qu'entreprenaient Buncol, Smolarek et leurs copains était placé sous le signe de la vitesse et de l'inspiration. Tout ce que tentaient les Français, excepté quelques dribbles de Tigana et de Ferreri en fin de match, ou quelques percées de Delamontagne, respirait la difficulté et le besogneux.

Sur le banc de l'équipe de France, les visages étaient tendus. Hidalgo, entre Guérin et Bourrier, Henri Michel un peu plus loin, assistaient avec consternation à l'effondrement des demi-finalistes de la dernière Coupe du Monde. « Il est tout aussi dangereux de magnifier une victoire que de dramatiser une défaite, dira un peu plus tard Michel Hidalgo. Après la victoire face à l'Italie, je n'avais jamais prétendu

que tout était arrivé. De même après cette défaite, il ne faut pas dire que tout ce que nous avons réussi est effacé. »

Mais que devait-il penser tout de même ce 31 août entre 21 h 46 et 21 h 53 lorsqu'il vit les Polonais inscrire trois nouveaux buts face au fantôme de l'équipe de France ? Une échappée de Dziekanovski conclue par Kupciewicz d'abord (61e), un tir lointain de ce même Kupciewicz (62e) qui ne reconciliait certes pas Ettori avec ses ennemis, et un penalty de Buncol (68e) consécutif à une faute de Mahut...

Les comptes étaient vite faits. 4-0. Il fallait remonter à 1949 et au 5-1 devant l'Espagne à Colombes pour retrouver une telle débâcle.

Michel Hidalgo, face aux journalistes, avait bien des difficultés à trouver ses mots. Tout juste au milieu des bouteilles de champagne vidées qui, assurait-il, ne l'avaient pas été par les tricolores, alignait-il quelques bribes d'explications :

« Lorsqu'il y a eu une telle concentration et une telle mobilisation pendant des semaines, il est fatal qu'il y ait certaines retombées...

« On a vite remarqué que les joueurs les plus décevants étaient ceux qui avaient participé au Mondial... Il ne faudrait pas avoir la mémoire courte et oublier l'Espagne.

« Il a été difficile de clarifier le jeu car nous n'avons pas eu beaucoup de ballons...

« On ne peut pas nier que l'absence de Platini et de Giresse a été préjudiciable à l'ensemble. Ils apportent la stabilité dans la construction du jeu et dans la finition... »

Un peu plus loin, les joueurs aussi étaient embarrassés, comme rougissant de honte du mauvais tour qu'ils venaient de se jouer à eux-mêmes. Gérard Soler avait une belle image pour évoquer la soirée : « J'ai l'impression, disait-il, que les portes du Parc des Princes étaient restées ouvertes et qu'il y avait des courants d'air. »

Des courants d'air qui étaient presque une tempête pour ce pauvre Ettori, emporté dans un flot de critiques qu'il reçut avec une étonnante impassibilité.

« Ceux qui me sifflent n'auront pas ma peau, je peux te le dire, m'avait-il confié ensuite. Je n'ai pas eu plus le trac que d'habitude avant et je ne l'aurai pas plus après. Des gens ne m'aiment pas ? Et

ETTORI BATTU POUR LA TROISIÈME FOIS SUR UN TIR DE KUPCIEWICZ
... ceux qui me sifflent n'auront pas ma peau...



alors... que veux-tu que j'y fasse. Je suis surtout embêté pour Michel Hidalgo qui va être critiqué, mais, moi, les sifflets me laissent indifférent. J'accepte les avantages d'une sélection, je dois aussi accepter les inconvénients. Mais le sélectionneur ne m'a rien dit qui prouve qu'il m'ait rayé des cadres. »

Jean-Luc Ettori n'était pas rayé des cadres mais, cinq semaines plus tard, tout de même, il était sur le banc des remplaçants et n'allait jamais retrouver un poste de titulaire. Contre la Hongrie, deuxième match d'une saison qui décidément se levait à l'est, le gardien de l'équipe de France était Jean Castaneda. « Jean-Luc garde toute ma confiance, expliqua alors Michel Hidalgo. Avant lui, d'autres gardiens ont commis d'autres erreurs. Mais il est difficile aussi de faire abstraction des conditions psychologiques que revêt pour lui un match à Paris. Je ne suis ni un sadique ni un masochiste. » Dommage pour le Monégasque qui aurait retrouvé une équipe de France bien différente de celle qui avait sombré face à la Pologne.

D'abord parce que Michel Platini était là. Et heureux de l'être. Certes il n'était pas encore l'objet de critiques en Italie, mais, déjà, il avait senti que son football quotidien ne serait pas rose tous les jours, ne serait-ce qu'avec cette phrase de Cabrini qui, un jour à l'entraînement, lui avait dit : « Moi, je suis champion du monde, Qu'est-ce que tu as gagné toi ? » Comme en plus Giovanni Trapattoni voulait absolument en faire un attaquant, presque de pointe, Platini était tout heureux de retrouver cette équipe de France où on respirait la joie de jouer et l'enthousiasme, où chacun aussi parlait le même football.

Ce fut évident dès les premières minutes de ce match où l'équipe de France était fort désireuse de se réconcilier avec son public... par télévision interposée, car, une fois encore, les tribunes étaient aux deux tiers vides. 15 777 spectateurs, annoncerait ensuite Michel Cagnon, directeur de la Fédération, qui ne pouvait que se lamenter sur la désaffection du public, en y cherchant plusieurs causes : la saturation après le Mondial, le mépris des matches amicaux qui manquent généralement de passion, la concurrence presque hebdomadaire de P S-G, enfin séduisant, qui grève les budgets, la pluie et, bien sûr, la retransmission télévisée de l'événement.

Après le match on pouvait encore en ajouter une : le peu de respect des entraîneurs pour un public qui assista à huit changements dans une dernière demi-heure qui perdait toute signification. Heureusement la première heure avait été de qualité. Avec un milieu Tigana, Genghini (puis Ferreri), Giresse et Platini, l'équipe de France était déjà certaine d'avoir à la fois le ballon et un style de jeu, et donc de prendre des initiatives.

Ce qu'elle fit, sans l'esprit de décision qu'elle avait montré en Espagne, mais avec suffisamment d'inspiration et de classe pour dominer une formation hongroise qui s'était privée au départ de Torocsyk. Restait à attendre le but qu'on crut devoir à l'œuvre de Platini, mais le capitaine, pourtant bien placé, manqua deux reprises, l'un de la tête, l'autre du pied, qui semblaient faciles... pour lui.

Et l'unique but de la rencontre, sanctionnant bien modestement la supériorité française, fut l'œuvre de Laurent Roussey, à la réception d'une remise de la tête de Didier Six. Le jeune avant-centre signait là de belle manière, après des mois douloureux, un sympathique retour, mais ses efforts ne justifiaient pas les quelques commentaires dithyrambiques qui suivirent. Ils émanaient bien sûr de cette frange de la presse pro-stéphanoise qui a tout fait pour monter au sommet Castaneda ou Mahut et qui sera la première à les jeter aux chiens maintenant que les Verts sont retournés dans l'ombre.

Et s'il fallait s'extasier sur la performance d'un jeune, ce serait sur celle de Ferreri, entré seulement à la 67e minute et qui sema la panique dans les rangs hongrois par des accélérations stupéfiantes et un sens du jeu qui le fit d'emblée parler le même langage que ses aînés, Platini et Giresse.

Même si le score était resté étroit, Michel Hidalgo avait donc tout lieu d'être satisfait. « Au mois d'août, contre les Polonais, nous avions rendu un brouillon, commentait-il, aujourd'hui la copie est plus propre. L'équipe a joué sérieusement. Elle a aussi retrouvé ses assises et ses bases, elle a su alterner le jeu court et



LAURENT ROUSSEY MARQUE LE SEUL BUT DU MATCH
Sympathique retour...

le jeu long, et je n'ai qu'un regret, cette inefficacité qui nous a empêchés d'être à l'abri plus tôt. »

Le sélectionneur était donc rassuré et il pouvait évoquer l'avenir avec un certain optimisme comme le disait aussi Maxime Bossis.

« Il n'était que de voir le plaisir qu'éprouvèrent Didier Six et Michel Platini en nous retrouvant pour mesurer la solidité de notre groupe, confiait-il à l'excellent journaliste et confrère qu'est Jacques Etienne. Nous avons techniquement atteint un bon palier. Il ne faut pas vivre sur notre acquis et s'endormir, mais j'ai tout lieu de croire que l'équipe de France ne connaîtra plus de longues périodes de médiocrité comme ce fut le cas dans le passé. »

Mais ce qui était vrai pour la sélection l'était-il aussi pour les clubs ? Car nous étions déjà en pleine période de coupes d'Europe. Avec au départ Monaco, P S-G, Bordeaux, Sochaux et Saint-Etienne.

Et le sort de trois d'entre eux allait être vite, trop vite réglé.

Monaco d'abord. Un petit nul (0-0) à Nice, en raison de l'accident mortel de la princesse Grace, face au CSKA Sofia suivi d'une défaite 2-0 après une prolongation difficile en Bulgarie et le champion de France ajoutait une nouvelle page noire à son chapitre européen.

Sochaux ensuite. Le déplacement à Salonique s'était soldé par une courte défaite (0-1) qui autorisait tous les espoirs, mais le succès (2-1 après prolongation) lors du retour était insuffisant.

Saint-Etienne enfin entretint l'illusion un peu plus longtemps. Devant Tatabanya, les Verts ressuscitèrent, le temps d'un formidable dernier quart d'heure, surclassant les Hongrois 4-1 avant d'aller chercher le nul (0-0) en Hongrie. La suite se passa aussi à l'Est mais beaucoup moins bien. Devant la télévision et à peine plus de 10 000 spectateurs, les Stéphanois, dans leur antre de Geoffroy-Guichard qui n'effraie plus personne, se montrèrent d'abord incapables de marquer le moindre but aux Bohemians de Prague avant de sombrer en Tchécoslovaquie (4-0). La page sportive de l'AS Saint-Etienne était définitivement tournée et on ne parlerait plus, tout au long de la saison, que de querelles, de dirigeants en mal de pouvoir. Sans intérêt. Et mieux valait s'attacher aux pas de deux formations ambitieuses qui multipliaient les exploits européens, Bordeaux et P S-G.

MES CINQ GLORIEUSES
par Thierry Roland

Depuis bientôt près de trente ans que j'exerce le beau métier de journaliste, j'en ai vu des matches de football, des beaux, des bons, des moins beaux, des moins bons, des médiocres, des émouvants, des musclés, bref des matches pour tous les goûts, et lorsque l'ami Charlie m'a demandé le chapitre que je lui « dois » tous les deux ans dans son *Livre d'Or du Football,* et qu'il m'en a communiqué le thème, j'avoue que j'ai été bien embarrassé. Il voulait, ni plus ni moins, que je lui parle des cinq matches qui ont le plus marqué ma vie professionnelle. Facile à dire, mais quel choix difficile. Après avoir mûrement réfléchi, j'ai choisi les cinq matches que voici. Je sais, je sens, qu'à vous aussi ils vont rappeler de beaux souvenirs.

Il faut remonter près de vingt ans en arrière pour revivre la première de mes cinq glorieuses. L'affaire a pour cadre un petit stade bien typique du nord de l'Angleterre situé entre ces hauts lieux du football britannique que sont Liverpool et Manchester. Il s'agit du stade de Stoke-on-Trente, la ville où le plus illustre footballeur anglais de tous les temps, Stanley Matthews, a joué pendant près de vingt ans. Ce jour-là, le 28 avril 1965, les plus grands footballeurs d'Europe de l'époque ont répondu à l'appel de celui qui allait devenir sir Stanley Matthews, après avoir été anobli par la reine d'Angleterre, pour services rendus au football et à la nation. Ils sont tous là, Di Stefano, Masopust, Puskas, Yachine, Boniperti, Kubala pour le match de jubilé de Stanley Matthews. Ils sont tous là sauf Raymond Kopa qui, invité, a dû décliner l'invitation, souffrant d'une blessure à une cheville. Dommage. Il aurait été bon que le meilleur footballeur français de son époque soit présent pour ce qui fut une grande fête du football, ne serait-ce que pour signer les cartes postales, ce qu'avait jugé bon de faire Alfredo Di Stefano, le footballeur européen numéro un.

Ce jubilé se déroula dans une ambiance extraordinaire, et je revois encore sir Stanley quittant le terrain pour la dernière fois, après un ultime récital, sur les épaules de Lev Yachine et Alfredo Di Stefano, alors que trente mille personnes au bord des larmes chantaient « good bye, Stanley... ». Grandiose et émouvant, surtout pour un jeune reporter qui vit son premier match de jubilé en direct, et qui a toujours porté une grande estime au jeu anglais. Ce jour-là, Stanley Matthews avait un peu plus de cinquante ans, il est né le 1er février 1915 à Hauley, localité toute proche de Stoke-on-Trent.

Il a donc aujourd'hui près de soixante-dix ans. Toujours vert, celui que l'on a surnommé « le sorcier du dribble », et qui gagna la Coupe d'Angleterre avec Blackpool à 38 ans, vit toujours mais au soleil de Malte.

⁂

Des soirées mémorables, Dieu sait si j'en ai vécues, micro en main devant mon récepteur de contrôle, dans les vieilles tribunes du stade Geoffroy-Guichard, durant les grandes années de l'épopée verte, mais l'une des plus mémorables restera celle du 17 mars 1976. Ce soir-là, Jean-Michel Larqué et les siens affrontaient les Soviétiques du Dynamo de Kiev. Au match aller, à Simféropol, au cœur de la Crimée, le terrain de Kiev étant impraticable à cette époque de l'année, les champions d'URSS n'avaient fait qu'une bouchée de Saint-Etienne, se contentant, si l'on peut dire, d'une victoire acquise par 2-0, largement suffisante sans doute à leurs yeux.

La suite allait prouver qu'ils avaient tort, et surtout qu'il ne faut jamais mésestimer un adversaire, quel qu'il soit. Bref, quinze jours plus tard, le chaudron vert était à point, et pourtant on venait de franchir le cap de l'heure de jeu, et il n'y avait toujours rien d'inscrit au tableau d'affichage. Autant dire que l'affaire était mal engagée. Tout allait se jouer, souvenez-vous, en moins de soixante secondes, autour de

la 65e minute si ma mémoire ne me trahit pas. Oleg Blokhine, le grand attaquant soviétique, veut trop en faire, un tacle dont Christian Lopez a le secret, une chevauchée typique du fabuleux Oswaldo Piazza et Hervé Revelli, le buteur-né, marque le but tant attendu. Imité cinq minutes plus tard, dans un stade en délire, par Jean-Michel Larqué grâce à l'un de ses fameux coups francs... Il reste vingt minutes pour arracher la qualification, mais le score en reste là. Il faut jouer la prolongation, et modifier les programmes sur Antenne 2. Mais, ce soir-là, même ceux qui n'aiment pas le football sont accrochés à leur poste. Ils ont raison d'attendre, ils ont raison d'espérer. Je me vois encore, et je m'entends... Patrick Revelli, sur l'aile droite... Dominique Rocheteau... but ! Vingtième minute de la prolongation, et rien ne sera marqué au cours des dix dernières minutes. Quand je pense que j'ai eu le culot de prendre cent francs à un ami stéphanois qui m'avait parié, avant la rencontre, que les Verts l'emporteraient cinq à zéro. Aujourd'hui j'ai un peu honte...

Cette année-là, Saint-Etienne disputera la fameuse finale de Glasgow, finale que les hommes de Robert Herbin auraient dû gagner, et qui aurait dû figurer dans ce tableau d'honneur. Seulement, voilà, le match fut retransmis sur TF1, le président d'Antenne 2 de l'époque, Marcel Jullian ayant choisi pile, et la pièce étant retombée sur face... Je n'ai jamais été aussi énervé et malheureux que ce jour-là...

***

Pas question non plus de passer sous silence un match qui a fait du bruit à l'époque, Bulgarie-France, comptant pour les éliminatoires de la Coupe du Monde. C'était le samedi 2 octobre 1976 sur la pelouse du stade Rassil-Levski de Sofia. Tout avait pourtant bien commencé. Il faisait beau, la liaison son et image avec Paris fonctionnait à merveille, et, après quarante minutes de jeu, la France, face à l'une de ses « bêtes noires », menait 2-0. Que demander de mieux ?...

Juste avant la mi-temps, les Bulgares avaient réduit le score, mais les Tricolores, dans un très bon jour, avaient le match en main. C'est alors que le fameux Mister Foote, arbitre écossais de la rencontre, allait faire des siennes refusant un indiscutable penalty à Michel Platini, celui-ci ayant été plaqué au sol par le gardien bulgare Krastev, accordant un but hors-jeu de cinq bons mètres à Panov, et sifflant contre la France, à deux minutes de la fin, un penalty imaginaire. Là, c'en était trop. Incapable de me contenir devant ce que je considérais, à juste titre me semble-t-il, comme un « hold-up », le mot sortit de ma bouche : « Mr Foote, je n'ai pas peur de vous le dire, vous êtes un salaud... » et j'ajoutais que, s'il restait une cellule de libre dans la prison de Glasgow, il fallait la lui attribuer d'urgence...

Je revois encore la tête de mon coéquipier Bernard Père à mes côtés. Il n'en revenait visiblement pas. A deux mille kilomètres de là, à Paris, le patron de l'Actualité télévisée de l'époque, Charles Baudinat, n'en revenait pas non plus... Il voulait absolument me parler. Heureusement pour moi, le match terminé sur le score de 2-2, les lignes — comme toujours en pareil cas dans les pays de l'Est — avec Paris avaient été coupées.

Retour sur Paris dans la nuit, dimanche tranquille à Cognacq-Jay, quelques réflexions amicales de Robert Chapatte lors de Stade 2, et, le lundi, tout se déclenchait comme un formidable coup de tonnerre. Les confrères de la presse écrite m'appelaient les uns après les autres. Le public, passionné, prenait fait et cause pour moi. J'allais recevoir plus de 10 000 lettres, ce qui, à la télévision, est du jamais vu et parmi celles-ci, des lettres de députés de tous les camps, et aussi des lettres provenant de travailleurs, portant parfois les signatures de deux ou trois cents personnes, de toute une usine même. Toutes favorables ou presque, 99 % environ. Je fus très touché par ces marques de sympathie. De la part de ma direction, je n'eus droit qu'à un « carton jaune »... J'ai sans doute été sauvé parce que le match a eu lieu un samedi et que, le dimanche, croyez-moi, il n'y a pas grand monde à Cognacq-Jay...

***

Autre souvenir marquant, le Parc des Princes, le 18 novembre 1981, match décisif en vue de la Coupe du Monde

espagnole entre la France et les Pays-Bas.

L'ambiance au Parc ce soir-là était fantastique. Pour que les joueurs de Michel Hidalgo aillent en Espagne, l'année suivante, disputer la phase finale de la Coupe du Monde, il fallait absolument battre l'équipe des Pays-Bas, finaliste des deux Coupes du Monde 1974 et 1978, ce qui, avant le coup d'envoi, ne paraissait pas évident...

Pour moi comme pour tout le monde, spectateurs ou téléspectateurs, ce match restera celui du coup franc de Platini. Celui-là je le reverrai ma vie entière, d'autant que de la tribune de presse, nous étions idéalement placés pour suivre la belle trajectoire du ballon contournant le mur orange pour finir dans les filets néerlandais. J'avoue que je ne sais pas si M. Garrido, l'arbitre portugais, a eu raison de donner une deuxième chance à Michel Platini, je ne sais pas non plus si, après le premier coup franc repoussé par le mur, Van de Korput a vraiment touché le ballon du bras, mais ce que je sais c'est que ce coup franc fut une pure merveille, et je m'entends encore, alors que Michel Platini, à genoux, remerciait les dieux du football, crier : « Oui, Michel, oui... » Dans ces moments-là, l'orgasme n'est pas loin, vraiment. Le vrai bonheur, cela doit être ça, et, le vrai malheur, cela doit être Séville vers minuit, le 8 juillet 1982, après le terrible match contre la République fédérale allemande. Quelle horreur, mais comment est-ce possible de perdre un tel match ?... Je crois que je ne me résignerai jamais à ce résultat.

Tout avait si bien marché jusque-là, trop bien peut-être. La défaite contre l'Angleterre, finalement bénéfique, nous faisant tomber dans le groupe Autriche-Irlande du Nord au lieu de RFA-Espagne à l'occasion du deuxième tour, la France qui mène 3-1 à vingt minutes de la fin de la prolongation... Mais comment cela a-t-il pu se faire ? Déjà la balle d'Amoros sur la transversale et le terrible choc Battiston-Schumacher auraient dû nous mettre la puce à l'oreille. Malgré les apparences, ce n'était pas le jour de la France, c'est tout. Je crois beaucoup à ce genre de choses, mais tout de même quelle déception. Je ne suis pas près d'oublier le visage de Michel Platini. Il portait sur ses épaules toute la tristesse du monde. Quant à moi, j'en aurais pleuré. Je crois bien du reste que j'ai pleuré le soir à la maison, à Madrid.

Mais, malgré la déception, si Charlie me demandait de choisir un seul match, eh bien c'est celui-là que je prendrais. Malgré M. Corver, les penalties et Schumacher, rien que pour le but de Trésor, celui de Giresse et le Mondial des Français, car, en finale, les Français, ils auraient gagné, je vous l'affirme. Mais, pour moi, la journée aurait été épouvantable, rendez-vous compte, le match comptant pour la finale de la Coupe du Monde était prévu sur TF1...



FOERSTER, ROCHETEAU, PLATINI ET STIELIKE DANS L'ARÈNE DE SÉVILLE
... j'ai pleuré le soir à la maison...

LES PEINES ET LES JOIES D'UN LUTIN BORDELAIS

Lorsqu'il était venu au siège de l'Agence France-Presse recevoir le Flash d'or 1982 qui le sacrait meilleur sportif de l'année devant Bernard Hinault et Yannick Noah, Alain Giresse avait été très clair : « Les années de transition, c'est fini, m'avait-il dit. Je serais affreusement déçu si; à la fin du printemps 1983, nous, Girondins de Bordeaux, ne décrochions pas une couronne. Le championnat, la Coupe de France ou la Coupe d'Europe, cela m'est un peu égal mais il nous faut une victoire. Sinon ce serait un échec terrible et une cruelle désillusion pour moi dont la carrière ne durera plus une éternité. »

C'est toute la lucidité d'Alain Giresse qui s'exprimait dans ces quelques mots. Lui qui a rayonné sur le Mondial, qui a été désigné comme l'un des dix meilleurs joueurs du monde, qui a été élu sportif et footballeur numéro un de l'année, lui qui sait toujours garder les pieds sur terre dans un club où pourtant quelques-uns se prennent pour des millésimes exceptionnels. Une conversation avec Giresse est toujours un moment de calme et de bien-être. Ce peut être l'analyse technique d'une rencontre, ce peut aussi être un morceau de philosophie sur les dangers de la haute compétition, ce peut être encore une tirade sur la famille, ce sont toujours des paroles bonnes à entendre. Et, lorsque Alain Giresse tirera sa révérence au football professionnel, j'en connais du côté de la Garonne qui pourront lui élever une statue pour ce qu'il a accompli en faveur des Girondins.

Ce ne sont pas les spectateurs du premier tour de Coupe d'Europe qui me démentiront. Bordeaux s'était vu offrir pour son entrée en piste une formation est-allemande, Carl Zeiss Iena, ce qui ne changeait pas des Pologne, Hongrie, Tatabanya, Sofia, Prague, adversaires automnaux du football français. Contre ces gens-là, le football français fait habituellement merveille. Un soupçon de virtuosité, un zeste de technique, une pincée de vitesse, et généralement la recette est bonne. Encore faut-il exprimer un minimum de sérieux et de rigueur et ne pas accumuler les bévues.

Ne pas, par exemple, laisser toute liberté à un libero comme Schnuphase qu'on sait porté vers l'offensive et qui, le 15 septembre, s'en vint marquer aux 7e et 62e minutes.

Ne pas non plus se montrer hésitant à quatre mètres de ses buts alors que rôde un certain Topfer, tout heureux de marquer ce qui était le troisième but est-allemand.

Ne pas tirer sur le poteau, n'est-ce pas Dieter Muller? un penalty accordé à la dernière minute et qui aurait pu ramener le score à 3-2.

Heureusement Alain Giresse était passé par là auparavant, un peu après l'heure de jeu. Lancé par Tigana, il s'était enfoncé au cœur de la défense allemande et, au moment où Grapenthin le gardien s'était avancé vers lui, il avait, d'un coup de patte insolent de facilité, ajusté au millimètre un lob qui ressemblait fort à un chef-d'œuvre.

Ce n'était pas suffisant pour dissiper les inquiétudes d'Aimé Jacquet, effaré d'avoir constaté la multitude d'erreurs commises par sa défense où pourtant ne se côtoyaient que des internationaux A et espoirs : Ruffier, Thouvenel, Specht, Trésor et Bracci.

Giresse, qui n'a jamais dû dire du mal de quelqu'un dans sa vie, faisait comme toujours preuve de plus de tolérance dans l'avion qui ramenait les Girondins vers Bordeaux, un avion d'où avaient été exclus les journalistes qui ne plaisaient pas au président Claude Bez.

« Les erreurs appartiennent au jeu pour la bonne raison que l'erreur est humaine, commentait le capitaine bordelais. Personne n'est à l'abri d'en commettre, moi comme les autres. A Iena tout le monde en a fait. Certaines ont coûté plus cher que d'autres, c'est tout. Des erreurs de défense, un penalty manqué, c'était la série. Ce que je trouve rageant, c'est que

nous n'avons pas été acculés, que nous avons toujours affiché des possibilités, mais que, finalement, nous sommes passés à côté du résultat et condamnés à nous battre dans deux semaines.

« Mais, à partir du moment où il existe un match retour, il y a toujours une chance. Gagner 2-0 au Stade Vélodrome, c'est tout à fait possible. Cependant j'avoue que je préfère la situation de Iena à la nôtre. Ce sont eux qui ont les atouts dans leur jeu et ils vont venir en position de force. A nous de les déloger, mais ce ne sera pas facile. »

Cela le paraissait d'autant moins qu'il pleuvait fort sur l'Aquitaine et Giresse, en ouvrant les volets de sa chambre à Berlin, dans la banlieue de Bordeaux, fronça les sourcils. Lorsque le terrain est gras, lorsque les conditions de jeu ne sont pas parfaites, l'avantage va généralement à l'équipe qui a plus le souci de détruire que de construire. Et Iena ne venait certainement pas la fleur au fusil.

Un quart d'heure avant le début de la rencontre, alors que 20 000 spectateurs hurlaient dehors, malgré leurs os trempés, Jacques Chaban-Delmas, venu faire une petite visite dans les vestiaires, put heureusement constater que personne ne se posait plus de question et que chacun était résolu. Les yeux luisaient, les visages étaient fermés, il faudrait être diablement fort pour résister à une telle armada.

Il faudrait en tout cas, comme dans tous les matches retour de Coupe, tenir le premier quart d'heure pour ensuite prendre la mesure de l'adversaire. Or, après un quart d'heure de jeu, Grapenthin s'était déjà incliné à deux reprises et le sort du match était scellé. Non pas que le score fût irréversible, mais la manière bordelaise était un tel mélange de puissance et de virtuosité, qu'il aurait fallu une équipe d'une autre dimension que le Carl Zeiss Iena pour s'y opposer.

Chaque attaque de balle, chaque mouvement collectif, chaque course était l'occasion pour les Girondins d'assener un football moderne et irrésistible qui donnait aux Allemands complexes sur complexes. Jean Tigana avait été le premier à

IENA : GIRESSE LOBE GRAPENTHIN
... un coup de patte insolent de facilité...





GRAPENTHIN A TERRE MAIS LACOMBE NE MARQUE PAS
... nous étions comme un rouleau compresseur...

mettre au jour les faiblesses d'un Iena recroquevillé et alourdi, et deux de ses départs en dribbles avaient été autant de flèches dans une défense qui cherchait sa lucidité. Et personne ne fut étonné de voir les Girondins ouvrir le score dès la 6e minute. Un but venu d'outre-Rhin puisqu'il était l'œuvre de Dieter Muller à la réception d'un corner de son compatriote Memering. Un but qui fit hurler de joie les dirigeants bordelais qui s'étaient rendus en Allemagne quelques semaines plus tôt pour acquérir les services de deux étrangers. Dieter Muller avait été le premier et personne ne discutait la valeur de celui qui avait été l'avant-centre de l'équipe d'Allemagne, et qui avait même marqué trois buts dans une demi-finale du championnat d'Europe des Nations. Le voyage du président Bez et de Didier Couécou à Stuttgart leur avait permis de superviser Muller mais aussi Memering qu'ils avaient engagé à la stupéfaction de tous les techniciens allemands. Le président Borelli et Georges Peyroche qui avaient été du même voyage en avaient même bien ri et, à leur retour à Paris, ne s'étaient pas privés de raconter l'histoire qui courait en Allemagne : « Sachant que le président de Bordeaux venait, les dirigeants locaux avaient ressorti Memering de l'équipe réserve où il se morfondait avec dix kilos de trop et l'avaient aligné en pro juste pour la venue de messieurs les Français. Avec l'espoir de réaliser une affaire. Qui fut conclue pour 150 millions de centimes.

Un argent que personne ne regrettait à ce moment du match contre Iena. Mais au moment des comptes, en fin de saison, la chanson ne serait pas exactement la même.

Les Girondins menaient donc 1-0 et, à peine huit minutes plus tard, 2-0, toujours grâce à une tête de Dieter Muller mais cette fois à la réception d'un centre de Giresse. Le lutin bordelais était à l'origine d'un but, il allait être à la conclusion de deux autres. Le troisième de sa formation, d'une frappe à ras de terre des 20 mètres,

le cinquième de plus près, mais avec autant de puissance. Entre-temps Dieter Muller s'était chargé du quatrième après un festival de Tigana. L'addition était lourde pour Iena, laminé pendant quatre-vingt dix minutes au point que Tigana eut ensuite ces mots : « Nous étions comme un rouleau compresseur. »

Et dans le club, chacun se sentit devenir irrésistible. Le triplé championnat - Coupe de France - Coupe d'Europe paraissait à portée de main et les voix prudentes d'Aimé Jacquet et d'Alain Giresse n'étaient ni entendues ni écoutées. On ne prêtait même pas attention à un nombre de blessés qui ne cessait d'augmenter, et l'entourage du club ne retrouva la réalité qu'au moment du départ pour le voyage européen suivant, à Split. Il manquait en effet Tigana et Girard au milieu, Muller en attaque. « Un titulaire absent ça passe, commenta alors Jacquet. Deux ça passe encore. Trois c'est vraiment beaucoup. » Surtout face à un adversaire de la trempe d'Hadjuk Split. Des Yougoslaves ne sont jamais bien commodes à manœuvrer, mais ceux-là avaient en plus une envie de se venger qui devait décupler leurs forces. Ils n'avaient pas oublié qu'en 1974, victorieux 4-1 à l'aller, ils avaient été victimes des fantastiques Stéphanois d'alors dans le chaudron de Geoffroy-Guichard, et le football français leur restait depuis en travers de la gorge.

Les Girondins étaient prévenus de ce qui les attendait. Il est vrai qu'ils avaient au moins un espion dans la place puisque Dragan Pantelic, reconverti handballeur le temps de son année de suspension, était venu passer la journée du match avec ceux qui avaient été ses coéquipiers la saison précédente. Jacquet, qui ne voulait plus connaître les moments de panique du tour précédent en RDA, avait mis l'accent sur la préparation psychologique et on eut la surprise de découvrir, dès le coup d'envoi, une formation sereine et lucide, renforcée au milieu du terrain mais gardant visiblement un œil sur les possibilités de contre. A l'image du grand François Bracci au départ d'une relance à la 6e minute et à l'arrivée cinquante mètres plus loin pour un but qui sembla anéantir le stade.

Avec un minimum de sérieux et de sang-froid, il ne pouvait plus arriver grand-chose de grave à ces Girondins qui avaient commencé par le plus difficile, marquer un but à l'extérieur. Les Yougoslaves mirent vingt-cinq minutes à reprendre leurs esprits avant d'entamer un forcing effréné et de peser sur la formation bordelaise. Rien de tragique pourtant, car leurs attaques manquaient de génie et il suffisait de beaucoup d'application pour les briser.

Encore ne fallait-il pas commettre de grosse bévue. Ohé Marius ! où avais-tu la tête à la 37e minute sur ce ballon anodin, auteur peut-être d'un rebond bizarre, mais que tu offris à Bogdanovic ? Juste avant la mi-temps ce n'était pas un coup à faire, surtout toi qui as sauvé des centaines de situations désespérées, notamment par tes tacles qui viennent du bout du monde.

A 1-1, le match repartait presque de zéro après le repos, mais il tournait vite au tragique.

47e : reprise de plein fouet de Jerolimov : 2-1.

57e : accrochage entre Specht et Gudelj dans la surface. Penalty très contestable transformé par Salov : 3-1.

87e : Cukrov, entré en jeu sept minutes plus tôt, frappe de l'aile droite. Etait-ce un centre, était-ce un tir ? On ne le sait toujours pas, mais le ballon passa au-dessus de Ruffier avancé : 4-1.

Faites les comptes. 4-1 avec des buts aux 37e, 47e, 57e et 87e minutes. Si le gardien bordelais joue le 7 à la roulette, il n'a pas peur.

Ce gardien, Ruffier, qui avait eu deux ou trois arrêts époustouflants, heureusement n'entendit pas son prédecesseur Pantelic affirmer que Bordeaux serait éliminé en raison de ce quatrième but dont il estimait Ruffier responsable.

On peut avoir été un grand gardien et dire des bêtises. Encore que celle-là n'était pas bien grosse car qui croyait à un retournement de situation ? Personne et surtout pas l'entraîneur yougoslave qui fanfaronnait dans les vestiaires : « On va nous parler du précédent de Saint-Etienne, souriait-il, mais je répondrai que le propre des miracles est de ne pas se renouveler. »

Hé si, M. Nadovesa, ils se renouvellent parfois. Au match retour, les Bordelais n'ont peut-être pas marché sur l'eau mais bien sur la tête des Yougoslaves qui, aux environs de 22 heures, ne croyaient à coup sûr plus à rien. Ils étaient arrivés confiants, se souvenant de la formation française tendue et fragile qu'ils avaient malmenée deux semaines plus tôt, et voilà que, soudain, ils trouvaient en face d'eux une meute de lions déchaînés. Se ruant certes avec l'énergie sans laquelle on n'écrit plus de pages de gloire dans le football moderne, mais avec aussi une technique et une réflexion proches des sommets.

Quelques heures plus tôt, Saint-Etienne, à Prague, avait montré le visage de la désolation. Bordeaux allait offrir l'image éclatante de la réussite aux 20 000 spectateurs du stade vélodrome. Malheureusement pas aux millions de téléspectateurs privés de diffusion en raison des multiples démêlés du président Bez avec la télévision. Il fallut ainsi qu'un jour François Janin, directeur des Sports de TF1, appelle Jacques Chaban-Delmas, lui-même, pour que Télé-Foot puisse filmer un match à Bordeaux. Claude Bez avait interdit l'entrée du stade aux équipes de la télévision, mais la voix de son maître eut vite fait de le rendre à la raison.

Etonnant personnage tout de même qui a réussi à se mettre mal avec à peu près tous les dirigeants par des épisodes truculents. Au président nantais Louis Fonteneau, qui lui avait écrit pour « s'étonner » de la venue d'une équipe sans gardien de but la saison dernière, il renvoya sa lettre déchirée en mille morceaux. Au président Borelli qui lui demandait l'autorisation de téléviser P S-G-Sofia, il renvoya une grande feuille de papier blanc barrée seulement d'un immense « NON ».

Et pourtant, celui qui a la réputation de faire monter les enchères dès que P S-G s'intéresse à un joueur, celui que les journalistes de la télévision ont surnommé Amin Dada, est apprécié d'Alain Giresse. « C'est un très bon président, proche de tous les joueurs, et qui nous défendra toujours », m'a-t-il souvent répété jusqu'à en ébranler ma défiance vis-à-vis de ce personnage qui se veut hors du commun. Toujours est-il qu'il avait la moustache en bataille lorsque débuta ce qui allait rester un monument.

Les Yougoslaves avaient mis au point une tactique défensive basée sur des interventions musclées. A Bordeaux, on aime ce langage, on sait le parler et Split n'eut pas affaire à des ingrats. Quarante coups francs en une mi-temps et une multitude de coups défendus qui auraient pu faire dégénérer le match et qui eut pour seule conséquence de faire perdre leur lucidité aux Yougoslaves.

Alors qu'au contraire Giresse et les siens ne se contentaient pas de peser physiquement sur le match mais de le jouer. Avec le cœur et la tête. Peu à peu il s'abattit comme une lourde trame sur les épaules de Hadjuk qui sentit ses jambes devenir lourdes, ses espoirs s'envoler, sa confiance s'effriter. Il devenait évident au fil des minutes, que les Girondins allaient marquer. Mais combien de fois ? Le retard était de trois buts.

A la 23ᵉ, il n'était plus que de deux après un tir rageur de Rohr embusqué au coin de la surface.

A la 32ᵉ, il n'était plus que d'un après un coup de tonnerre d'Alain Giresse qui aurait arraché la tête de l'imprudent qui aurait voulu se mettre devant.

A la 55ᵉ, le retard n'existait plus grâce ou plutôt à cause d'une énorme bévue du gardien Simovic. « Je n'ai même pas vu que j'avais marqué, racontera plus tard Thouvenel. J'avais manqué complètement ma frappe de balle et je m'étais déjà retourné pour repartir en défense quand les copains ont levé les bras et se sont précipités sur moi. Il paraît que le ballon est passé entre les mains et les jambes du gardien. »

Et à la 75ᵉ, la messe était définitivement dite avec un nouveau chef-d'œuvre de Giresse, plus rayonnant que jamais, auteur d'un lob en pleine course qui n'aurait pu être réussi que par une poignée de footballeurs dans le monde. En un soir Bordeaux avait vécu toute la joie que peut procurer une rencontre de Coupe d'Europe, avec ses retournements de situation, son intensité et cette communion avec le public. Une communion toujours plus forte lors des matches retour quand le verdict se rapproche.



ROHR A OUVERT LA MARQUE
MULLER, TRÉSOR, TIGANA, BRACCI LES BRAS EN L'AIR
... une lourde trame sur les épaules de Hadjuk...

Au tour suivant, les données étaient inversées. Les Girondins jouaient leur premier match à domicile, devant un club qui ne payait pas de mine, Université Craiova, mais qui avait soigneusement préparé son expédition en France. Il n'existe plus aujourd'hui de club qui vienne dans l'inconnu chez un adversaire. Chacun s'en est allé espionner, a rapporté des films et sait tout de l'autre.

Ainsi Constantin Otet, l'entraîneur roumain, après des heures d'études, avait décidé de consacrer les efforts des siens à ôter toute liberté à Giresse et Tigana. En les étouffant, il étouffait ainsi le cœur et le cerveau à la fois des Girondins. Jamais donc les 30 000 spectateurs (toujours pas de télévision !) ne retrouvèrent la formation conquérante qui avait pulvérisé Iena et Split. Toujours sans Muller et Girard et sans Rohr, suspendu, les Bordelais malgré des efforts immenses, ne purent jamais déséquilibrer la défense roumaine, battue en une seule occasion, un penalty de Giresse sifflé par M. Garrido pour une faute sur Tigana.

Certes, en fin de match, l'immense gardien Lung, réussit deux arrêts exceptionnels, mais les hommes d'Aimé Jacquet n'avaient jamais pu exercer une véritable pression, tant les Roumains les avaient privés de liberté.

« Le retour sera très difficile, commentait ensuite Aimé Jacquet avec son calme habituel, mais je reste persuadé que nous avons une chance sur deux de nous qualifier pour les quarts de finale. Ce sera dur, c'est vrai, mais nous avons acquis désormais une dimension supplémentaire et une certaine sérénité qui seront indispensables. »

La sérénité effectivement aurait été indispensable lors du match retour. Mais comment la garder dans ce guet-apens qui attendait les Bordelais ? Ne parlons pas du voyage difficile, ni du chantier qui jouxtait l'hôtel et qui empêcha chacun de dormir le matin, mais parlons plutôt de



TRÉSOR DANS UNE DE SES CHEVAUCHÉES CONTRE CRAIOVA
... Peut-être aurions-nous dû tenter plus...

l'attitude des joueurs. Ce qui se passa dès la 6e minute donne le ton. Tigana, en possession de la balle, fut littéralement « atomisé » par Balaci qui a pourtant d'autres arguments que la violence dans son jeu. Une agression farouche où la volonté de nuire et de blesser était évidente. Un geste qui ne valut qu'un carton jaune à son auteur mais qui éclairait les intentions roumaines. « Je n'ai jamais reçu autant de coups, même des coups de poing, de ma vie » dira plus tard Giresse. « Ils m'ont craché dessus », affirmera un autre. « C'était impossible de jouer », ajoutera un troisième.

Ce mauvais climat, en tout cas, eut le don de faire perdre leur sang-froid aux Bordelais et de les empêcher d'exploiter leur potentiel technique et tactique. Ils s'offrirent en ordre dispersé aux coups de leurs adversaires, et si la décision ne se concrétisa que pendant la prolongation, par un but de Geolgau qui succédait au but de Ticleano à la 37e, elle aurait pu intervenir avant, ne serait-ce qu'avec cette tête de Camataru (70e) que Ruffier dégagea derrière sa ligne sans que l'arbitre intervienne.

Bordeaux, le jour même où disparaissait une des anciennes vedettes, le Néerlandais Berthus de Harder, quittait cette Coupe d'Europe, victime des « arguments sauvages » de Craiova comme dira Rohr, victime surtout de son inexpérience européenne qui la vit tomber dans le piège roumain. « Peut être aurions nous dû tenter plus », dira encore Rohr. La prochaine fois sans doute car Aimé Jacquet n'est pas homme à ne pas tirer les leçons d'un échec.

LES PHOTOS DE GEORGES PEYROCHE

Le bureau de Georges Peyroche, alors entraîneur de P S-G, n'avait rien de comparable avec celui d'un président-directeur général. Pas de fauteuil de cuir, pas de luxe. Une ambiance spartiate qui fleurait bon le travail à l'image de son occupant. C'est là qu'il mettait au point les préparatifs de son équipe, là aussi qu'il recevait les joueurs pour des tête-à-tête pas toujours souriants, là encore qu'il passait une bonne partie de sa vie. Sur les murs, du football, encore du football, toujours du football. Un tableau avec l'effectif 82-83, des posters de joueurs, des coupes aussi, et sur sa gauche un mur qui était tout blanc en début de saison.

« C'est là, m'avait-il dit, que je vais coller les photos de nos adversaires de Coupe d'Europe. Je les afficherai les unes après les autres, dès le tirage au sort et, j'ai calculé, il y a de la place pour cinq. »

Faites les calculs. Cinq, soit une pour les seizièmes de la Coupe des Coupes, une pour les huitièmes, une pour les quarts, une pour les demi-finales et une pour la finale. La collection de Georges Peyroche ne manquait pas d'ambition.

Et la première photo qu'il ne laissa à personne le soin de poser, au coin gauche, était celle du Lokomotiv Sofia. Encore des Bulgares, avait-on soupiré en se souvenant des multiples désagréments qu'avaient causés ces gens-là à notre football, notamment en 1979 l'élimination de Monaco par ce même Lokomotiv. Et puis on aurait souhaité une affiche plus alléchante pour la « première » européenne de P S-G, seize ans après le petit tour du Stade Français face à Porto. Après sa mission d'espionnage en Bulgarie, deux semaines avant le match aller, Peyroche était relativement rassuré. Mieux valait le Lokomotiv Sofia que le Real Madrid ou Barcelone. Tout juste jetait-il de temps en temps un coup d'œil sur la photo en direction de l'avant-centre Voitcho Velitchkov dont la technique, le sens du but et le jeu de tête l'avaient impressionné.

Pas de quoi en faire un drame pourtant. En revanche, l'annonce de la venue d'Hervé Revelli comme directeur sportif au club l'avait beaucoup touché. Tout était parti d'un coup de téléphone de l'ancien Stéphanois à un radio-reporter lui révélant qu'il désirait quitter Châteauroux. Cette conversation avait été vite rapportée à Francis Borelli, qui cherchait alors à étoffer son encadrement, et, sans prendre le temps de la réflexion, le président parisien avait confié qu'Hervé Revelli ferait un très bon directeur sportif au P S-G.

Sans prendre le temps de la réflexion, ce qui était grave, sans en parler à Georges Peyroche, ce qui l'était plus.

L'entraîneur, qui tenait à garder toute la main sur son secteur, qui tenait aussi à protéger Camille Choquier et Victor Barrientos, ses adjoints, réagit alors avec violence, menaçant même de quitter le club si Revelli venait.

Francis Borelli s'empressa de reculer, mais l'ambiance de la préparation européenne en avait été singulièrement perturbée. Peyroche n'oublierait jamais cet incident qu'il considérait comme une marque de défiance, et qui n'est pas étranger à son départ.

Quelques jours après cet épisode, P S-G avait apparemment retrouvé son unité et en avait besoin. Sofia était comme toujours cette morne plaine et, même s'il faisait une chaleur étouffante, chacun sentait confusément l'envie de se serrer près des autres. Les vestiaires du stade Vassil-Levski semblaient même trop grands quand Georges Peyroche avait prononcé son traditionnel discours d'avant match où il était question de solidarité, de sérieux ou d'abnégation. Des mots bien étranges au sein de ce P S-G, qu'avait rejoint Osvaldo Ardiles, qu'on imaginait comme un club de milliardaires, plus doué pour les matches de gala que pour les combats de tranchée.

Et même si à Sofia on frappait les trois coups de l'aventure européenne, on ne

pouvait parler de match de gala tant le décor était triste avec moins de 15000 spectateurs. Pour le football lumière, le football champagne, il faudrait attendre plus tard. Surtout que ces Bulgares avaient décidé de manger du « petit Français » et, pendant la première demi-heure, leurs attaques fusaient de toute part. Il eût fallu alors briser immédiatement leur rythme, pourrir leur jeu, ce que faisaient admirablement les Stéphanois de la grande époque. Mais pouvait-on demander à des Col, Pilorget, Lemoult, Zaremba ou Guillochon de connaître toutes les ficelles qui ont pour nom expérience ? Ce n'est pas un hasard si les grandes équipes se sont toujours cassé les dents les premières années avant de réussir.

Le bateau parisien avait donc toutes les chances de prendre l'eau s'il n'avait eu à la barre un certain Dominique Bathenay. Lui connaissait bien la Coupe d'Europe et les coups de boutoir des premières minutes. Lorsque ses camarades avaient tendance à perdre leur sang-froid et à dégager n'importe où, donc à rendre le ballon à l'adversaire, lui cherchait à soigner la relance. Pendant une demi-heure il ne parvint pas à ramener le calme, et alors ce fut l'orage sur Baratelli, qui se démenait dans tous les sens. Une fois, une seule, il resta immobile. Sur une tête de Milanov (15e) à la réception d'un corner de Velitchkov. Baratelli n'avait pas bougé, ses défenseurs non plus, et Milanov non plus. C'était un peu comme un film au ralenti, et le ballon était tombé par hasard sur la tête du Bulgare. Certes ce but n'était pas immérité, mais il gardait un goût étrange.

Heureusement pour P S-G, il serait le seul, car, prenant confiance au fil des minutes, les Parisiens allaient monopoliser le ballon, briser ainsi toutes les velléités adverses et même s'enhardir au point d'avoir en seconde mi-temps deux superbes occasions, l'une par Kist, l'autre par Ardiles qui jure toujours que son tir a été repoussé derrière la ligne, et de la main, par un défenseur.

Toujours est-il qu'à 1-0, la défaite était belle et elle satisfaisait Peyroche qui félicitait plus particulièrement son tandem de défenseurs centraux Bathenay-Pilorget.

Rappelez-vous le Bathenay émigrant de Saint-Etienne à Paris pour une traversée du désert. Toujours milieu de terrain, il n'avait visiblement pas récupéré de sa période verte et allait accuser un long passage à vide. Dans le club on l'appelait même alors « le gros », et sans doute aurait-il connu une triste fin de carrière si Peyroche ne l'avait pas transformé en libero. Bathenay n'avait sans doute plus l'envie de s'astreindre à l'entraînement forcené que lui imposait sa musculation lourde pour opérer au milieu du terrain, mais, en revanche, il possédait une telle connaissance du football et de lui-même qu'il était apte à un poste où la dépense physique est moindre. Ainsi devait naître le Bathenay libero éclatant à Sofia.

A Sofia aussi évoluait à ses côtés Jean-Marc Pilorget, promu stoppeur après la blessure de Thierry Morin. Comme arrière latéral Pilorget, après des débuts prometteurs, stagnait ces derniers temps. En numéro 4, devant des avant-centres qu'on ne doit pas lâcher d'un crampon, Pilorget a su augmenter sa concentration, diminuer donc ses erreurs, imposer ses qualités physiques et garder son influx pour des contre-attaques plus rares mais plus efficaces qu'au poste d'arrière latéral.

L'association Bathenay-Pilorget, créée par Georges Peyroche, s'est révélée tout au long de la saison une grande réussite, mais Peyroche aurait aimé y ajouter avant son départ une autre innovation, que les circonstances n'ont pas permise, le passage au poste d'arrière latéral de Toko.

« Celui-là, à cette place, sera un monstre, m'a-t-il souvent confié. Il a des qualités physiques hors du commun qui interdiront à tout ailier de lui échapper. De plus, comme la plupart des équipes opèrent avec deux attaquants il sera souvent libre, et, alors, imagine-le lancé sur les flancs du terrain, déboulant avec 50 mètres de champ. Un monstre, je te dis, ce sera un monstre... »

Les joueurs du Lokomotiv Sofia sont déjà persuadés que Toko Nambatingue est un monstre surnaturel. Depuis le match retour au Parc des Princes où ils l'ont vu énorme et gigantesque, peser quatre-vingt dix minutes sur eux, marquer deux buts et se voir offrir un triomphe à la romaine par le public parisien.

Il est vrai que P S-G, sorti de sa retraite près de Chantilly, avait abordé cette



ROCHETEAU EN FORCE DEVANT MARKOV A SOFIA
... la défaite était belle...

deuxième manche avec la plus grande des confiances.

Ainsi le président Borelli disait: « Si nous ne sommes pas capables d'éliminer une équipe comme le Lokomotiv Sofia, c'est que le travail effectué jusque-là n'a été que des coups d'épée dans l'eau. »

Et, après vingt minutes de jeu, plus personne ne doutait de la véracité des paroles du président. Recroquevillés en défense, les Bulgares étaient ballottés en tous sens, secoués par la puissance de Toko, Kist ou Fernandez, déséquilibrés par la finesse d'Ardiles ou de N'Gom qui remplaçait Rocheteau. Il suffisait de savoir d'où viendrait le premier but. Il vint d'une percée de Bathenay, giclant de l'arrière pour surprendre la masse bulgare et offrir au plat du pied de Toko une balle en or.

Et si à la mi-temps rien d'autre n'avait été marqué, il suffisait d'attendre un peu pour que l'élimination sofiote soit concrétisée. C'était oublier un peu vite que le football n'est pas une science exacte. Les 30 000 spectateurs avaient à peine repris leurs encouragements depuis deux minutes que Bogdanov, à 25 mètres de Baratelli, sortit de son pied droit un tir vrillé qui s'en alla se ficher dans l'angle gauche d'un gardien parisien qui n'avait pratiquement pas touché la balle du match.

A 1-1, tout et même plus était à refaire. P S-G devait, et vite, marquer à deux reprises. Georges Peyroche dut alors se souvenir des paroles qu'il avait prononcées deux jours plus tôt :

« Je crois, avait-il dit, que, compte tenu de notre puissance offensive, nous pouvons même nous permettre d'encaisser un but au Parc des Princes. »

Il restait quarante minutes aux siens pour le prouver.

Dans un Parc subitement silencieux, chacun se mit à trembler. Pendant dix-neuf minutes exactement. Le temps pour les Parisiens de retrouver leurs marques et leurs esprits, de repasser leur habit de lumière et de remonter aux barricades. Et qui fut le premier à enlever une position ? Dominique Bathenay, bien sûr, dont le tir



TOKO SÈME LA TERREUR DANS LA DÉFENSE BULGARE
... ce sera un monstre...

du gauche se ficha dans la lucarne de Donev comme un jour il était allé se ficher dans celle de Clemence à Liverpool.

A 2-1, il manquait encore un but pour toucher au bonheur. Et le temps filait, filait. Bientôt il ne resta plus que dix minutes. Puis neuf...

Et alors resurgit l'ineffable Toko. Zaremba, plus utile et plus talentueux que ne le croit l'habituel public du Parc qui l'a souvent sifflé, avait centré de l'aile droite. Toko, au point de penalty, plaça alors la plus belle, la plus acrobatique, la plus spectaculaire, la plus violente des reprises de volée. Un but comme le Parc n'en avait peut-être jamais vu. Un but qui ferait date dans la carrière de Toko, pensait Georges Dominique de TF 1 en l'interviewant après la rencontre et qui eut la surprise de s'entendre répondre : « Vous me connaissez mal. J'en ai marqué de plus beaux dans ma carrière. Et souvent ! »

Le téléreporter n'en est pas encore revenu. Il en fut aussi abasourdi que les Bulgares après ce fameux but. Tous leurs espoirs venaient de s'envoler et, soudain, ils sentirent leurs forces les trahir. Sur son banc, Georges Berkov, leur entraîneur, s'était pris la tête à deux-mains. Comme pour ne pas voir la suite. La suite, ce fut une percée sur l'aile droite du petit N'Gom qui glissa le ballon du quatrième but dans un trou de souris.

La suite encore, ce fut un cinquième but de Lemoult frappant entre les jambes du gardien Donev sorti à sa rencontre.

5-1, P S-G était en huitièmes de finale d'une Coupe d'Europe, P S-G pouvait s'embrasser, le Parc pouvait s'embraser, et les millions de téléspectateurs se réjouir d'avoir vécu des moments de fièvre comme au bon temps des Verts.

Et chacun d'attendre le tirage du tour suivant en espérant de nouvelles et fortes émotions. Dans son bureau du Camp des Loges, un vendredi midi, Georges Peyroche était collé à son téléphone attendant comme toujours que les journalistes de l'Agence France-Presse lui annoncent le prochain adversaire. Ce pouvait être le Bayern, le Real, Tottenham, l'Inter de Milan ou Barcelone. Ce fut Swansea, une équipe galloise qui avait longtemps tenu la tête du championnat d'Angleterre l'année précédente. Georges Peyroche s'empressa de monter sur une chaise et de coller sur le mur une photo de l'équipe qui déjà en disait long. On voyait en effet une escouade de costauds posant dans un stade cerné de vieilles tribunes de bois qui, même en photo, sentaient bon le supporter anglais et la bière.

« Ce doit être quelque chose de jouer là-bas », avait murmuré Peyroche. Quelques jours plus tard, le 20 octobre, il n'était pas plus rassuré.

Il est vrai que, le samedi précédant la rencontre, P S-G avait sombré en championnat à Brest et que des phrases très dures avaient été prononcées vis-à-vis de l'équipe. On avait notamment rapporté à l'entraîneur que Francis Borelli aurait dit : « Aujourd'hui j'ai honte d'être président de Paris. »

Cette petite phrase, vraie ou fausse, avait fait mal à Peyroche et aux joueurs qui étaient arrivés, après un voyage mouvementé, à Swansea avec un sentiment de révolte.

Avec aussi une préparation tactique très poussée. Peyroche n'avait pas attendu ce match pour nouer connaissance avec le football britannique mais un dernier voyage d'espionnage pour un Swansea-Everton l'avait conforté dans ses idées. Ces Gallois jouaient un football typique de leur île, basé sur la puissance, une pression de tous les instants et le jeu de tête. Il s'agissait donc d'être plus malins qu'eux et, dans les petits matins pluvieux de Saint-Germain-en-Laye, il avait tout préparé.

La remontée en ligne d'abord, commandée par Bathenay et qui aurait pour conséquence de mettre hors-jeu les attaquants gallois plus préoccupés par le ballon que par leurs adversaires. La possession de la balle ensuite, à base d'un pressing bien sûr, à base aussi de travailleurs tels Lemoult et Fernandez, chargés de couper la route aux meneurs de jeu gallois et surtout de les empêcher de centrer ces balles aériennes qui font leur force. Un peu comme Herbin avait fait en empêchant tout simplement, pour museler Hrubesch, Kaltz de centrer.

Le jeu de tête enfin, car on ne pourrait pas toujours éviter ce combat, avait été travaillé les deux dernières semaines dans une foule de petits jeux. Et Peyroche en était arrivé à une conclusion optimiste qu'il s'était bien caché d'avouer en public mais qui était capitale : « On ne cesse de nous rabâcher jusqu'à nous complexer que nous ne sommes pas bons de la tête et en tout cas inférieurs aux Britanniques. Je suis persuadé que c'est faux et que ce n'est qu'une question de concentration. Dans tous nos jeux, axés sur cet aspect spécifique, tous ont montré des qualités que l'on ne leur soupçonnait pas. Ils sautent et frappent comme n'importe qui à



KIST DANS LES AIRS SOUS LE REGARD DE FERNANDEZ, ARSOV, MARKOV
... Des Bulgares secoués par la puissance de Kist...

condition d'être persuadé de l'importance du geste. Et, à Swansea, ils le seront... »

Et à Swansea, ils l'étaient.

Concentrés sur le jeu de tête où jamais ils ne furent dominés.

Rusés dans leurs remontées en ligne qui piégèrent à tout coup Latchford ou Stanley.

Intelligents dans la relance où apparaissait le rôle décisif de Bathenay, Ardiles ou Dahleb.

Solidaires dans les passages énergiques de la rencontre où il ne fallait pas avoir peur d'aller mettre le pied dans des endroits chauds.

Energiques à l'image de Dominique Baratelli qui avait choisi de dégager du poing les balles brûlantes plutôt que de tenter de les contrôler et d'être déséquilibré par les charges furieuses des buffles gallois.

Efficaces, enfin, puisque sur quelques contres bien menés ils allaient en conduire un jusqu'au but avec un tir de Toko qui s'en vint fracasser les filets de Davies à la 71e minute.

Et voilà le P S-G victorieux en terre britannique pour son deuxième voyage européen et continuant à étonner son monde par ses allures de vieux briscard. Dans les vestiaires de Vetch-Field, on aurait pu s'attendre à des démonstrations de joie. Il n'en était rien, mais je n'ai pas oublié cette petite phrase de Georges Peyroche me glissant à l'oreille : « Tu crois que notre président a honte et a envie d'être le président de Brest ce soir ? »

Peyroche, qui était à la base du formidable succès tactique du jour, n'avait pas la mémoire courte.

John Toshack non plus, qui, deux semaines plus tard, n'avait toujours pas digéré l'échec de Swansea, et rêvait d'un spectaculaire retournement de situation au Parc des Princes. Il avait retrouvé une formation un peu plus équilibrée avec le retour de Rajkovic en défense centrale et du jeune Charles au milieu de terrain. Il avait persuadé les siens que Paris n'était pas invincible et avait même, par ses déclarations et sa confiance, feinte ou réelle, réussi à semer le doute dans les esprits de Bathenay et de ses coéquipiers. John Toshack menait visiblement une guerre psychologique cherchant à énerver et inquiéter. Ainsi les Gallois n'arrivèrent-ils au Parc qu'à 19 h 15 alors que le coup d'envoi était prévu à 20 heures. Ainsi encore John Toshack, en survêtement blanc, exécuta-t-il un numéro de jonglerie sur la pelouse, jouant les matamores, voulant absolument montrer avec des allures de seigneur, qu'il était totalement décontracté. Un peu plus loin, Georges Peyroche, main derrière le dos, le regardait en souriant, le défiant parfois du regard, mais avec au fond de lui-même une rage difficilement contenue.

C'est qu'il savait que ses joueurs avaient des difficultés à trouver leur sérénité et que P S-G n'était toujours pas une équipe comme une autre. « Il y a des formations, Saint-Etienne en était, qui sont passées maîtres dans l'art de garder un résultat. P S-G n'en est pas, mais est capable de tous les coups de folie. En dix minutes, des Toko, Rocheteau, Kist, Fernandez sont capables de tous les exploits, mais ils ne sont pas faits pour pourrir une rencontre. » Peyroche plus que quiconque le savait. Il espérait simplement avoir tout programmé avec notamment un milieu de terrain renforcé par un attaquant, Dahleb, et un défenseur, Col, pour ne pas être déçu.

Mais Dieu ! Qu'il était tendu, avalant brin d'herbe sur brin d'herbe au moment du coup d'envoi, d'autant plus que, comme tous les spectateurs, il distinguait à peine le terrain. Des tribunes, en effet, était descendue une nuée de fumigènes multicolores, jolis au demeurant, qui avaient noyé la pelouse dans un brouillard rose et gris. On ne voyait plus que des ombres et, très vite, l'une d'elles (c'était Dahleb) s'en alla sur la gauche, centra ce que l'on pensait être un ballon en direction d'un maillot rouge qui devait être celui de Toko. Davies, le gardien gallois, avait, heureusement bien placé qu'il était, suivi toute la scène et il s'empressa de contrer Toko, mais le ballon lui échappa pour échouer dans les pieds de Kist.

Lorsqu'on est le meilleur buteur européen, qu'on a une balle à six mètres des buts, à la 5e minute d'un match de Coupe d'Europe, que fait-on ? On marque et on scelle ainsi le sort d'une rencontre. Swansea, avec deux buts de retard après

quatre-vingt quinze minutes de jeu, était crucifié. Certes un peu plus tard Stevenson se permit de frapper une tête sur la transversale de Baratelli, mais ce n'était qu'une anecdote.

En gardant des principes rigoureux, sans prendre de risques, P S-G gardait la main sur le match et partait tranquillement vers la qualification.

Parce qu'un peu de panache n'a jamais fait de mal à personne, Fernandez mit même un point d'honneur à se trouver à la réception d'un débordement de N'Gom pour ajouter un second but.

L'affaire était conclue. Avec sur la feuille de match des Guillochon, Lemoult, Zaremba, Pilorget, Fernandez, N'Gom, Merelle, Cardinet, Toffolo, Col, le P S-G de Georges Peyroche venait d'atteindre les quarts de finale de la Coupe des Coupes en compagnie de quelques seigneurs de haut rang, le Real Madrid, Aberdeen, Austria Vienne, Bayern Munich, Waterschei, Barcelone et Inter Milan. Les petits malins qui savent toujours tout souhaitaient alors Aberdeen pour le tirage au sort. Peyroche n'avait qu'un vœu : éviter les Belges de Waterschei.



TOKO, JAMES ET DAVIES (A TERRE) CROIENT AU BUT
L'arbitre avait sifflé...

FERNANDEZ MARQUE LE DEUXIÈME BUT MALGRÉ STANLEY
... un peu de panache n'a jamais nui à personne...

UN BIDASSE EN FOLIE : DANIEL BRAVO

Daniel Bravo a un copain Dominique Mignon. Dominique Mignon a une plume qu'il prête souvent à son copain. Au bout de ce une-deux, les histoires d'un ami — bidasse (presque) comme les autres.

« Mercredi 4 août 1982. Bruno Bellone et Daniel Bravo, les "B.B." de la Côte, signent à Fontainebleau pour un an. Montant du transfert : une tenue d'été, une d'hiver, une paire de godillots, deux casques et quelques gamelles...

Les deux Bleus n'ont pas été engagés par le club bellifontain, qui se traîne dans les bas-fonds de la seconde division, mais sont venus honorer leur sélection la plus longue : douze mois de service national. Toujours aux couleurs de la France, coq en moins et matricule en plus. Soldats deuxième classe pour joueurs de première.

Saison fichue, année de tous les dangers ? Non, car ce service-là a le goût de l'armée, la couleur de l'armée, mais n'est pas complètement l'armée. Caserne d'élite pour sportifs d'élite, conditions spéciales pour recrues spéciales.

Un service à la carte, tout compris. "F" comme France, Fusil, Fierté. Et "F" comme football, faveurs, fuite... dans son club, tous les vendredis, pour aller jouer son match. Quatre jours en treillis, trois en culottes courtes. L'armée cool, douce...

Acteur privilégié de cette année pas comme les autres : Daniel Bravo, 20 ans. Baby-Star de l'OGC Nice, aujourd'hui à l'AS Monaco. Le football dans le sang, et les idées plein la tête. Un joueur d'exception, un type formidable.

Il était parti à Fontainebleau avec des idées noires. Il a vu. Et il est revenu avec l'esprit clair. Suivons-le...

On achève bien les cheveux

Pour moi, le service avait commencé chez Jean-Claude Mazzuchelli, un coiffeur de Boulogne, chez qui je m'étais rendu avant de partir pour Fontainebleau. Quitte à me faire raser, pensais-je, il valait mieux que ce soit proprement. Erreur ! Deux heures plus tard, je me retrouvais entre les mains d'un militaire, à la caserne.

Motif : cheveux trop longs. J'avais raté mon coup. 1-0 pour l'armée. Mais le match ne faisait que commencer...

Avec Bruno Bellone, nous étions arrivés deux mois après tous les « footeux » retenus au Bataillon. Une explication à cela : au moment d'établir les feuilles de route, nous étions encore tous les deux candidats pour une place au Mondial. Finalement, Bruno a été retenu, moi pas. Mais je suis quand même allé en Espagne. En touriste. Et nous avons rejoint le gros de la troupe ensemble.

Dans cette promotion, il y avait toute une bande de copains. Christian Perez, Gaétan Huard, Joël Henry, Stéphane Plancque, Thierry Goudet, Michel Der Zakarian, et j'en passe. Sans oublier Bruno, bien sûr. Autant de garçons que j'avais connus en sélections juniors ou espoirs, ou que j'ai découverts au fil des mois.

Il y avait aussi Joseph Mercier, le responsable de l'équipe de France militaire. Un entraîneur formidable, grand connaisseur de football, et un homme d'une gentillesse rare. Vraiment, j'ai été très heureux de faire sa connaissance, puis de travailler avec lui.

Expédition punitive

Arrivé au mois d'août, alors que tous les autres avaient fait leurs classes en juin, je me suis retrouvé au milieu de sportifs d'autres disciplines. Boxeurs, gymnastes, athlètes, rugbymen. Rien à voir avec le foot, mais une rencontre enrichissante, au carrefour d'expériences différentes. Il est bon, parfois, de sortir de son élément habituel, d'être confronté à de nouveaux milieux.

Reste que le contretemps espagnol ne m'arrangeait pas tellement puisqu'il m'obligeait à effectuer ma période de classes alors que le championnat avait déjà commencé. Avec toutes les gênes que cela suppose : levers à 5 heures du matin, longues marches sous le soleil, et un entraînement réduit à sa plus simple expression.

Je me suis pourtant payé quelques franches rigolades, comme pendant ces parcours du silence que nous accomplissions en pleine nuit. Avec des fusils chargés à blanc et des grenades, nous cherchions en effet à nous faire peur, dans le noir. Résultat garanti...

Un soir, justement, à la caserne, nous avons estimé que nos voisins du dessus avaient fait trop de bruit, la veille, en rentrant d'un combat de nuit. Nous avons donc programmé non pas une « descente », mais une montée à l'étage supérieur, avec farine et polochons. Une « expédition punitive » rondement menée. Les pauvres ! Complètement endormis, ils n'ont même pas eu le temps de réagir...

Pendant les classes, j'ai également appris à manier les armes. Au fusil FSA, semi-automatique, je me débrouillais pas mal. Mais, au pistolet automatique, j'étais ridicule. A dix mètres, je mettais la moitié des balles hors de la cible, à cause du recul. Au fait, les tirs à l'extérieur comptent peut-être double...

La ferme d'Orly

Après la période des classes, une certaine routine s'est installée. Je descendais en fin de semaine à Nice, et je remontais le lundi matin à Paris. Toujours par le même vol, un Airbus d'Air Inter. 9 h 25 à Nice, 10 h 45 à Orly. A l'arrivée, j'allais toujours me constituer une petite provision, avec pâtés impériaux et bricoles du même genre, dans une boutique appelée la Ferme d'Orly. Un régal pour les gourmands.

Pendant les semaines ordinaires, le lundi était consacré aux activités purement militaires, et les autres jours au football, avec deux entraînements quotidiens. Nous, petits coquins, avions trouvé un moyen pour gagner une heure de sommeil. Nous mettions le réveil à 8 h 25, enfi-



DANIEL BRAVO : MAILLOT NIÇOIS ET CHEVEUX COURTS

... je n'ai jamais connu le stress...

lions juste survêtements et chaussures, et descendions devant le bâtiment pour le rapport de 8 h 30. Cinq minutes plus tard, on se recouchait jusqu'à l'heure de l'entraînement. Et tant pis pour le petit déjeuner ! C'est là qu'intervenaient nos provisions...

Dès 17 heures, nous étions libres de quitter la caserne. Ce dont on ne se privait pas, d'ailleurs. Nous allions souvent dîner en ville, à Fontainebleau, puis nous terminions au cinéma. Personnellement, il m'arrivait régulièrement de passer la soirée à Paris, soit pour voir jouer le P S-G au Parc des Princes, soit pour un bon dîner au Vaudeville, place de la Bourse, avec un ami. Soit les deux. Avec foie gras en tête de liste. En bon Toulousain que je suis, j'affectionne les bons repas, je l'avoue. Et je n'en ai pas honte.

Un soir, je suis monté avec Joël Henry au siège de la Ligue nationale de football, où nous devions défendre nos dossiers devant la commission de discipline, après divers cartons reçus. Résultat : on a pris cinq matches de suspension ferme à nous deux. Un record ! Alors on a fait la fête, on est sortis. Mieux valait en rire...

Des décibels sous le capuchon

Une autre obligation m'amusait beaucoup moins : les gardes. On veille, on se couche un moment, puis on revient, et ainsi de suite pendant des heures. Jusqu'à vingt-quatre, parfois. Et ces minutes qui ne s'écoulent pas, et cette obscurité qui n'en finit plus ! On giflerait la nuit pour que vienne le jour...

J'avais bien trouvé une solution pour me tenir à peu près éveillé : j'emportais un « walkman », discrètement caché sous ma capuche, avec quelques bonnes cassettes dans les poches. Un seul problème : quand quelqu'un arrivait, je ne l'entendais pas.

Entre nous, la musique était omniprésente. Ainsi, un jour que nous rentrions d'un match amical en province, « Gueguette » Huard s'est-il affublé d'un peignoir, dans le car. Et d'imiter l'acteur noir du film *Rocky 3,* en prononçant ces quelques mots : « Je veux Balboa, je veux Balboa. » Quelques secondes plus tard, toute l'équipe chantait le refrain du film, *Eye of the Tiger.* Et sans fausses notes. Un chœur gros comme ça...

Une mauvaise histoire belge

Contrairement à certaines idées reçues, on peut tout de même se préparer dans de bonnes conditions au Bataillon. C'est d'ailleurs l'intérêt de tous, y compris du sport militaire, puisque l'équipe de France participe tous les ans à une compétition officielle, le challenge Kentish. Cette année, nous devions ainsi rencontrer les Belges, chez eux, et l'Angleterre à Chartres.

Le voyage en Belgique allait être, pour moi, riche de surprises en tous genres. Une belle couche de neige recouvrait en effet le terrain de Seraing, ville industrielle des environs de Liège — joli port de pêche. Une grande première, puisque je n'avais jamais encore évolué sur un tel tapis blanc.

Mais c'est surtout l'accueil des Belges qui devait me surprendre. Ils nous avaient en effet logés dans une caserne abominable, aux allures de camp de concentration, où l'on ne reçut pour seule collation, la veille du match, que quelques toasts avec un peu de confiture. Fou furieux, Joseph Mercier décida alors de nous emmener tous au restaurant, au centre ville...

Le match se passa bien... jusqu'à la 91e minute. J'avais marqué, un peu plus tôt, le seul but de la rencontre, qui nous qualifiait également pour le tournoi final du championnat du monde militaire. Mais l'arbitre siffla alors un penalty pour une faute commise en dehors de notre surface. Et la qualification changea de camp. Le Lillois Stéphane Plancque, notre capitaine, était tellement furieux qu'à son retour aux vestiaires il frappa à grands coups de pied dans une porte, au point de l'endommager. La rage au corps. Nous avions perdu, du même coup, une « perm » de quinze jours...

Les rois de la piste

Heureusement, nous conservions toutes nos chances dans le Kentish, après un nul entre les Anglais et les Belges. Et tout se passa bien : 3-0 face aux Britanni-

ques, à Chartres, et le challenge dans la poche. La fête pouvait alors commencer. Et elle fut mémorable.

Tout le monde se retrouva ainsi au Lido. Pas celui de Paris, mais une discothèque de Chartres. Imaginez l'affluence, un mercredi soir! Dix minutes après notre arrivée, nous aurions trouvé porte close. Mais elle était encore ouverte, et ne ferma pas de sitôt. Vainqueurs du challenge, puis « Rois de la piste » : le deuxième match fut aussi réussi que le premier. Signe d'une condition physique impeccable. Merci Vevette...

Cette nuit-là, pour une fois, je n'ai pas fermé l'œil un instant. Je suis juste repassé à l'hôtel pour prendre mes affaires, avant de regagner Nice, via Paris. Dans les couloirs de l'établissement, je me souviens avoir croisé une jeune fille nue. « Vous avez perdu quelque chose ? » lui ai-je demandé.

« Oui, mes lunettes », a-t-elle répondu. Le plus sérieusement du monde.

La tactique du pressing

Chartres a donc été notre dernier grand rendez-vous avec l'équipe de France militaire. Nous devions également nous rendre à Saint-Pierre-et-Miquelon, de l'autre côté de l'Atlantique Nord, à la fin du mois de mai. Avec vingt heures dans un Transall de l'armée, assis sur du dur, bruit et secousses assurés. Mais l'affaire ne s'est pas réalisée, car l'avion devait regagner la France presque aussitôt. Dommage, car j'adore les voyages.

A propos, il m'est arrivé un coup « fumant », en mai, avant de repartir pour Nice. J'avais en effet réservé un billet pour le jeudi soir, mais nos supérieurs ont décidé de nous garder jusqu'au vendredi, jour qui coïncidait avec de grands départs, et où tout était complet.

L'heure venue, j'ai donc préparé mon sac, comme si de rien n'était, et je me suis apprêté à partir. Me voyant, le capitaine a alors apostrophé Maître Hudanski, notre instructeur :

« Mais où va-t-il, celui-là ? a-t-il interrogé.

— Simplement au pressing, porter du linge sale ! » a répondu Maître Hudanski.

Une heure après, j'étais dans l'avion. Mieux, pour que je ne sois pas puni, il a laissé partir tout le monde dès le jeudi soir...

Le père Noël est une ordure

Tout le contingent des « footeux » s'est dispersé fin mai, à part Bruno et moi. La quille, quoi ! Certains en ont profité, les petits malins, pour compléter leur paquetage avec le contenu de nos armoires. Mais qu'importe ! Les deux derniers mois ont été bien tranquilles : je suis juste remonté deux ou trois fois, histoire d'en terminer avec les gardes.

Pendant ce temps-là, les nouveaux en bavaient avec les classes. Quand j'ai vu le Sochalien Jacky Colin débarquer au tournoi de Toulon, fraîchement passé par Fontainebleau, je n'ai pu m'empêcher de m'esclaffer « Ils t'ont fait une coupe de rat, ils t'ont taillé à la serpe... » Rires, jaunes. Chacun son tour.

Affirmer que je garderai un souvenir inoubliable de cette année serait faire joujou avec la vérité. Mais je n'ai jamais connu le stress, ni marqué les jours sur une planche de bois, à la façon de Robinson Crusoé. D'ailleurs, j'ai pas mal tenu le choc : tout juste un carton jaune, entendez dix jours de consigne avec sursis, car ma coupe (de cheveux) jouait les prolongations, aux premiers jours du printemps.

Bruno, lui, essaya autre chose. Il s'est fait remplacer pendant les fêtes de fin d'année, alors qu'il devait rester à la caserne. Résultat : quatre jours d'arrêts avec sursis dans son soulier. Le père Noël est vraiment une ordure... »

L'histoire que l'on racontait au B.J.

10-0, 9-0, 13-0, son équipe n'en finissait pas d'accumuler les débâcles. Alors l'entraîneur demanda conseil au plus grand entraîneur du pays.

« Commencez à apprendre à bien vous situer sur le terrain, lui dit celui-ci, et entraînez-vous pour cela sur un terrain où vous aurez disposé onze tonneaux qui représenteront l'adversaire. »

Un mois passe sans nouvelle et un jour le téléphone sonne : « Formidable votre système, lui annonce une voix qu'il reconnaît. Nous avons énormément progressé. Dimanche dernier nous n'avons perdu que 3-1... contre les tonneaux ! »

FERRERI : AVEC UN F COMME FRANCE

Ce Pays-Bas - France semblait n'avoir été conclu que pour une seule raison : la fête à Trésor. C'était en effet un événement. Pour la 63e fois Marius allait revêtir le maillot de l'équipe de France et égaler ainsi le vieux record de Roger Marche.

En fait, les puristes pouvaient estimer que Marche ne serait pas rejoint car le « sanglier des Ardennes » avait joué soixante et un matches en entier, trente-deux minutes d'un France-URSS et soixante et une minutes d'un France-Espagne, soit un total de 5 599 minutes. Marius Trésor, en revanche, même s'il jouait la totalité du Pays-Bas - France, ce qui allait arriver, avait morcelé cinq de ses sélections et ne dépasserait pas 5 556 minutes.

S'il s'était agi d'un autre footballeur, sans doute se serait-on attaché à ces broutilles, mais on ne pouvait pas faire ça à Marius. On aurait pu arrêter quelques instants ses grands éclats de rire qui enchantaient l'équipe de France depuis décembre 1971 et qui avaient résonné sous des ères aussi différentes que celles de Georges Boulogne, Stefan Kovacs ou Michel Hidalgo. Avec, en point d'orgue, deux Coupes du Monde et quatre buts dont deux que ni lui ni le football français n'oublieraient jamais, au stade Maracana, en 1977, contre le Brésil, à Séville, en 1982, face à l'Allemagne.

Et, avant cet historique Pays-Bas - France chacun passait son temps à vanter les mérites d'un Trésor qui semblait n'avoir jamais aussi bien porté son nom. « Ce n'est que justice s'il bat le record des sélections parce qu'il est un des meilleurs liberos du monde par sa technique et des qualités physiques exceptionnelles », disait Bossis.

« Pour moi qui entretiens toujours des relations privilégiées avec lui, il est le plus grand libero que la France ait connu, et je pense même qu'à une certaine époque, il était le numéro un dans le monde, renchérissait Platini. C'est un garçon formidable à tous les points de vue, non seulement sur le terrain mais aussi dans la vie de tous les jours. »

A Rotterdam, chacun n'avait donc d'yeux que pour Marius Trésor qu'une douleur au dos avait rendu incertain. Sans insister sur les aspects nouveaux de la sélection d'Hidalgo. Le directeur de l'équipe de France, sans avoir l'air d'y toucher, avait pourtant opéré une transfusion de sang frais capitale pour l'équipe de France. Il avait d'abord appelé quatre débutants pour un bal qui promettait d'être animé, Tempet qui était pour beaucoup dans les résultats flatteurs de Laval, Fernandez qui venait d'accéder aux quarts de finale de la Coupe d'Europe, Ferratge qui mettait du piment à l'attaque toulousaine et Brisson, dont le pied gauche enchantait si souvent le stade Bollaert. Ces quatre mousquetaires seraient bientôt cinq avec l'arrivée de Jean-Marc Ferreri. Le jeune protégé de Guy Roux avait d'abord été prévu avec la sélection Espoirs qui affrontait son homologue suédoise à Reims. Mais, à la suite des forfaits de Giresse et de Genghini, Michel Hidalgo se résolut à aller le repêcher au milieu des copains de son âge pour le plonger dans la cour des grands.

Et pas n'importe où. En Hollande, pays des finalistes de la Coupe du Monde 74 et 78, pays de Johan Cruijff, pays d'un football qui avait dominé l'Europe et qui gardait encore une certaine réputation en ces jours de novembre 82. Les Néerlandais étaient à la recherche d'une relève et on allait vite s'apercevoir qu'ils ne l'avaient pas trouvée, au contraire de Michel Hidalgo qui, la suite devait lui donner raison, était persuadé de ne prendre aucun risque.

« Tempet? Je voulais le voir depuis longtemps, avait-il déclaré, et les responsables stéphanois m'ont demandé de laisser récupérer Castaneda qui relève d'une blessure à l'épaule.

« Fernandez ? Il n'a cessé de progresser depuis quelques mois ainsi que j'ai pu le constater contre Swansea. Je suis heu-



FERRERI ÉCHAPPE AUX DÉFENSEURS NÉERLANDAIS
On devinait le sujet d'exception

reux de l'accueillir dans le groupe.

« Brisson et Ferratge ? C'est l'ouverture sur la jeunesse. J'ai voulu laisser Bravo et Bellone aux espoirs et il n'aurait pas été utile de revoir des garçons dont on connaît les qualités et peut-être aussi les limites actuelles comme Six, Couriol ou même Amisse. Une chance est offerte à ces deux jeunes qui se sont montrés en grande forme depuis le début de la saison. A l'exception de Rocheteau, personne ne s'est encore imposé indiscutablement dans ce secteur. Puisque nous ne sommes pas confrontés à la pesanteur de la compétition officielle et que notre objectif reste relativement lointain, pourquoi ne pas se permettre certaines audaces ? »

Mais Michel Hidalgo faisait-il vraiment preuve d'audace en lançant ainsi Jean-Marc Ferreri ? Prenait-il réellement un risque avec ce gamin qui certes n'avait pas encore 20 ans, mais affichait une virtuosité et un talent comparables à celui de qui vous savez. Et si son père, ancien carabinier, était souvent en faction devant le stade de la Juventus de Turin, il faut y voir plus qu'un clin d'œil du destin. Avec ses racines italiennes, le jeune Jean-Marc était fait pour le football et si un homme n'était pas surpris de sa réussite c'était Serge Mesones, ancien capitaine d'Auxerre aujourd'hui admirablement reconverti dans le journalisme à l'*Yonne Républicaine* et qui racontait :

« Quand Jean-Marc est arrivé à Auxerre au cours de la saison 76-77, il avait déjà le génie technique et on devinait le sujet d'exception. Il n'avait rien d'un fort des halles et, dans le groupe des jeunes, il était loin d'être le plus grand. Mais, dès cet âge, il était au-dessus. »

Boeve, l'arrière-gauche néerlandais n'avait certainement jamais entendu parler de Ferreri, mais, après cinq minutes de jeu, il connaissait tout de lui. Sa finesse,

son coup d'œil, son aisance, ses dribbles, sa vitesse et surtout... ses talons que le jeune Français lui avait souvent montrés. Ses percées avaient fait passer quelques frissons dans le dos de la poignée de spectateurs néerlandais, moins de 10 000, et déjà les journalistes français commençaient à espérer une (petite) vengeance dont ils avaient besoin depuis la veille. Sur le terrain annexe du stade de Feyenoord, la presse néerlandaise avait en effet passé un sévère 5-0 à son homologue française où l'on avait remarqué les mouvements d'humeur de Larqué, les coups de gueule de Vendroux, l'expulsion de Leiblang (on dit qu'il est recordman d'Europe), la frappe (au-dessus) de Thibert, les lunettes (certainement opaques) de Hassold et les cinq kilos de trop de... Biétry.

Et pourtant alors que les Néerlandais (les vrais !) paraissaient bien lourds, ils allaient ouvrir le score. Au départ un monumental loupé de Platini, « dévissant » une frappe facile face au gardien Metgod, ce qui confirmait combien sa pubalgie le handicapait.

Chacun commentait encore cette incroyable erreur que déjà Boeve avait débordé sur la gauche et centré pour Tahamata qui devançait Tempet.

Pauvre gardien lavallois qui avait surtout passé son temps à placer une défense où Bossis avait quelques difficultés à se situer, lui qu'on venait d'improviser comme stoppeur. Et on se disait déjà que Tempet, avec un tel coup de massue après huit minutes en équipe de France, subirait sans doute le sort de ses prédécesseurs.

Depuis l'ère de Georges Carnus achevée en 1972, les gardiens s'étaient succédé et Tempet était le dixième à tenter sa chance, rêvant d'être le premier à battre la Hollande à domicile depuis 1969.

Heureusement la sélection de Michel Hidalgo avait tant d'atouts dans son jeu qu'elle ne pouvait en rester là. Quatre minutes plus tard, Fernandez alertait Battiston dont le tir croisé heurtait le poteau mais finissait sa course dans les filets. Et dire que Battiston n'avait été remis sur pied que la veille du match par le « mage » Jean-Paul Sereni.

A 1-1, les Orange pâlissaient à vue d'œil et, très vite, on découvrit qu'elles étaient bonnes à cueillir. Kees Rijvers avait bâti une formation expérimentale voulant faire du jeune Valke le nouveau meneur de jeu mais c'était l'échec. Inconsistante, sans âme, sans vie cette équipe hollandaise aurait fait honte à ses devancières et la seule question était de savoir comment elle perdrait.

On aurait procédé alors à un référendum parmi les observateurs, une unanimité se serait réalisée sur le nom de Ferreri. Celui par qui la décision devait se concrétiser ne pouvait être que le jeune Auxerrois tant il rayonnait sur la rencontre. Ses accélérations étaient des coups de poignard dans la défense néerlandaise. Il était imprévisible et insaisissable, éclatant et lumineux dans une soirée qui traînait une certaine tristesse.

D'autant plus que la réussite n'était pas au bout des actions françaises. Au départ tout allait bien. Trésor, avec son éternelle et incroyable facilité, récupérait, Bossis montait le ballon profitant des espaces qui s'ouvraient devant lui, Fernandez relayait, Ferreri ou Tigana déséquilibraient la défense et ensuite... plus rien. Le néant. Cet éternel manque d'efficacité dû à la rareté des attaquants de pointe français. Tant que l'on continuera à jeter dans les pattes des jeunes de nos clubs des avants étrangers, il ne faudra pas rêver d'un grand avant-centre français. C'était Laurent Roussey qui portait le numéro 9 à Rotterdam mais si les dirigeants stéphanois ne s'étaient pas trompés sur la valeur du Danois Christiansen à l'inter-saison, Roussey aurait joué en troisième division toute sa vie. Pendant une heure, le jeune Stéphanois montra surtout ses limites, et Yannick Stopyra, qui le suppléa dans la dernière demi-heure, ne fit pas beaucoup plus. Mais comment leur en vouloir quand on sait à quelles difficultés ils sont aux prises au sein même de leurs clubs, où l'on semble avoir oublié ce qu'est le mot « confiance ».

Et les minutes passaient sans le moindre but malgré les occasions françaises. L'on commençait à se dire que ce serait vraiment trop bête de ne pas ramasser une victoire aussi facile, de ne pas l'offrir à Marius Trésor pour son record ou à Ferreri pour ses fantastiques débuts, lorsqu'un coup franc de Brisson, dans les dix



FERRERI A L'AMORCE D'UN DRIBBLE
... l'équilibre de qui vous savez...

dernières minutes, donna lieu à quelques rebonds capricieux du ballon.

Stopyra fut de ceux qui furent trompés, Van de Korput aussi, mais pas Platini. Il avait beau être diminué, il gardait son coup d'œil, une partie de son aisance, et assez de frappe de balle pour, des 20 mètres, obtenir enfin la victoire de l'équipe de France.

Ainsi pour leur ultime match de l'année 1982, les Bleus s'imposaient à l'extérieur, le jour même où les espoirs prenaient la tête de leur groupe de qualification grâce à un but de Bellone contre les Suédois.

Michel Hidalgo pouvait se frotter les mains en tirant les enseignements de la soirée de Rotterdam.

La fête d'abord avait été belle pour Marius Trésor, adoré de tous, et qui serait le lendemain jusqu'à l'aube au milieu des Antillais de Paris.

Maxime Bossis, dans un rôle de stoppeur, avait définitivement convaincu Hidalgo qu'il pouvait être un dévoreur d'espaces, qu'il était encore plus dangereux dans l'axe du terrain que sur les côtés, et qu'il n'y avait donc aucun souci à se faire pour la succession de Marius Trésor s'il fallait en parler un jour (hélas !...)

Luis Fernandez, après un début timide, avait abattu un travail colossal et confirmé que sa technique, souvent méconnue, était à la hauteur de ses ambitions. Non content de son rôle dans la carrière européenne du P S-G, Luis Fernandez gravissait ainsi un nouvel échelon dans la renommée. Tous les médias allaient se précipiter sur son histoire mélodramatique de mauvais garçon d'une cité ouvrière lyonnaise converti par le football. Fernandez en vint presque, à force de l'entendre, à croire qu'il avait été réellement le fils spirituel d'Al Capone et aujourd'hui, si vous voulez le voir se mettre en colère, vous n'avez qu'à lui parler de ce fameux passé...

Jean-Pierre Tempet encore avait marqué des points. Alors que Jean-Luc Ettori ressassait une certaine déception sur le banc de touche, le gardien lavallois avait donné une belle démonstration de ce qu'est un bon gardien. Donnant souvent de la voix, toujours bien placé, ne relâchant jamais le ballon, et il avait été dans un registre où la sobriété le disputait à l'efficacité, l'exemple même du gardien qui donne confiance. Hidalgo, échaudé ces derniers temps, n'en demandait pas plus.

L'ensemble, tout l'ensemble enfin, avait présenté un visage séduisant, avec un football collectif et offensif, qui était maintenant comme la griffe de l'équipe de France.

« C'est le style qui fait l'équipe, devait commenter Hidalgo. Le nôtre demeure même quand les hommes passent. »

Restait enfin Jean-Marc Ferreri, diamant rapporté de cette aventure hollandaise, devant qui tout le monde était en admiration, sauf un ou deux jaloux qui l'avaient côtoyé sur le terrain. Chacun lui prédisait le plus bel avenir mais l'hommage qui fit le plus plaisir au jeune Auxerrois émanait encore de son ancien coéquipier Serge Mesones :

« S'il fallait définir l'Auxerrois, écrivit-il, je dirais que c'est le Platini en mouvement et qu'il répond aux impératifs du football moderne. Il va être la locomotive de sa génération avec Daniel Bravo comme Platini et Rocheteau ont été les locomotives de la leur. »

LORSQU'IL N'ÉTAIT PAS ENCORE PLATINISSIMO

A cette époque, on ne parlait ni de la Coupe d'Europe ni du titre du meilleur buteur. Et, lorsqu'on évoquait Michel Platini dans ces premiers jours de janvier, c'était pour l'accuser de tous les maux, pour chercher les raisons de son effacement au sein de la Juventus ou pour le plaindre de s'être embarqué dans cette galère italienne. Lui essayait de garder la tête froide au milieu des remous de la presse italienne notamment qui menaçaient de le submerger, mais les coups de cafard étaient aussi nombreux au rendez-vous que les coups francs dans le Calcio. Alors, l'homme que j'étais allé retrouver une froide semaine de janvier à Turin était loin de la star rayonnante que l'on avait connue et que l'on connaîtrait encore.

Pas rasé depuis cinq jours. Les mères de famille qui rêvaient naguère d'un Platini pour gendre ne l'auraient pas reconnu. Un visage de bandit calabrais et de la férocité dans le verbe.

« A Gênes, je vais l'avoir le ballon, m'avait-il dit dès ma descente d'avion. J'irai le chercher derrière. Dans les pieds de Gentile ou de Scirea s'il le faut, mais je l'aurai... »

Gênes, c'était pour la Juventus un match de championnat comme un autre où Platini aurait pu, aurait dû faire éclater sa classe, sa virtuosité, son enthousiasme. J'ai gardé le film de cet après-midi-là. Vous allez tout de suite comprendre...

« Gênes, 14 h 30. A droite la Juventus. Maillot rayé blanc et noir. Les stars. A gauche Genova. Maillot bleu et rouge. Des inconnus qui occupent les dernières places du classement et se battent déjà pour ne pas descendre.

« Les joueurs saluent de la main. Tous. Tous, sauf Platini.

« Engagement. Il donne à Bettega. Le jeu se poursuit sans lui. On ne voit que Boniek lancé à cent à l'heure dans des courses insensées.

« Coup franc. Une petite passe à droite à Cabrini.

« Coup franc. Une petite passe à gauche à Gentile.

« Coup franc encore. Aux 20 mètres. Ils sont trois ou quatre autour du ballon. Lui s'éloigne. Tardelli l'appelle. "C'est pour toi." Un tir brossé dans les mains du gardien. C'était pourtant son bon côté. Manquerait-il de confiance?

« Dix minutes de jeu et toujours rien...

« Il revient chercher le ballon à deux mètres de Tardelli. Et Tardelli, sans même lui adresser un regard, frappe loin devant. Platini esquisse un geste de protestation, se ravise et se tait.

« 16e minute: l'événement. A la suite d'une remise en jeu de Cabrini, il peut toucher la balle deux fois de suite et la garde même deux secondes.

« Il commence à agiter beaucoup les bras. Indique ainsi à Bonini de monter sur la droite. Il vient encore du côté de Tardelli. Même scénario, Tardelli "balance" sur Marocchino à trente mètres devant.

« Platini a toutes les difficultés du monde à se situer sur le terrain. C'est évident et pourtant un Gênois, un certain Corti, numéro 4 dans le dos, ne le quitte pas d'une semelle.

« Enfin une occasion. Sur une longue balle en cloche, il surgit à un mètre du gardien... mais trop tard.

« Une déviation. Deux déviations. Trois déviations. Pas moyen de garder le ballon. Quatre secondes pourtant à la fin de la première demi-heure, mais à soixante-dix mètres du but.

« Et un match pourri. Des coups francs, des cartons jaunes, des hurlements des spectateurs. Pas de spectacle. Pas de football. A mourir d'ennui lorsqu'on n'est pas spectateur. A mourir d'ennui aussi lorsqu'on aime jouer au football.

« 32e minute : un éclair. Un tir de Scirea.

« 33e minute : un éclat de rire. Un tir de Gentile qui sort... en touche.

« Platini se fâche. Vient prendre le ballon dans les pieds de Bonini. Pas de soutien latéral. Loin devant. Comme les autres...



MICHEL PLATINI FACE A DEUX DÉFENSEURS DE L'AS ROMA
... difficile de garder autant de plaisir dans le jeu...

« Encore une offrande de Bonini. Michel la garde trois secondes. Record personnel.

« Le voilà maintenant en pointe, espérant je ne sais quel miracle. Ou découragé.

« Coup franc pour Gênes. Vite, il faut revenir dans le mur. La balle, tendue et déviée, trompe Zoff. But. Platini hoche la tête et s'en va lui-même chercher le ballon pour le ramener au centre.

« Le jeu devient encore plus dur. L'arbitre sort et ressort les cartons jaunes. Tardelli massacre un adversaire. Arrêt de jeu. Il est à vingt mètres de là, les mains sur les hanches.

« Boniek, un peu fou, blesse le gardien de Gênes. Nouvel arrêt de jeu. Nouvel attroupement. Michel Platini est toujours aussi loin, toujours les mains sur les hanches.

« Mi-temps. Il rentre en parlant à l'arbitre. Il a touché quinze fois le ballon qu'il a gardé dix-neuf secondes. Une misère...

« Il revient en grande conversation avec Boniek. Commence par se retrousser les manches. On va voir ce qu'on va voir. Deux minutes plus tard, il est allongé sur le gazon. Le coude d'un défenseur bien intentionné est passé par là.

« Soudain, il se retrouve en bonne position pour une reprise de volée. Bettega surgit et de la tête, lui enlève le ballon. Un regard incrédule.

« Tout le public de Gênes encourage les siens. Le ton monte. Il part en dribble et il est abattu comme une quille.

« Scirea monte balle au pied. Il lui indique, de la main, de jouer à droite. Scirea ouvre... à gauche.

« Brio, le géant qui porte le numéro 5, met une tête à côté. Platini hurle et mime le geste que l'autre aurait dû faire.

« La Juve est à l'attaque. Sans inspiration. Sans cohérence. Sans jeu collectif.

« Lui rôde autour du point de penalty. Le ballon file toujours trop haut ou trop loin.

« Boniek manque l'occasion du match. Platini se prend la tête dans les mains, puis va tapoter l'épaule du Polonais.

« Un bon coup franc à moins de vingt mètres. Sur la gauche. Juste comme il les aime. Personne ne discute lorsqu'il s'approche. Son tir heurte le mur. A Paris il

aurait peut-être fini en plein lucarne. Il serre les poings et lève les yeux au ciel.

« De quoi lui faire perdre son calme.

« Un adversaire tente de le passer. Manchette en pleine figure. Ce n'est pas lui, ce n'est pas possible...

« Triste spectacle. Gênes s'accroche à son but d'avance. L'un de ses attaquants adresse une passe à son gardien de plus de soixante mètres. Et Gentile qui centre aveuglément dans le paquet. Et Cabrini qui frappe comme une mule. Et Bettega qui saute. Et Boniek qui court. Et personne pour jouer au ballon.

« Platini se cache au coin de la défense. Pour surgir soudain à la 75e minute. Une tête superbe. A côté.

« Une belle action encore. Contrée par un défenseur et le gardien. Pas loin d'un penalty.

« Au milieu d'un paquet de joueurs une belle ouverture pour Bettega. Si Platini avait le ballon plus souvent... Hélas! Treize secondes seulement en deuxième mi-temps.

« Il rentre seul au vestiaire. Les yeux dans le vide.

« On peut faire les comptes. Le ballon a été trente-deux secondes en sa possession. »

Dans l'enfer du Calcio, au milieu des tactiques ultra-défensives, des bouteilles qui pleuvent sur le terrain, des coups qui volent bas, des tricheries permanentes, il n'était plus, lui, l'homme qui valait deux milliards de lires, qu'un déshérité. Il avait perdu ce qui était son plus grand bonheur peut-être : le ballon.

A Gênes, je ne l'avais pas vu rire, pas sourire une seule fois. Il traînait autour de lui une certaine tristesse qui faisait mal au cœur.

Dans son appartement qui surplombe Turin, aux côtés de sa femme Crystèle, sans ses deux enfants Laurent et Marine chez leurs grands-parents, il essayait de me convaincre qu'il n'était pas malheureux.

« Ce qu'il faudrait seulement c'est que je puisse imposer ma façon de jouer. J'adore le jeu court, avec des redoublements latéraux et des appuis. Ici, on aime et on prône un jeu long où les demis doivent essentiellement soutenir les attaquants. Ils sont champions du monde, alors ils ont raison. Mais j'avoue que ce n'est pas ma conception du football. »

Il était visible effectivement que Platini ne vivait pas sur la même planète que les autres. A Gênes, il était venu dix fois, vingt fois en soutien de Scirea, de Gentile et de Cabrini. Et dix fois, vingt fois, il avait vu le ballon filer vers l'avant en direction de Bettega ou Marocchino. Lui était inutile et n'avait plus qu'à courir derrière. Les « organisateurs » du jeu étaient Scirea, Gentile ou Cabrini. Trois « bourrins », dirait-on chez nous. Trois champions du monde aussi. Et on ne discute pas avec des champions du monde! On n'essaie pas d'imposer ses vues, lorsque, petit Français, on le lui répétait souvent, on n'a rien gagné.

Et puis Platini devait être bien content d'évoluer dans une grande équipe.

« C'est vrai, c'est un souvenir que je garderai toute ma vie. C'est fantastique d'être dans un club pareil, de jouer devant plus de quarante mille personnes tous les dimanches, de se dire qu'on va peut-être gagner la Coupe d'Europe. Et de vivre le football italien. Chaque match ici est un événement de la taille d'un quart de finale de Coupe d'Europe chez nous. Il n'est pas un Italien, avec le concours de pronostics, qui n'y pense pas. Le dimanche, il y a la messe le matin et le foot l'après-midi. Toutes les radios sont en direct, les télés passent en surimpression l'évolution des scores au fur et à mesure. C'est dingue, fou, délirant mais — il ne faut pas cracher dans la soupe — pas toujours désagréable. Pourtant, lorsqu'il y a toujours plus de public, plus de passion, plus d'argent, il est bien difficile de garder autant de plaisir dans le jeu. »

Plaisir... Platini avait lâché le mot. En France il était rayonnant et, lorsqu'il paraissait sur le terrain, il symbolisait la joie de jouer. Ici on ne pouvait s'empêcher de le trouver sombre.

« Ce n'est pas vrai. A l'entraînement, je ris souvent. Et si samedi dernier Giovanni Trapattoni n'était pas content que Tardelli et moi nous soyons accrochés, ce n'est pas grave. Tardelli est mon copain et on a des mots avec les gens qu'on aime bien. Pas avec ceux qu'on ignore. Et puis Turin est une ville splendide. Avec Crystèle, nous allons souvent manger un risotto au



UN TACLE D'UN JOUEUR DE L'INTER DE MILAN SUR PLATINI
... au milieu des coups qui volent bas...

champagne qui à lui seul vaudrait le déplacement en Italie. Je suis totalement intégré, même si, sur le terrain, ma notion du plaisir dans le jeu a évolué. Cela ne date d'ailleurs pas d'aujourd'hui. Lors de France-Hollande qualificatif à la Coupe du Monde, il y avait cinquante mille fusils qui s'étaient braqués sur Hidalgo en cas de défaite. Dans notre Juventus-Standard de Liège, il y avait soixante-dix mille pistolets pointés sur nous si nous n'avions pas éliminé les Belges. Alors la notion de plaisir... A la Juventus plus encore qu'ailleurs, on n'est pas là pour jouer mais pour vaincre. »

Mais la Juventus ne gagnait plus. On commençait à grogner dans les chaumières du Piémont. Certes, Platini n'était pas encore au banc des accusés, mais ça venait.

« Je crois qu'il ne s'entraîne pas assez », m'avait dit un des spectateurs de la dernière préparation du samedi.

« Votre Platini, il pense trop à l'argent », avait affirmé un dirigeant de Gênes.

Un journaliste d'une petite station de télé l'avait même pris à partie en le traitant de « signorino ». Quelque chose dans le genre de « petit monsieur », qu'on verrait bien en gants blancs avec des allures efféminées.

Le peuple turinois continuait pourtant à le soutenir.

« Ici, on m'aime bien. J'ai toujours des gosses qui me demandent des autographes et, lorsque je réussis quelque chose de bien sur le terrain, tout le monde chante *La Marseillaise.* Cette histoire de coups de poing sur ma voiture après le dernier match à Turin était complètement fausse. Ce jour-là, j'étais dans la voiture de Battiston venu passer les fêtes avec nous. C'est Marocchino qui a eu affaire à deux ou trois excités et ma Range Rover (toujours immatriculée à Saint-Etienne) est intacte. »

L'entraîneur Trapattoni était aussi sur la sellette. Comme chaque fois qu'une équipe est en baisse.

« Platini est mal employé », avait lancé José Altafini, une des plus grandes vedettes du football italien de ces dernières années.

« Il y a trop de coqs dans le poulailler de la Juve », avait aussi claironné un autre.

Mais l'entraîneur avait déjà lancé sa contre-attaque. Sur qui reporter les responsabilités ? Sur les joueurs italiens ? Impossible, ils étaient champions du monde et idolâtrés. Sur les étrangers alors. C'était commencé. Par petites touches. Fines et rusées.

« Michele, per favore, non parlare piu (Michel, s'il te plaît, ne parle plus) », gémissait l'entraîneur sur six colonnes dans le journal *Tutto Sport* de la semaine dernière. Et un habitué du « stadio comunale », de sensibilité française, devait même me confier :

« Le plus grand ennemi de Platini, c'est Trapattoni. »

De quoi faire frissonner lorsqu'on sait ce qu'est un entraîneur dans un club italien. Il est un général, un chef, un maître. Il pense pour l'équipe. Il prépare tout. La tactique et les combinaisons, même sur les touches et les coups francs. Le joueur n'a plus à réfléchir ou à rêver.

Et, à la Juve, le schéma était particulièrement rigoureux. Une défense individuelle impitoyable, et une relance des arrières systématiquement en profondeur pour Bettega, Marocchino ou Paolo Rossi, lorsqu'il n'était pas blessé.

« Ainsi bâtie, notre équipe est une formidable machine de contre-attaque qui n'est jamais meilleure que lorsqu'elle rencontre les grands, m'avait confié Platini. Nos victimes cette saison ont quand même été Rome, Naples, Florence, Torino ou le Standard de Liège. Mais lorsque nous affrontons les petits, lorsqu'il faut prendre le jeu à notre compte, les choses se gâtent. Un peu à l'image de l'Italie qui peine devant le Pérou, le Cameroun, la Roumanie ou la Suisse, mais crucifie l'Argentine, le Brésil et l'Allemagne. »

Ce qu'il ne voulait pas dire à voix haute aussi c'est qu'alors la Juve jouait comme une équipe qui avait peur des autres. Sans esprit conquérant. Sans circulation de balle.

Alors lorsque comme à Gênes, Platini voulait revenir chercher le ballon ou se démarquer sur les côtés, il se mettait complètement hors du système. Etranger dans ce qui était loin d'être un paradis.

Ce qu'il ne disait pas non plus, ce qu'il refusait que l'on sache, c'est qu'il souffrait atrocement de cette pubalgie qui le minait depuis le Mondial. Une douleur lancinante qui ne le lâchait pas, qui lui interdisait tout entraînement sérieux et qui l'aurait fait hurler dans toutes les secondes mi-temps de ses matches s'il s'était écouté.

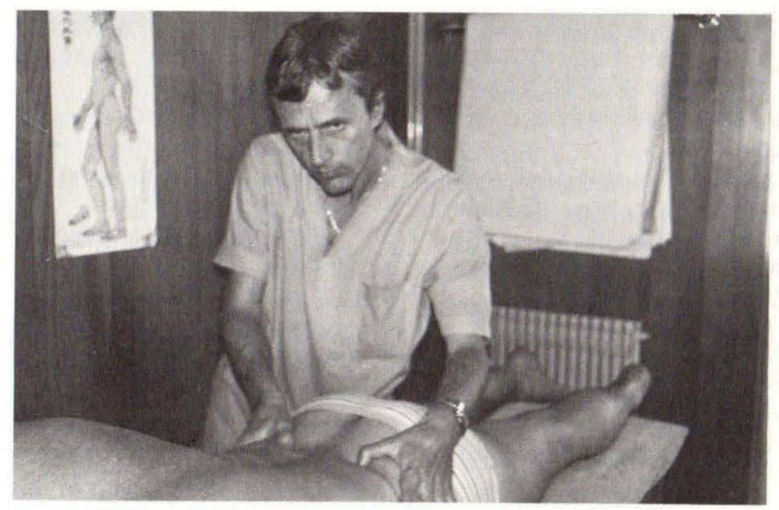
« Il triche, j'en suis certain, en disant qu'il va à peu près bien, m'avait confié Michel Hidalgo à l'issue d'un entraînement précédant Pays-Bas - France. Il souffre, c'est évident, et est à 25 % de ses moyens. »

Mais Michel Platini voulait tant s'imposer dans son nouveau club, qu'il ne prenait pas le temps de se soigner.

Heureusement, deux hommes allaient passer par là. Dino Zoff d'abord qui sut convaincre son entraîneur que Platini devait être utilisé autrement et qu'il fallait lui confier la direction du jeu.

Pierre Faucher ensuite, ce kinésithérapeute de Cachan, chez qui j'avais emmené Platini dès la semaine qui avait suivi ma visite chez lui, et qui allait le guérir en quelques jours.

Alors, mais alors seulement, après avoir tremblé et grondé, l'Italie allait découvrir son Platinissimo...



PIERRE FAUCHER AU TRAVAIL DANS SON CABINET DE CACHAN
... Platini avait essayé de multiples traitements...

LE JOUR OÙ PLATINI A RETROUVÉ LE SOURIRE

Tout a commencé par un match de tennis. Pas la finale de Wimbledon ni celle de Roland-Garros. Pas non plus un duel entre Yannick Noah et John McEnroe. C'était plus simplement une rencontre du troisième tour du tournoi de Gif-sur-Yvette. Le genre marathon qui allait durer exactement 3 h 29, devait préciser ensuite l'arbitre, le seul spectateur bien sûr.

3 h 29, c'est le temps qu'il me fallut pour battre un adversaire, mince comme un fil, qui renvoyait inlassablement toutes les balles et qui devait ensuite m'avouer qu'il était un marathonien avant de... partir courir une vingtaine de kilomètres.

Moi, je n'aurais pas pu faire vingt mètres de plus. Mes jambes hurlaient de douleur, et le seul avantage était que je ne sentais plus mes adducteurs qu'une longue carrière de footballeur avait usés.

Je ne vous raconte pas le retour au bercail, le bain que j'espérais réparateur et qui ne le fût pas, la plongée dans le lit et je vous retrouve le lendemain matin. De joueur de tennis, de footballeur, de journaliste, il n'était plus question. Ce qui était allongé dans mon lit n'était plus qu'une épave immobile, souffrant le martyre, ne pouvant même plus respirer sans crier. J'étais quasiment paralysé.

La pubalgie, le mal du footballeur avait frappé ! Venue par le tennis mais conséquence des centaines d'heures passées sur les terrains de football.

Sur mon lit, incapable du moindre mouvement, j'en aurais pleuré. Pendant quelques jours, on essaya la médecine dite classique avec un fameux traitement à la cortisone qui ne m'arrangea ni sur le plan physique ni sur le plan psychique.

Et puis, un matin, le téléphone sonna. C'était Pierre, mon copain kinésithérapeute à Cachan, qui venait s'enquérir de mes résultats au tournoi de Gif-sur-Yvette. Mes malheurs semblaient l'intéresser lorsque je les lui racontais.

« Et pourquoi ne viens-tu pas me voir ? »

La question était pertinente. J'avais fait le tour de tous les spécialistes qui hésitaient entre une période d'inactivité de plusieurs mois et une opération. Qu'avais-je à perdre ?

Le lendemain, claudiquant, accroché aux murs, sans chaussettes tant la douleur pour les mettre était insupportable, je me mettais entre les mains de mon copain. On était le 1er octobre.

« Le 21, exactement, c'est un dimanche, me dit-il, tu rejoueras en championnat. »

Devant mon air où s'affichait certainement le plus grand des scepticismes il ajouta : « je te parie un déjeuner pour quatre personnes que tu feras ton match le 21. »

J'aurais payé un déjeuner pour douze... le pari fut donc pris et... tenu. Le 21, je faisais ma rentrée dans l'équipe de Dampierre après la plus fabuleuse des guérisons due à un traitement homéopathique ajouté à un régime diététique, une thérapeutique dont Pierre Faucher vous parlera dans quelques lignes.

Et je gambadais sur les terrains depuis un bon moment lorsque les hasards d'un reportage me conduisirent à Turin. Vous vous souvenez : *Lorsqu'il n'était pas encore Platinissimo...*

Là-bas, j'avais trouvé un Platini blessé dans sa chair et dans son orgueil qui souffrait d'une pubalgie. Lui aussi avait essayé de multiples traitements, consulté de multiples spécialistes. Il était au bord de la rupture et il ne me fallut pas longtemps pour le convaincre de sauter dans le prochain avion pour Paris.

Une demi-heure après l'atterrissage, nous étions à Cachan et c'est Pierre Faucher lui-même qui vous raconte la suite.

« Michel Platini, qui n'avait pas cessé de jouer malgré des douleurs intolérables qui l'empêchaient de s'entraîner et de frapper dans le ballon, fut pour moi un malade à résultat rapide.

Lors de sa visite et à la question "Etes-vous décidé à suivre à la lettre le traitement et les modifications diététiques que je vais vous conseiller ?", Michel que je

sentais agacé, tendu, à la limite de l'agressivité envers ce championnat italien où il ne pouvait pas s'exprimer et pour cause, à l'encontre des personnalités qui lui donnaient régulièrement la plus mauvaise note de l'équipe, me répondit : "Bien sûr, sinon je ne serais pas ici, et après tout ce que j'ai fait, qu'est-ce que je risque ? D'autant que contre Gênes en championnat, dans la dernière demi-heure du match, je ne pouvais plus courir."

Platini avouait également que le jour où il pourrait s'entraîner normalement, il retrouverait son meilleur niveau.

Quel fut donc le traitement qui apporta en huit jours une amélioration si considérable de l'état de santé de Michel Platini au point que, le dimanche suivant, il rayonnait dans l'équipe de la Juve, avait la meilleure note de son équipe et téléphonait euphorique à ses amis pour signaler qu'il ne s'était pas senti aussi bien depuis des mois ?

Une thérapeutique assez simple avec d'abord l'explication selon laquelle un excès d'aliments riches en acide oxalique ou trop concentrés entraîne une mauvaise transformation ou dégradation de ces déchets alimentaires au stade terminal de la digestion. Cela ajouté à d'autres résidus azotés tel l'acide urique ou l'acide benzoïque vient créer avec l'acide lactique du travail musculaire un encrassement articulaire, musculaire ou tendineux entraînant le cortège des blessures de type tendinites, contractures, claquages et autres pubalgies.

Plus simplement, c'est toujours une insuffisance de transformation et d'élimination par suite d'insuffisance digestive (hépatique ou rénale) qui entraîne ces manifestations.

Ce que l'on peut résumer en disant que certains individus "arthritiques", sportifs ou non, sont intolérants aux acides forts.

L'expérimentation est absolument indiscutable, elle comporte l'essentiel de ma thérapeutique avec un support homéopathique traitant les fonctions défaillantes.

Par l'intermédiaire de la presse et de la radio, il était facile de suivre les progrès de la guérison de Michel Platini qui fut un malade exemplaire, en ce sens qu'il avait très vite su assimiler et analyser ses réactions personnelles.

Trois mois plus tard, c'est un Platini rayonnant et plaisantant qui passait une heure dans mon cabinet en compagnie du médecin de la Juve, curieux mais non hostile à des méthodes qu'il n'avait pas l'habitude de pratiquer, et avec le stoppeur Brio et ses 192 centimètres sur la table de massage.

Quel changement d'attitude et d'ambiance ! Ce fut une consultation dans la bonne humeur, et les plaisanteries de Platini fusaient à tout moment.

"Du respect pour un futur champion d'Europe", disait-il. Il la voulait sa coupe Michel, il s'en était imprégné de ce titre. Quelle déception fut la sienne le 25 mai...

Ce soir-là devant mon poste de télévision, mon admiration allait à la formation d'Hambourg pour la qualité de son jeu collectif et la sportivité de ses joueurs qui ne firent jamais une passe à leur gardien dans la dernière demi-heure du match, mais mon regard suivait avec beaucoup d'émotion et un peu égoïstement les tacles de Brio et les percées de Platini.

Si la Juve avait gagné, j'aurais eu l'impression de participer un peu à la victoire. Les "Bianconero" ayant perdu la finale, les dirigeants et joueurs turinois avaient bien assez de maux à panser, pour se soucier de la déception du "kiné de Cachan", supporter d'un soir. »

Le kiné de Cachan a bien souvent l'occasion de se transformer en supporter car, aujourd'hui, la liste de ses clients du monde du football est impressionnante, et un sélectionneur se frotterait les mains s'il pouvait disposer d'un tel effectif. Jugez plutôt de la qualité : Rocheteau, Domenech, Brio, Platini, Trésor, Zaremba, Renaud, Tigana, Barberis, Dahleb, Majder, Luizhino, Pecout, Delamontagne, Lacombe, Bonnevay, Simon, Chebel, Baronchelli, Girard, Peyroche.

Avouez que cela ferait une belle équipe. Je ne vous souhaite pas d'en faire partie mais, si vous aviez un problème, je vais vous rendre un service. Voici le téléphone de mon copain, le kiné de Cachan, qui a rendu le sourire à Platini : 665 07 87...

DES JAMBES QUI ALLAIENT DU PORTUGAL A L'OURAL

Si quelqu'un avait douté encore de la qualité humaine et de la gentillesse de Maxime Bossis, il aurait dû s'incliner dans ces premiers jours de février 1983 où l'équipe de France s'en allait se montrer au Portugal. Avec au poste de libero pour la première fois Maxime Bossis, ce même Bossis qui avait été arrière gauche contre la Pologne, arrière droit face à la Hongrie et stoppeur en Hollande ! Et dire que des joueurs rechignent quelquefois lorsqu'on leur propose un rôle qui n'est pas exactement le leur dans leurs habituelles activités.

Il est vrai qu'il passera des ballons dans les filets avant qu'on entende le grand Max élever la voix. Il traverse une des plus belles carrières du football, sans heurt, sans scandale et sans... transfert. Il avait pourtant hésité avant de signer de nouveau à Nantes. Les clubs étrangers lui ouvraient les bras, nous en avions souvent parlé. Le public anglais notamment aurait été séduit par ce grand gabarit qu'il aurait vu dévorer les espaces en chaloupant au milieu des adversaires. Mais, voilà, être trop loin de sa Vendée ne lui plaisait guère. Dans la jungle qu'est parfois le sport professionnel, il a su privilégier sa famille et faire de son foyer le centre de sa vie. Alors il est resté à Nantes qu'il quitte toujours à regret même pour un laps de temps très court.

« C'est vrai, chaque fois c'est un petit sacrifice que je dois consentir quand je quitte les miens pour plusieurs jours. Pour trois ou quatre jours, ça va à peu près, mais au-delà d'une semaine c'est dur. Je le fais toujours de bon cœur et j'espère le faire encore longtemps, mais je ne le supporte pas facilement. »

Et à Guimaraes, il avait des raisons supplémentaires de regretter la douceur du pays nantais : les conditions climatiques. On était certes à la mi-février mais l'ancienne capitale du Portugal, fût-elle au nord de Porto, n'avait pas l'habitude du froid. Bossis avait donc de la peine à en croire ses yeux lorsqu'il découvrit de la neige sur la ville. Sur la ville ce qui était stupéfiant, sur le stade ce qui était plus grave.

Il fallait être Sherlock Holmes pour reconnaître dans ce magma de boue un terrain de football et il paraissait invraisemblable qu'on ait osé organiser un match international dans un tel lieu. On en eut vite l'explication quand on apprit que, très prochainement, devaient se dérouler des élections dans la province et que des dirigeants portugais y étaient engagés. Cet épisode fut l'occasion pour Michel Hidalgo d'enfourcher l'un de ses chevaux de bataille préférés, le mépris dans lequel sont tenus les techniciens et les joueurs.

Hidalgo n'apprécie pas que toutes les organisations soient l'exclusivité de messieurs plus ou moins vieux dont la majorité n'a jamais joué au football et qui, le plus souvent, ne tiennent compte que d'impératifs financiers, politiques ou touristiques, sans jamais prendre l'avis de ceux qui sont sur le terrain.

Les conditions, en tout cas, étaient si épouvantables à Guimaraes que l'on envisagea dans la journée du mardi de déplacer la rencontre à Porto. En attendant la décision, il fallait bien s'entraîner. Ce qui fut réalisé à une heure de car de Guimaraes sur un stabilisé qui n'avait rien à envier aux plus mauvais de la région parisienne et qui laissa chacun couvert d'une belle couche de terre. Sans la moindre douche, bien sûr.

Et ceux qui virent débarquer ensuite devant le grand hôtel de Guimaraes une quinzaine de tristes sires crottés jusqu'au bout des crampons ne reconnurent certainement pas les demi-finalistes de la Coupe du Monde 1982.

Le lendemain, alors que Max en était à se demander s'il ne mettrait pas une petite laine sous son premier maillot numéro 5, le soleil était revenu et le terrain en quelques heures avait séché. Incroyable pour les gens du Nord mais vrai pour ceux du Sud.



BOSSIS LE REGARD HAUT SUR LE STADE DE GUIMARAES
... en toute sérénité...

Et Bossis put donc aborder en toute sérénité sa première expérience internationale de défenseur central, se souvenant de ses débuts à ce poste neuf mois plus tôt : « C'était à Lille et alors je pensais que c'était seulement l'affaire d'un jour à la suite du retrait de Michel et de la blessure de Poullain. Ce soir-là, j'ai tâtonné en première période, mais ensuite ça a été beaucoup mieux. C'était important car il faut trouver tout de suite les bonnes sensations sinon il n'est pas possible de s'imposer. Je n'ai pas connu de problèmes pour cette « première ». C'était bon signe. »

C'était même très bon signe et, à Guimaraes, on s'aperçut vite que cette quarante-septième sélection serait aussi une « première » tant sa sortie s'apparenta à un récital. Didier Braun, fils d'un des entraîneurs nationaux, arrivé depuis peu à de hautes fonctions à la rubrique football de *l'Equipe*, l'avait suivi de près et il a noté que, devant les Portugais, Bossis n'échoua qu'à dix reprises sur quatre-vingts actions ou gestes tentés. Essayez de suivre le comportement de l'un de vos joueurs préférés et vous verrez que c'est un total fantastique.

Il est vrai que cette pauvre équipe portugaise sembla ce jour-là toucher le fond de l'abîme. Avant même la rencontre, Otto Gloria, une vieille connaissance de la Canebière, devenu sélectionneur, avait eu toutes les peines du monde à vaincre les querelles intestines du football portugais pour rassembler onze joueurs parmi lesquels figurait Humberto, un ancien de P S-G mais non Joao Alves, touché à un genou, et qui ne regretta pas trop d'être resté dans les tribunes.

Car, si en fin d'après-midi les lavandières chantaient toujours au Portugal, les footballeurs déchantaient plutôt après la « fessée » qu'ils venaient de recevoir. Lorsque juste avant le début, Michel Hidalgo, dans des vestiaires dont le plafond était à dix mètres de hauteur et les douches au nombre de deux, avait demandé à ses joueurs de rester fidèles aux principes en vigueur du Mondial, il ne pensait pas que la vivacité, la pression, l'enthousiasme et la joie d'attaquer des Bleus suffiraient à faire voler en éclats en

moins de dix minutes la défense portugaise. Il ignorait alors que Humberto et les siens utilisaient la ligne en oubliant que l'arrière droit, Virgilio, venait du Sporting et était imperméable à ce système de jeu, qu'aucun des internationaux portugais n'était suffisamment concentré pour faire preuve de toute l'attention nécessaire à une telle opération, en oubliant enfin qu'Humberto n'a plus ses jambes de vingt ans alors que la vitesse de course peut être un palliatif à un alignement quelconque.

L'équipe de France n'était pas venue au Portugal depuis vingt-six ans mais elle saisit très vite l'occasion d'offrir à Michel Hidalgo son septième succès à l'extérieur en vingt et un déplacements. Platini surtout le comprit très vite en voyant le placement des défenseurs qui laissaient un incroyable espace aux lévriers que sont Ferreri, Stopyra et Amisse. Le meneur de jeu de la Juventus, même si les spectateurs italiens ne s'en étaient encore aperçus que rarement, n'a pas son pareil pour déposer, à plus de trente mètres, le ballon dans les pieds d'un homme en pleine course.

Stopyra fut d'abord celui-là dès la 7e minute mais Ferreri qui accompagnait le Sochalien d'alors, était dans la même position favorable, et Bento... le gardien de Benfica, ne put que contempler les dégâts. Ce beau moustachu était encore en train de secouer la tête et de maugréer que c'était au tour de Ferreri d'arriver tout seul, après une nouvelle ouverture de Platini, et de lui refaire le même coup.

2-0 en moins de dix minutes, le match était joué et les 8 000 spectateurs crurent même au « carton » sur une percée de Platini (23e), une échappée d'Amisse (24e) ou encore un débordement d'une fusée française terminé par un formidable centre en retrait que Ferreri percuta sur le gardien. Qui était cette fusée ? Mais Maxime Bossis, bien sûr, vite conscient que l'attaque portugaise n'était pas des plus dange-

STOPYRA SE BAT SOUS LE REGARD DE LOIC AMISSE
... si je ne marque pas aujourd'hui...



reuses, qu'il pouvait donc laisser parler son tempérament et s'en aller folâtrer dans des zones autrefois interdites aux défenseurs. Bossis, heureusement, ne sera jamais un défenseur comme les autres.

S'il n'a pas la spontanéité défensive d'un Marius Trésor, il a suffisamment de qualités physiques pour savoir être impitoyable derrière (sans jamais avoir commis la moindre brutalité !) et surtout une science du dribble et du jeu qui lui permet de se transformer instantanément en attaquant qui dévore les espaces tout en sachant effacer les obstacles qui peuvent se présenter.

Contre une équipe de France aussi rayonnante, il n'y avait pas grand-chose à tenter. Le mérite des Portugais, qui allaient dominer l'Allemagne de l'Ouest la semaine suivante (1-0), fut d'avoir un sursaut d'orgueil après le repos.

Les fantômes résignés de la première mi-temps devinrent un commando plus décidé qui ne construisait pas grand-chose de mieux mais qui, au moins, fit preuve de plus de fermeté dans les contacts.

Commença alors un autre match que les Portugais perdirent aussi car ils étaient incapables de priver les Français de la maîtrise de la balle, échouant régulièrement sur des Fernandez, Bossis ou Battiston qui gavaient alors Platini et Giresse de ballons. Rien d'étonnant donc qu'à la 70e minute, un mouvement lancé par Giresse et relayé par Platini n'aboutisse à Stopyra engouffré en plein cœur des Portugais, pour marquer son deuxième but, le troisième des Bleus. 3-0 à l'extérieur ! Pour son soixantième match à la tête de l'équipe de France (31 victoires, 12 nuls, 17 défaites, 111 buts pour, 61 contre), Michel Hidalgo était gâté, mais ses propos gardaient toujours la même retenue.

« On ne peut être que satisfait d'un tel résultat obtenu en terre étrangère face à une équipe qui n'a peut-être pas retrouvé la totalité de son standing passé mais qui demeure néanmoins un adversaire des plus valables, disait-il. Les sujets de satisfaction sont très nombreux. Il va de soi que l'exhibition de Bossis comme libero me permet d'avoir trouvé la meilleure solution pour le délicat remplacement de Trésor. Mais je suis surtout content pour les jeunes dont l'intégration s'est réalisée avec beaucoup de facilité, essentiellement à cause de l'esprit collectif qui n'a cessé de souffler au sein de l'équipe. »

Dans un coin des vestiaires, il en était un aussi qui, avec des mots prudents, cachait une profonde joie intérieure. Yannick Stopyra, dont c'était seulement la sixième sélection en trois ans, avait abordé la rencontre la peur au ventre. « Si je ne marque pas aujourd'hui, avait-il notamment confié, je sais que je ne serai pas repris la prochaine fois. » Ses deux buts étaient donc plus qu'un réconfort pour un garçon qui commençait à douter de lui et qui, à Guimaraes, prit sans doute un virage. « A Sochaux on me considère encore trop comme le petit Yannick, l'entendit-on dire. Comme le gamin de seize ans qui débutait en Division I. Or j'en ai vingt-deux. Il est temps d'envisager mon départ. Dans un autre club, je prendrai plus d'importance, je serai plus responsable, car on m'en demandera certainement beaucoup plus et parce que je serai alors exigeant vis-à-vis de moi-même. »

C'est à Rennes sans doute que l'on prêta le plus attention aux paroles de Stopyra mais jamais ni Jean Vincent ni le président Dimier, qui avaient l'œil sur lui, n'auraient osé encore évoquer sa venue alors que le Stade Rennais n'avait même pas un pied en Division I.

Quant à Maxime Bossis, il ne fut guère plus bavard qu'à l'habitude. Juste quelques mots pour affirmer qu'il s'attendait à un match plus difficile, que sa première sortie comme libero s'était bien passée mais qu'il avait bien le temps d'occuper définitivement ce poste.

Cinq semaines plus tard, face aux Soviétiques, Bossis était toujours en équipe de France et toujours libero ! La bande de Guimaraes d'ailleurs était au complet puisque Michel Hidalgo avait reconduit exactement les vainqueurs du Portugal. Qui n'étaient pas tous exactement dans le même état d'esprit.

Platini, ainsi, n'était venu pour jouer qu'une mi-temps. Ses activités à la Juventus (Coupe d'Europe, championnat, Coupe d'Italie) se multipliaient et les dirigeants italiens avaient même demandé à



DUEL DE STARS : BLOCKHINE-BOSSIS
... il devait se servir de ses longues jambes...

le garder à Turin. Michel Hidalgo n'était pas d'accord et c'est Platini lui-même qui avait joué les bons offices en proposant de ne s'aligner qu'une mi-temps.

Alain Giresse, lui, s'était débarrassé, quelques jours plus tôt, d'immenses soucis. Devait-il ou non rester aux Girondins de Bordeaux à l'issue de la saison? De grands clubs étrangers qu'il avait éblouis pendant le Mondial lui proposaient de mirifiques contrats, et le président Bez avait des difficultés à s'aligner sur ces prix. Giresse tournait et retournait des chiffres dans sa tête et, finalement, c'est le cœur, comme toujours chez lui, qui allait l'emporter. Parce que, disait-il, il devait tout au club de ses débuts, parce qu'il aurait été trop triste de quitter sa banlieue bordelaise, parce que enfin d'autres joueurs du club seraient partis s'il s'en allait, il resigna de nouveau pour trois ans. A la grande joie de tous.

De lui-même, pour commencer, qui me dit un jour « Tu ne peux savoir comme je suis libéré maintenant », de ses coéquipiers qui l'applaudirent longuement dans les vestiaires lorsque la nouvelle fut connue, de Platini qui m'avait dit « Je ne me permettrais certainement pas de lui donner un conseil, mais il commettrait une bêtise en venant jouer dans le Calcio. » La nouvelle que Giresse restait dans le football français aurait même plus tard des conséquences inattendues puisque Thierry Tusseau devait me confier quelques mois plus tard après avoir signé (un peu tôt) à Bordeaux: « Si je pars là-bas, c'est en grande partie parce que s'y trouve quelqu'un que j'apprécie autant sur le plan sportif qu'humain, Alain Giresse. »

Enfin, au milieu de terrain de cette équipe de France qui affrontait l'Union Soviétique, il en était un qui avait la gorge un peu serrée en entrant sur la pelouse du Parc des Princes. Pourtant il connaissait bien ce stade, Luis Fernandez, pour y jouer toute la saison avec P S-G, mais il avait toujours dit que sa première sélection en équipe de France ne serait rien à côté de sa première sortie internationale à Paris. Et, ce 23 mars, le grand jour était arrivé. Au lendemain d'une soirée porte



DOMINIQUE ROCHETEAU PRISONNIER DERRIÈRE UN MUR SOVIÉTIQUE

... ils étaient partout...

de Pantin où la majorité des Tricolores avaient tenu à applaudir l'un de leurs supporters, Julien Clerc. Quelques heures avant un Espagne-France olympique qui serait une belle corrida. Et sans les regards de la télévision dont la Fédération n'avait pas voulu, craignant un nouvel échec populaire après ceux de France-Pologne et de France-Hongrie.

Luis Fernandez se moquait de l'absence de caméras. « Sa » tribune Boulogne était là et bien là pour le soutenir et l'aider dans cette conquête qu'il tentait. Car le milieu parisien n'avait toujours pas convaincu le monde hétéroclite du football français. Il traînait toujours sa mauvaise réputation et, au sein même de l'équipe de France, on ne l'avait pas accueilli à bras ouverts. Il existe même quelques joueurs qui ont juré de « le descendre » avant la fin de leur carrière, se souvenant surtout de quelques-unes de ses agressions des années 80. Mais le Fernandez 83 n'est plus le Fernandez 80. Des progrès techniques, une confiance accrue, l'influence de Peyroche et un salaire décent l'ont stabilisé pour lui retirer les allures de voyou qui étaient souvent les siennes. Oh ! je ne jurerai pas qu'il est devenu un saint, je crois même qu'il a acquis une dose de vice qu'il ne possédait pas auparavant, mais il est devenu « présentable » sur un terrain. Et, surtout, il est aujourd'hui un grand joueur, essentiel au P S-G, bien à sa place en équipe de France.

Ce France-URSS allait le confirmer et notamment la 43e minute. Jusque-là on avait surtout vu... les Soviétiques. Confirmant la facilité dont ils avaient fait preuve en Espagne sous une chaleur qui les désavantageait, les hommes de Lobawovsky imposaient un football à la fois spectaculaire et efficace, fait de redoublements de passes et d'accélérations, de vitesse et de précision. « J'avais l'impression qu'ils arrivaient de partout, devait raconter ensuite Bossis, et je ne croyais pas qu'ils pouvaient être aussi forts. »

Ce que Bossis ne disait pas c'est que son mérite, dans cette première demi-heure, avait été immense de ne pas sombrer devant l'orage. Il n'était pas question pour lui des longues chevauchées qu'il affectionne sous le maillot canari, mais bien de défendre, de défendre encore, de défendre toujours. Ses longues jambes qui avaient séduit au Portugal, il devait

s'en servir pour des tacles qui allaient jusqu'à l'Oural pour annihiler les actions d'un Blokhine ou d'un Rodionov.

Tempet aussi devait se démener comme un beau diable et, revenu aujourd'hui sur ses terres lensoises, il doit encore se demander comment Blokhine, à la 21e minute, avait pu manquer un contrôle de minime alors qu'il était seul face à lui. Sept minutes plus tard, Tchernekov se montrait plus adroit après un débordement de Blokhine et donnait un avantage logique aux siens.

Heureusement les Soviétiques, dont le championnat ne reprenait que dix jours plus tard, n'allaient pas pouvoir garder le même rythme. Leur fléchissement, la première demi-heure passée, était une offrande pour l'équipe de France.

Ce qu'elle fit à cette fameuse 43e minute que Luis Fernandez n'est pas près d'oublier. Une ouverture de Platini, un contrôle en pleine course, un tir du gauche et une formidable explosion de joie qui vous fait frissonner jusqu'au bout des crampons. L'égalisation française, le but de Fernandez pour ses débuts internationaux à Paris. Il ne pouvait rêver mieux sous le regard dans les tribunes d'un certain Georges Peyroche qui lui avait répété depuis deux ans, à lui et à son compère Lemoult, qu'il devait absolument travailler sa finition et qu'il était aussi capable de marquer des buts.

Que plus rien n'ait été marqué ensuite (Platini était sorti à la mi-temps) n'a que peu d'importance. L'équipe de France avait prouvé face à une équipe qui ne s'était inclinée qu'une fois en dix-huit matches, qu'elle était capable de faire front et de redresser la tête, qu'elle avait aussi un fond de jeu qui permettait à toutes les individualités de s'exprimer, que ses réserves enfin étaient sans fin puisque, lorsque Trésor se soignait, Hidalgo avait sous la main un Bossis et que lorsque les attaquants restaient muets, le salut pouvait venir d'un Fernandez. Avouez qu'il y avait de quoi être optimiste pour le football français même si les clubs n'affichaient pas la même aisance en Coupe d'Europe.

BLOCKHINE TENTE DE DÉBORDER BATTISTON
... spectaculaire et efficace...



LE ONZE IDÉAL DE GEORGES PEYROCHE

Lorsqu'on prend une équipe dans les profondeurs du classement et qu'on l'amène à la troisième place du championnat, à deux finales de Coupe de France consécutivement et à un quart de finale de Coupe d'Europe, on est un bon entraîneur.

Alors Georges Peyroche est un bon entraîneur et seuls les dirigeants de P S-G ont tardé à le comprendre au point d'ouvrir ensuite de grands yeux étonnés lorsqu'il a claqué la porte.

Peyroche est donc parti ailleurs porter ses bonnes paroles de football mais auparavant, pour les lecteurs du *Livre d'Or du football 1983* il a tracé le portrait d'un onze idéal auquel il rêve, d'un onze où chacun serait détenteur de toutes les qualités de son poste.

1 - Gardien

Mon gardien idéal serait un compromis des qualités de Stein, Baratelli, Bertrand-Demanes et Desrousseaux, et je vous explique pourquoi.

Un gardien doit être présent sur tous les centres et pas seulement dans sa surface de but, mais même encore plus loin que le point de penalty. Lorsque j'étais à Lille, j'avais fait des expériences avec Dusé. Il lui fallait deux secondes pour aller de sa ligne au point de penalty, un peu plus de trois secondes s'il utilisait des pas chassés, alors que le ballon mettait trois secondes et demie pour venir du point de corner.

Le gardien peut donc aller faire la différence très loin de sa ligne et c'est ce que réussit fort bien Stein, le gardien de Hambourg. Il n'a pas besoin d'être grand mais il doit être doté de réflexes car, avec les défenses compactes d'aujourd'hui, les tirs sont souvent déviés. Avec Baratelli, je n'étais pas inquiet d'autant plus que le gardien parisien sait aussi admirablement sortir dans les pieds d'un adversaire. On a vu le domaine défensif du gardien, mais il doit aussi être un maître de la relance, avec une intelligence qu'on ne peut posséder qu'en étant un bon joueur de champ. Relance à la main, comme Bertrand-Demanes ou au pied comme le faisait Desrousseaux (et avant lui Taillandier) avant qu'on ne lui donne de nouvelles orientations de jeu.

2 - Arrière droit

L'arrière droit idéal existe. Le football français l'a souvent rencontré et on a encore eu l'occasion de l'apprécier lors de la finale de la Coupe d'Europe enlevée par Hambourg. Il s'appelle Kaltz. Jamais on ne l'a vu être dépassé défensivement. Il a, en revanche, joué des balles brûlantes le long de la touche où il fallait un niveau technique élevé pour s'en sortir. Son sens de la relance était encore plus évident quand on voyait Magath le trouver à tout coup.

Un arrière latéral doit avoir la faculté de s'adapter à toutes les conditions de jeu, aussi bien derrière que devant. Dirait-on d'un arrière dont les ailiers, qu'il était chargé de surveiller, auront marqué quinze buts qu'il est bon ? Et que dirait-on d'un défenseur incapable, lancé sur l'aile, de réussir le moindre centre ? La variété technique et la souplesse de chevilles (celle qui permet à Kaltz d'enrouler le ballon pour centrer tout en n'ayant pas débordé) sont des armes indispensables.

5 - Couvreur

C'est vrai qu'il est libre de tout marquage mais il est là avant tout pour couvrir.

Alors je préfère l'appeler un couvreur plutôt qu'un libero. S'il avait un placement hésitant, il aurait besoin d'être rapide pour compenser ses erreurs mais Beckenbauer, le plus grand, était-il rapide ? Je suis sûr que pas mal de journalistes courraient le 100 mètres plus vite que lui, mais qui a osé tenter de le prendre de vitesse sur un terrain ? Il avait le placement, la relance, le sens du commandement, la technique, autant de qualités exceptionnelles qui sont aussi celles d'un



BERTRAND-DEMANES, LE GARDIEN NANTAIS, DÉGAGE DEVANT DIETER MULLER
... ses relances à la main...

milieu de terrain, mais sans doute n'avait-il pas le fond physique nécessaire pour les extérioriser quatre-vingt dix minutes.

Bossis et Bathenay sont dans le même cas aujourd'hui et, comme tous les tenants de ce poste, ils doivent aussi diriger la manœuvre de toute l'équipe, car ils sont les seuls, gardiens exceptés, à avoir tous les joueurs devant eux.

4 - Stoppeur

On devrait donner la Légion d'honneur aux porteurs de ce numéro 4, tant ils doivent faire preuve d'abnégation sans avoir beaucoup de possibilités de se mettre en évidence. Le jeu de tête leur est indispensable, car toutes les arrivées de ballon passent par leur zone, mais mon stoppeur, je le voudrais fin et délié pour qu'il ne soit pas trop attiré par les contacts physiques et ne coûte des fautes. Aujourd'hui un coup franc à vingt mètres des buts est synonyme de grand danger et je préfère un joueur félin qui sautera plus haut, taclera plus vite que l'adversaire sans commettre d'irrégularités.

Il lui faudra donc l'intelligence technique et tactique de ne pas trop se livrer, avec toujours l'idée d'interdire à l'avant-centre de se retourner. Cela implique qu'il fasse surtout des gestes pour son équipe, mais pratiquement jamais pour lui, un peu comme les avants au rugby.

On a eu pourtant trop l'habitude de mettre un "bourrin" à ce poste de stoppeur, et heureusement apparaît aujourd'hui une nouvelle génération de joueurs propres qui ne se précipitent pas si la faute est obligatoire. En revanche, ils tentent d'apporter la supériorité numérique au milieu du terrain, ce que faisait le libero, à mon avis souvent à tort, car il partait obligatoirement avec dix mètres de retard. J'ai demandé à Pilorget de jouer ainsi. Le Roux le fait déjà et je suis heureux que cette évolution se poursuive, à la fois pour le poste et pour les joueurs qui ne vont plus seulement devoir être des surveillants.

3 - Arrière gauche

Il faudrait un autre Kaltz sur le côté gauche. Wehmeyer et Tusseau, pratiquement le seul en France, s'en approchent. On pense tout de suite à la notion de vitesse, mais elle est difficile à cerner. J'ai vu dans tous les matches des joueurs rapides être pris de vitesse et inversement. La vitesse est plus, pour notre sport, un pouvoir d'anticipation lié à une intelligence du football qui fait démarrer au bon moment.

Je préfère, pour un de mes joueurs, de la vivacité à de la vitesse. Les espaces se réduisent de plus en plus, mieux vaut être vif que vite et l'important reste de réussir son geste. Je ne sais pas si Kaltz est rapide ou non. Peu m'importe. Qui se souvient de l'avoir vu pris de vitesse ou dépassé ?

6 - Milieu défensif

Celui-là doit se rapprocher un peu du numéro 4, nouvelle manière. Il est le milieu le plus défensif, chargé de prendre en charge le numéro 10 adverse. Il lui faut donc beaucoup d'abnégation et une activité de tous les instants, sans jamais sombrer dans l'agressivité et la bêtise. Le jeune Allemand chargé de Platini en finale de Coupe d'Europe a fait une parfaite démonstration de son rôle. Un numéro 6 est actif, prend des ballons, participe au jeu et doit donc être doté de qualités de remiseur et de relanceur tout en se gardant une possibilité de frappe au but, face aux équipes qui se recroquevillent.

8 - Milieu

Le 8 de rêve, je le connais : c'est Paul Breitner. Douze ou quinze buts par saison, jamais pris en défaut, doté d'une inlassable activité et d'une grande puissance physique, prenant tous les ballons dans sa zone (sur la droite, 20 mètres à l'intérieur du champ, 30 mètres dans l'autre) et sachant tout faire.

Luis Fernandez avait cette pression dans la même zone. Il y était imbattable et il ne lui manquait que la finition. Maintenant il a acquis un peu des qualités de finisseur, mais il a perdu une partie de son abattage.

10 - Milieu offensif

On connaît bien Platini ou Giresse qui sont proches du sommet, tout à la fois remiseurs, relanceurs, chefs d'orchestre, capables de jouer long ou court, de marquer des buts. Et pourtant mon 10 idéal, je le vois gaucher. Il me semble que son jeu offre plus de possibilités ne serait-ce que parce que des attaques venues de la gauche mettent en difficulté les défenseurs, habituellement droitiers, et prenant leur appel sur le pied gauche. Je crois d'autant plus à un effet de surprise qu'en France la majorité du jeu se déroule à droite.

Mon gaucher, proche de Puskas peut-être, doit encore à tout moment être capable de se débarrasser de l'adversaire, de dribbler, de faire la dernière passe ou de s'en aller seul mettre la balle au fond des buts.

Une remarque encore et qui a son importance : le groupe dans un club accepte de plus en plus rarement d'être à la disposition d'un numéro 10. Et, aussi grave, le numéro 10, s'il a réussi deux ou trois beaux coups, se prend pour Dieu le père...

7 - Ailier droit

A partir du moment où certains ont tendance à abandonner ce poste, je penche, moi, pour le contraire et donc pour une certaine spécialisation. Encore faut-il avoir l'élément sous la main et à P S-G il y avait Toko.

L'ailier doit pouvoir éliminer son adversaire, donc dans un premier temps dribbler dans des espaces réduits, ensuite réussir une course dans une zone plus dégagée.

L'élimination de l'adversaire réussie, s'offrent de multiples possibilités qui demandent toutes une technique irréprochable. On peut offrir une variété incroyable de centres, on peut frapper en diagonale, on peut rester en relation directe avec un ou plusieurs partenaires, on peut aussi donner la passe décisive. Un ailier doit toujours être en tête du classement de la dernière passe, mais il doit aussi marquer des buts ce qui, du fait de sa position, est plus difficile que pour un avant-centre.



SAFET SUSIC, UN DES HOMMES DE BASE DU Paris S-G DE PEYROCHE
...être capable de se débarrasser de l'adversaire...

Et à mon numéro 7 idéal, je demanderais encore un peu plus, faire un travail de récupération sur l'arrière adverse et, de temps en temps, permuter avec l'ailier gauche pour que le défenseur ne s'habitue pas à un type de marquage.

9 - Avant-centre

Rocheteau a une qualité indispensable à l'avant-centre : il sait jouer dos au but. Il peut tout aussi bien remiser, se retourner, attaquer le défenseur et faire la différence ou encore frapper des 20 mètres. Il est plus complet qu'un Lacombe par exemple, sans doute excellent remiseur mais qui n'éliminait pas l'adversaire sur un dribble ou un coup de rein.

Mais l'avant-centre idéal doit aussi être un maître des airs. On doit pouvoir l'alerter sur des balles aériennes qu'il saura dévier sur les milieux qui s'avancent ou les ailiers lancés. Son jeu de tête doit aussi être une solution de recours lorsqu'on se heurte à une défense compacte.

11 - Ailier gauche

Il est indispensable qu'il soit un véritable gaucher travaillant le long de la ligne de touche. Un gaucher a des gestes plus spontanés et les adversaires ne sont pas habitués à réagir face à ce type de joueur.

Bruno Bellone est un de ceux que j'apprécie le plus. Il a des centres et des frappes extraordinaires dans des conditions impossibles, dans des positions invraisemblables. Il réussit des gestes auxquels le défenseur ne croit pas.

Bien sûr ce numéro 11 doit aussi participer à la fois au jeu et à la finition.

12 - Remplaçant

J'en arrive parfois à me demander s'il ne faudrait pas supprimer ce système du douzième homme tant les professionnels français sont d'une mauvaise mentalité. Lorsqu'ils signent un contrat dans un club, ils pensent toujours être dans les onze titulaires. Mais ils savent bien pourtant que l'effectif est de dix-huit ou vingt.

Le douzième n'est pas un figurant. Il doit ressentir la même pression que les autres, être prêt à rentrer à tout instant et surtout ne pas être démobilisé.

Alors mon remplaçant idéal, je sais comment le trouver : ce sera celui qui sautera au ciel quand son équipe marquera... Pas facile à trouver.



PEYROCHE AVEC SON FILS,
LES VAINQUEURS DE LA COUPE ET LE PRÉSIDENT BORELLI
... seul maître de son destin...

Entraîneur

Il est indispensable à une formation de haut niveau donc il n'y a pas de raison de ne pas en parler. Je le veux seul maître de son destin et d'une indépendance totale vis-à-vis des dirigeants. Il doit avoir des relations naturelles avec le président (donc le patron) du club mais avec personne d'autre. Celui qui multiplie les contacts multiplie les sujets de discussion.

L'entraîneur qui a décidé de diriger une collectivité avec ses propres conceptions doit aller jusqu'au bout. Son but est de permettre aux individualités d'extérioriser leurs qualités sans léser le collectif.

L'entraîneur aussi doit être capable de cerner très vite les problèmes de jeu. A la mi-temps par exemple, il a cinq minutes pour développer et analyser le film des quarante-cinq premières minutes.

L'entraîneur encore doit faire cohabiter les professionnels, mais je ne vois aucune raison pour qu'il se préoccupe de leur vie privée.

L'entraîneur, enfin, ne peut, à mes yeux, rester un être insensible. Il doit participer au jeu, être heureux ou malheureux, ressentir des émotions.

Le jour où je resterai assis sur le banc au moment d'un but, je quitterai le football.

« ALLEZ LES GARS, C'EST L'HEURE ! »

Pierrot, le gardien du Parc a mis la cravate. Coupe d'Europe oblige. Pour un peu il aurait sorti le nœud papillon réservé aux grands chelems du XV de France. Tout est prêt. Les vestiaires sont chauffés depuis la veille. Les dix bouteilles d'eau sont sur la table. La mini-piscine se remplit. « A 39° pour P S-G. Plus que pour n'importe quelle autre équipe ! Si je les écoutais, l'eau serait à 45°. Ce sont des culs gelés... » Il est vrai qu'il fait froid ce soir. Un vrai début de mars. Les Belges de Waterschei sont déjà arrivés lorsque surgit le car de P S-G venant du Novotel de Maffliers, à une trentaine de kilomètres de Paris. Peyroche descend le premier, puis Bathenay, puis Baratelli, puis Kist, puis les autres. Pas le genre joyeuse colonie de vacances. Plutôt le style commando qui prépare un coup dont il craint un peu l'issue.

18 h 30 : les sacs au vestiaire et un petit tour sur le terrain. En civil. La pelouse que l'on tâte du bout du soulier, l'air vif qui frappe les tempes, les hurlements des premiers supporters. Un avant-goût du match.

Un petit bonjour à quelques journalistes, une ou deux poignées de main et retour au vestiaire. Retour au sanctuaire. Maillot, short et chaussettes ont été soigneusement déposés à la place de chacun par Victor Barrientos, un adjoint de Georges Peyroche. Pilorget est dans le coin gauche, le long du mur opposé. A côté de lui Toko, Boubacar, Susic, Kist, Lemoult, Bathenay et Baratelli. En face Fernandez, Toffolo, Dahleb, Col, Rocheteau, Guillochon.

Encore un peu moins de deux heures avant le match. La pendule est là. Sur le haut de la porte. Une petite boîte carrée avec des chiffres blêmes qui défilent. Une petite boîte qui attire peu à peu tous les regards. Le temps, voilà l'ennemi... Penser au match, mais surtout ne pas trop y penser.

Dahleb cire ses chaussures. « Deux pointures trop grandes, mais je les aime ainsi. » Pilorget est assis dans un coin, recroquevillé sur lui-même, et siffle *Touchez pas au grisbi,* les yeux dans le vague. Susic traîne les pieds l'air endormi et articule difficilement : « Ça va bien. » Toko a les mains dans les poches. Dahleb passe ensuite son maillot mais garde pantalon et chaussures de ville. Le président Borelli lance une ou deux boutades qui tombent dans un silence de plomb. Lemoult est plongé dans les mots croisés du programme. Bathenay en costume trois-pièces affirme : « Il faut mettre les crampons tout terrain. » Rocheteau sort de son sac une boîte pleine de crampons : « J'en ai une véritable collection. Certains ont plus de dix ans. »

Dominique Baratelli s'est allongé sur la table de massage. Le premier. Comme toujours. Dans le salon médical ils sont cinq. Trois docteurs et deux kiné. Pierre-Jean Brouzes, spécialiste du « strapping », bandage destiné à maintenir les articulations, et André Lansade, masseur sportif plus particulièrement chargé de la décontraction et de l'échauffement.

18 h 55 : Peyroche, mains derrière le dos, fait les cent pas. Mâchoires serrées, col du blouson relevé. Comme s'il avait froid. Francis Borelli est appuyé au radiateur. L'œil du maître. Un œil envieux plutôt. A chaque match c'est pareil, il aimerait jouer.

19 heures : Peyroche a sorti un petit papier de sa poche. Le groupe se ferme. Chacun est assis à sa place, l'œil sur l'entraîneur qui, dans l'après-midi, a préparé quelques mots. La rumeur confuse du Parc traverse les murs de brique, mais plus personne ne l'entend. La messe va être dite. Peyroche est debout, appuyé à une table où, tout à l'heure, s'aligneront peut-être les bouteilles de champagne et il parle :

« Aujourd'hui les gars, ce n'est pas tout à fait un jour comme les autres et je sais que nous avons un peu peur. Mais ce ne doit pas être une mauvaise peur. Il faut se dire au contraire que notre collectivité va

devoir en faire un peu plus, il faut aussi rentrer très vite dans le match. Alors je vous demande Dominique (Bathenay) d'exciter tout le monde à l'échauffement.

« Rentrer vite dans le match, d'accord, mais en prenant garde aux contres, aux contres idiots qui font mal. Donc Jean-Claude (Lemoult) et Luis (Fernandez), surveillez bien votre position.

« Les arrières latéraux, vous allez avoir un rôle important. Les attaquants sont rapides, mais vous aussi, et vous savez qu'ils jouent surtout du côté gauche. Si chacun est bien en place la tâche de Jean-Marc (Pilorget) sur Voordeckers sera facilitée. Dominique (Bathenay) pensez bien qu'avec un joueur comme Clijsters au milieu, il vaut mieux que vous décrochiez un peu. Au milieu Jean-Claude (Lemoult), vous jouez dans l'axe du but pour prendre celui qui va arriver, Luis (Fernandez) est du côté droit et c'est Mouss (Dahleb) qui construit. Rappelez-vous, dans ce domaine, les problèmes de Jean-Claude ces dernières semaines et Luis, même s'il a pris confiance et c'est normal, ne doit pas se transformer en meneur.

« En attaque, Kees (Kist) et Dominique (Rocheteau), croisez vos courses et allez sur les côtés. Avec Safet (Susic) et Mouss, pas de problèmes. Le ballon vous arrivera. Vous devez écarter car ils n'ont que deux attaquants et leur milieu jouera forcément devant leur défense sans prendre de risques. Derrière encore n'oubliez pas que vous pouvez de temps en temps sauter le milieu de terrain pour mieux les surprendre. Et surtout j'insiste sur l'importance de la récupération. Pensons, les gars, à revenir prendre nos positions et à serrer nos lignes lorsqu'on n'a plus le ballon. Sans parler de ce qui peut nous arriver après, pensons déjà à ce qu'on peut vivre aujourd'hui. Alors on rentre sur le terrain et on s'engage. On attaque vite les ballons, on a confiance en soi et, les gars, on ne se relâche jamais.

« Pendant quatre-vingt dix minutes, on doit être tous ensemble les gars. Tous ensemble. »

Georges Peyroche, le rouge aux joues, remet dans sa poche un papier qu'il n'a même pas regardé et déjà Francis Borelli, toujours appuyé au radiateur, prononce ses premiers mots :

« Vous savez que maintenant nous avons une réputation à tenir. Vous êtes passés déjà deux fois à la télévision et la France a pris goût à ce P S-G. Ce soir encore la France entière est là et elle vous regarde. Nous sommes les seuls qualifiés et, je n'ai pas besoin de vous faire un dessin, vous devez vous sortir les tripes. Vous savez tous que là-bas ce sera un petit Bastia et qu'il vaut mieux se mettre à l'abri avant d'aller en Belgique. Alors nous sommes condamnés à montrer notre visage et je sais, moi, combien il peut être séduisant. »

19 h 15 : les discours sont terminés. Chacun s'occupe maintenant de soi. Avec énormément de soin. Kist enfile une paire de chaussettes de tennis sous ses chaussettes de foot. Pilorget deux paires de chaussettes, Baratelli un maillot à col noir et un collant : « Il fait froid et il reste sur le terrain du sable qui déchire la peau. » Fernandez passe un slip à taille haute, venu directement du Brésil.

19 h 30 : c'est le défilé aux toilettes. Baratelli va y lire le programme, Bathenay le journal du jour. On se succède aussi dans la salle de massage. Visiblement chacun aime l'endroit. Rocheteau y reste, appuyé au mur, les mains derrière le dos. Calme et presque recueilli. De là aussi on voit la pendule.

19 h 45 : seul Dahleb a gardé sa gouaille habituelle. Il parle, rit, sourit. Les autres sont silencieux. Susic surtout. Maillot manches courtes, bas de survêtement roulés au-dessus des chevilles, il a le visage blême. Il n'a pas un regard pour N'Gom qui passe avec d'énormes boots de montagne aux pieds.

La tension monte. Les gestes deviennent plus saccadés, les regards se portent de plus en plus souvent sur la pendule. Lemoult a donné sa chaîne au docteur. Comme avant chaque match. Il ne tient plus en place. Il s'empare d'un ballon et fait des têtes. Baratelli avait le sien depuis cinq minutes dans les mains, pour le caresser, le choyer, pour le séduire.

19 h 48, 49, 50... la pendule ! Toujours la pendule. Ça n'avance pas. Kist et Susic n'y tiennent plus. Ils sortent dans le couloir et frappent la balle à toute volée. Pour se passer les nerfs, ils frappent comme des mules. A trois mètres l'un de l'autre.



UNE ULTIME PHRASE DE PEYROCHE A ROCHETEAU
... Bougez, surtout bougez Dominique...

« Les relations internationales entre la Yougoslavie et la Hollande sont tendues », commente Fernandez qui avait eu l'imprudence de passer le nez par la porte.

19 h 55 : Pilorget est toujours dans son coin, silencieux. Impassible. Dahleb termine son massage. Peyroche s'est accroupi près de Rocheteau et lui murmure quelques mots à l'oreille : « Bougez, surtout bougez Dominique. Kees ou vous, l'un des deux doit toujours être en pointe, et ne vous laissez pas prendre au marquage. »

Dans le vestiaire, on se croise et on se recroise. On marche la tête baissée. Bathenay, le dernier à s'habiller, est enfin prêt. Maillot rose de Hambourg sur les épaules.

19 h 58. Et cette pendule qui n'avance pas. Si on pouvait la pousser. Pour sortir, pour respirer, pour jouer, pour oublier. Pilorget donne encore un coup de brosse à ses chaussures. Comme un automate.

20 heures : Enfin... Comme des gosses à la sortie de l'école, ils se précipitent. Dans une autre fournaise, celle du Parc. Ça hurle, ça crie, ça trépigne, ça ovationne, ça siffle, mais il fait bon. Les ballons volent de pied en tête. Baratelli est avec Merelle près d'un poteau de corner. Rocheteau et Kist ne se quittent pas. Bathenay, le seul en short, trottine.

20 h 5 : Maintenant les vestiaires ont retrouvé leur calme. Peyroche est seul au milieu de sacs, de vêtements, de bouteilles d'eau qui jonchent le sol. Tranquillement, il enfile de grosses chaussettes, un collant marron sous son jean. Des gestes rituels qu'il recommence avant chaque match.

Soudain Fernandez réapparaît. « Mes chaussures ne vont pas, je change. »

« Ce sont les pieds qui ne vont pas, lui lance Peyroche. Vous avez du mérite à jouer au football avec des pieds pareils. Il faut vraiment que vous soyez bon. » Un instant de décontraction. Un instant de complicité.

20 h 10. Peyroche a rejoint les siens sur le terrain. Bathenay rameute le groupe. L'échauffement collectif commence. Des courses en travers du terrain avec sans cesse des changements de rythme. Et toujours Bathenay qui leur parle. Ses mots sont presque couverts par les hurlements du Parc mais on distingue : « Tout va bien se passer ! Allez les gars, on doit gagner ! ». Des mots simples, frustes

presque, mais qui prennent ici une incroyable dimension.

20 h 15. Les courses sont accélérées. Les respirations aussi. En face, les joueurs de Waterschei sont éparpillés. A P S-G c'est le groupe. Peyroche tient à cette unité.

Au micro, le speaker donne des annonces pour le match retour. Le nom de Waterschei est sifflé.

20 h 20. Retour dans les vestiaires. Pilorget, ruisselant de sueur, s'assied dans son coin. Seul Kist avait son maillot. Chacun affine sa tenue. Le maillot bien enfilé dans le short, les chaussettes très hautes, les protège-tibias, les lacets qu'on vérifie. Plus un mot nulle part.

20 h 25. Longue sonnerie dans le couloir déclenchée par l'arbitre depuis son vestiaire. « C'est l'heure les gars. » Bathenay a un brassard de capitaine aux couleurs de... la Belgique. Les regards se croisent. Ils ont besoin les uns des autres. Bathenay tape dans ses mains. Fernandez a mis la tête sur l'épaule de Lemoult. Rocheteau est près de Kist. Toko, Col et Rocheteau viennent frapper du bout du pied un coin du mur. Toujours le même. Entre un radiateur et une poubelle.

Dans le couloir un juge de touche contrôle les crampons. Peyroche est près de la porte. Un mot à Kist : « Aujourd'hui il faut marquer des buts. » Un autre à Rocheteau : « Bougez Dominique. » Et à tous : « Encouragez-vous, entrez vite dans le match. »

Et Fernandez qui crie « Allez les gars », et Bathenay qui reprend « Allez les gars ! ».

Tous s'avancent dans le hall. Tous sauf un. Dahleb. En retard comme d'habitude. Il cherche des bouts de gaze pour attacher ses chaussettes. Il rattrape les autres au bord du terrain, lorsque les deux équipes sont encore côte à côte. Se toisent du regard. Se jugent. Un petit signe de tête de Susic à Martos. La solidarité des émigrés.

20 h 29. L'entrée sur le terrain. L'entrée dans l'enfer ou l'entrée au paradis.

DOMINIQUE BATHENAY CONTRÉ PAR LE CAPITAINE BELGE P. JANSSEN

... on doit gagner...



LE TITI PARISIEN ET LE TINTIN DE WATERSCHEI

« Merde, merde et merde... » Au bout du fil Georges Peyroche n'était visiblement pas content. Je venais de lui apprendre que le tirage au sort avait choisi Waterschei pour adversaire du P S-G en quart de finale de la Coupe des Coupes avec le match retour en Belgique. Et Peyroche ne semblait pas apprécier.

« C'est ce qui pouvait nous arriver de pire, ajouta-t-il. J'aurais préféré le Bayern ou Barcelone, mais pas ces Belges que je connais bien. J'allais souvent les voir quand j'étais à Lille et je peux te dire que leur stade c'est le genre Bastia... Nous voilà vraiment dans une galère. »

L'opinion publique avait accueilli ce tirage avec plus d'optimisme. Qui connaissait Waterschei ? Tout juste savait-on que cette cité minière avait enlevé la Coupe de Belgique en 1980 et 1982, qu'elle avait éliminé Differdange et Copenhague aux tours précédents, qu'elle ne comptait au moment du tirage que deux défaites en championnat de Belgique et que ses supporters l'encourageaient au cri de « Thor! Thor! Thor! », abréviation de « Ter heil onzer ribbenkast », qui voulait dire quelque chose comme « Pour la gloire de nos cages thoraciques ».

Et personne ne prenait garde aux paroles de Peyroche, qui tremblait en accrochant cette troisième photo au mur de son bureau, et qui multipliait les conseils de prudence.

« Cette équipe a les caractéristiques d'un football belge qui réussit à l'échelon international, engagement, frappes lourdes et longues, attaques de balle pleines d'impétuosité, condition physique, courses sans ballon. Ces gens ne doivent pas être sous-estimés. »

Aussi Peyroche s'était-il déplacé à trois reprises pour espionner cet adversaire, insistant particulièrement sur la qualité du Néerlandais Van Kraay (que les Stéphanois avaient trouvé sur leur route dans les rangs de PSV Eindhoven), de Leo Clijsters et souvent d'Eddy Voordeckers, transfuge du Standard, coqueluche de sa ville depuis qu'on l'avait surnommé Tintin en raison de sa ressemblance avec le héros de Hergé.

« Tintin à Paris » avait titré un quotidien limbourgeois la veille de la rencontre, et il était l'une des attractions de l'ultime entraînement au Parc le mardi soir. Un entraînement auquel assistait seulement un journaliste de l'Agence France-Presse. Au dernier moment les Belges avaient avancé leur séance de deux heures et, quand tous les candidats spectateurs arrivèrent au Parc, les joueurs de Waterschei étaient douchés, rhabillés et rentrés à leur hôtel. L'ennui est que parmi ces spectateurs déçus figuraient non seulement des journalistes en mal de copie mais aussi Georges Peyroche venu de sa retraite, près de Chantilly, pour... rien. Sinon pour une grosse colère dont firent les frais les deux dirigeants de P S-G chargés de suivre Waterschei et qui avaient oublié de le prévenir de cette modification d'horaire. Il est vrai que l'entraîneur parisien n'avait pas de grandes raisons d'être de bonne humeur puisque venait de naître pour ce troisième tour de Coupe d'Europe une troisième rumeur de couleur verte, l'annonce de l'arrivée éventuelle de Pierre Garonnaire. Après Hervé Revelli et Robert Herbin, c'était beaucoup pour Peyroche qui écoutait d'une oreille furibonde les démentis de son président alors que lui-même avait en main une lettre de cinq pages signée Pierre Garonnaire, en proposant ses services tout en critiquant, à mots à peine voilés, la formation des jeunes au P S-G.

« Il y a des sous-marins verts dans le club, fulminait Peyroche, et comme par hasard avant chaque match important on dirait qu'on veut pourrir le climat de l'équipe. »

Sa résolution de quitter P S-G date de cette période. Il en avait assez de la pression qui pesait sur sa tête, pression à la base de laquelle se trouvaient des dirigeants, et Peyroche déjà savait qu'il ne

continuerait pas cette « vie de fou ». Ceux qui le connaissaient bien étaient dans son secret et savaient même que son déménagement était commencé. Des amis avaient transporté quelques-uns de ses meubles vers Périgueux, havre de repos dont il rêvait, et le contrat de location de son appartement était résilié. « On ne me mettra pas à la porte, m'avait-il dit, je partirai de moi-même et personne ne pourra me retenir. Ce qu'il faut c'est quitter ce club par la grande porte. Nous sommes quart de finalistes européens, seul club français qualifié. On peut encore mieux. »

Le PS-G de Georges Peyroche allait alors de grand rendez-vous en grand rendez-vous, puisque le choc avec Waterschei était coincé entre une rencontre de championnat face à Bordeaux (gagnée superbement par les Parisiens 2-0) et un affrontement de Coupe de France avec Abbeville (que les coéquipiers de Bathenay gagneraient aussi 2-0).

L'équipe s'améliorait sensiblement mais son entraîneur était parfois obligé de donner quelques coups de gueule. Ainsi depuis leur apparition dans le club France à l'occasion de Pays-Bas-France, Lemoult et Fernandez avaient visiblement changé de mentalité. Eux dont la force résidait dans l'altruisme, dans le travail harassant, dans la simplicité, compliquaient visiblement leur jeu. Ils avaient un peu tendance à vouloir mener les débats (à la place de Dahleb par exemple), ce qui nuisait à leur rendement individuel et à l'équilibre collectif du P S-G ; Peyroche, même s'il appréciait cette confiance accrue qui était un indice de progrès, dut élever le ton pour que Lemoult, très vite, et Fernandez, un peu moins, reviennent un peu plus sur terre.

Leur entraîneur y tenait beaucoup car il savait qu'une des forces essentielles de sa formation était ce tandem qui travaillait comme quatre et permettait à ses voisins

JEAN-MARC PILORGET A LA LUTTE AVEC VOORDECKERS
... on attendait Tintin à Paris...





BARATELLI EN VOLTIGE SOUS L'ŒIL INQUIET DE BATHENAY
... une régularité exemplaire...

d'être libérés de contraintes défensives. Une aubaine pour Dahleb et Susic enfin arrivé à Paris le 1er janvier, après des discussions de coulisses, après aussi le départ d'Ardiles pour Tottenham. L'Argentin champion du monde n'aura fait qu'un bref passage à Paris et sera reparti avec tout son mystère. Jamais il n'a justifié sa réputation et c'est au moment où il semblait enfin s'adapter qu'il s'était blessé. Il est donc reparti dans l'indifférence générale pour connaître encore de nouveaux malheurs puisque, à peine arrivé en Angleterre, il se fracturait une jambe.

Lemoult et Fernandez étaient donc revenus à de plus saines conceptions de jeu et ils le prouvaient en étant les grands hommes de ce match aller. Ernst Kunwecke, l'entraîneur allemand de Waterschei, avait en effet décidé de ligoter les attaquants parisiens Rocheteau, Kist, Susic et Dahleb par un marquage strict et serré auquel se livraient six ou quelquefois sept des siens. Il oubliait que, derrière ses milliardaires, P S-G avait quelques joyeux lurons qui savaient faire autre chose que défendre. Déjà, quatre jours plus tôt face à Bordeaux, les buts parisiens avaient été l'œuvre de Fernandez et de Lemoult profitant de la liberté qui leur était accordée...

Waterschei allait commettre la même erreur. Occupés à resserrer leur étau sur les Susic et autres Kist, les Belges laissèrent Fernandez et Lemoult, des « bons joueurs du club » comme on dit, ratisser tous les ballons au milieu. Leur travail de sape sur le moindre adversaire qui s'aventurait du côté de la ligne médiane avait quelque chose d'impitoyable et presque d'inhumain. Ils taclaient, ratissaient, tombaient, se relevaient et repartaient toujours avec cette balle qui semblait être leur propriété exclusive.

Dans un Parc qui ne connaîtra jamais les ambiances de folie de Geoffroy-Guichard, ils donnaient le ton, gavaient leurs coéquipiers de ballons sans que personne ne trouve l'ouverture.

On crut pourtant à la réussite parisienne à la 24e minute quand Susic profita

d'une collision entre le gardien Pudelko et Plessens, pour marquer du plat du pied, mais l'arbitre refusa le but pour une faute qui resta mystérieuse pour beaucoup et qui était une légère poussée dans le dos de Rocheteau sur un défenseur belge. Et on approchait de la mi-temps avec un 0-0 qui ne reflétait pas la domination parisienne, quand Fernandez s'engouffra en plein cœur du mur belge pour conclure une action lancée par Susic et relayée d'une admirable déviation de Mustapha Dahleb.

Si le score était resté vierge, Georges Peyroche aurait peut-être changé ses plans. Ce but en revanche le confortait dans ses options tactiques où la prudence était de mise pour Bathenay, Lemoult et Pilorget, moins pour Bacconnier et Guillochon mais lorsque l'on n'a pas 20 ans et que l'on débute en Coupe d'Europe, il n'est pas si facile de se libérer.

La seconde mi-temps devait ressembler à la première. Des Belges contenus dans leur camp, des Français pesant sur eux mais sans jamais les déborder réellement, soit parce que Waterschei était bien organisé, soit parce que P S-G gardait toujours une certaine retenue. Il semblait à nouveau évident que les attaquants ne se sortiraient pas des filets qui étaient tendus autour d'eux et que le salut ne pourrait encore venir que de derrière. Une nouvelle fois, juste après l'heure de jeu, Fernandez se lança en plein champ. Safet Susic n'a pas son pareil pour adresser une passe décisive. Embusqué sur l'aile gauche, il avait vu l'appel de son coéquipier et instantanément la balle se déposa sur le pied de Fernandez. Même s'il a accompli des progrès, même si sa technique suscite des envieux, même s'il marque des buts, même s'il est devenu bien plus que le titi qu'il était, Fernandez manque encore souvent de lucidité face au but. Sa reprise, mal ajustée, percuta le gardien de plein fouet, mais Pudelko ne put le maîtriser. Le ballon roula à quelques mètres et paraissait perdu quand arriva au grand galop Jean-Marc Pilorget qu'une formidable intuition avait fait abandonner Voordeckers pour filer vers l'avant.

Lorsque, aujourd'hui, on sait ce qui s'est passé au match retour, on se dit que P S-G aurait dû prendre tous les risques dans la dernière demi-heure pour ajouter un troisième but qui aurait ôté tout espoir aux Belges. Mais personne ne peut lire l'avenir et il paraissait plus raisonnable alors d'empêcher surtout Waterschei de marquer ce fameux but à l'extérieur tout en guettant une occasion favorable. Le calcul faillit être bon puisque les Belges ne furent guère dangereux et que c'est le poteau qui repoussa une ultime tête de Fernandez.

Ah ! S'il avait marqué... On attendait Tintin à Paris et ç'aurait été un titi qui aurait tout renversé sur son passage. Le score resta donc à 2-0, ce qui paraissait tout de même une belle affaire.

« Il est évident que je suis satisfait du résultat, commentait ensuite Peyroche, car, contrairement à ce que certains pensaient, nous n'avons pas rencontré des charlots. »

« En Coupe d'Europe, un 2-0 est toujours bon à prendre, ajoutait Rocheteau. C'est un résultat qui récompense notre bon match devant une équipe de Waterschei très difficile à manœuvrer et toujours bien en place. »

« Ces Belges se regroupaient très bien, concluait Lemoult, et ce score de 2-0 est un bel avantage, mais un ou deux buts de plus nous auraient tout de même bien arrangés avant le match retour. »

Un match retour que Peyroche craignait tout de même beaucoup, à tel point qu'il voulait encore aller espionner une fois Waterschei essentiellement parce que l'Islandais Gudmunsson devait rentrer... Peyroche aurait alors abandonné l'espace d'une soirée à Abbeville en Coupe de France son équipe pour aller en Belgique. Il suffisait qu'entre ces deux tours de Coupe d'Europe, P S-G prenne une avance substantielle lors du match aller face à Abbeville.

Hélas !, les hommes de Pierre Garcia, un entraîneur dont on reparlera très bientôt au plus haut niveau, ne l'entendaient pas ainsi et leur résistance fut telle (défaite 2-0) que Peyroche ne put se résigner à ne pas être à Abbeville le samedi qui suivait pour voir P S-G... se sauver de justesse (défaite 1-0).

Le même jour, Peyroche avait lu dans *l'Equipe* une déclaration de Francis



ROCHETEAU ÉCHOUE D'UN RIEN DEVANT PUDELKO
... guetter une occasion favorable...

Borelli s'achevant ainsi: «Je désire ardemment garder Peyroche avec qui j'entretiens des rapports très cordiaux. Et mon désir est de resigner avec lui le plus tôt possible. Ne serait-ce que par superstition...» Peyroche n'en est toujours pas revenu. «Tu te rends compte, m'avait-il dit, il ne parle pas de notre qualification en Coupe d'Europe, de notre place en championnat ou de la Coupe de France gagnée. La seule raison qu'il donne pour me garder, c'est la superstition ! Et tu voudrais que je reste dans ce club. A la pêche à Périgueux, oui !»

Quelques jours plus tard, il ne pensait plus à la pêche mais à ces diables jaunes de Waterschei qui attendaient P S-G près de leurs mines et qui allaient lui faire toucher le fond avec ce 3-0 après une prolongation qui condamnait les Parisiens.

Depuis, nous avons très souvent reparlé de ce match avec Peyroche pour répondre à la question : pourquoi ?

«Nous avons d'abord payé notre inexpérience répondait-il. Si c'était notre troisième sortie européenne, c'était en revanche la première fois que le second match se déroulait à l'extérieur. L'ambiance est fondamentalement différente, l'état d'esprit aussi et aujourd'hui je le sais. Mais il faut souvent payer pour apprendre.

«Conséquence de notre inexpérience, nous avons commis une invraisemblable faute de marquage sur le troisième but pendant la prolongation. C'est impardonnable en Coupe d'Europe et je pense qu'il faut redoubler de vigilance.

«L'adversaire était en pleine euphorie. Cette première demi-heure où Paris a été acculé jusqu'au but d'un des frères Janssen a été épouvantable. Avant de toujours parler de ses faiblesses, peut-être aussi faut-il parler des forces de l'adversaire qui s'est sublimé.

«L'arbitre aussi a fait beaucoup pour notre défaite. Son interprétation de la nouvelle règle des gardiens pour pénaliser Baratelli et offrir aux Belges le deuxième but a été scandaleuse. Il avait



LUIS FERNANDEZ EN ARRÊT DEVANT PUDELKO
... les yeux dans les yeux...

visiblement choisi son camp et devait le confirmer avec ces expulsions en fin de match de Boubacar et Lemoult.

« Enfin, nous avons été éliminés parce que nos attaquants n'ont pas pu concrétiser une seule des multiples occasions qui ont été les leurs. Tactiquement, j'avais choisi et, si c'était à refaire, je le referai. Avec Boubacar comme cinquième milieu au lieu d'un arrière latéral inutile puisque Waterschei ne jouait qu'avec deux attaquants de pointe, j'augmentais nos possibilités offensives et il suffisait de transformer une seule occasion pour réussir... »

Peyroche a toujours des regrets dans la voix quand il évoque cette triste soirée où il s'en fallut d'un rien que l'aventure se poursuive.

D'un dernier coup de rein de Rocheteau par exemple. La télévision n'avait pas eu l'autorisation de retransmettre la rencontre à cause du veto d'Anderlecht qui refusait une quelconque concurrence, même de la TV française. Il fallut attendre le lendemain midi pour revoir cette action à la 119e minute. Alors que tout semblait consommé, que PS-G jouait à neuf, Rocheteau hérita d'un ballon de contre et après une course de trente mètres arriva devant Pudelko qui dévia du bout des doigts le tir de l'attaquant parisien. Pour trois centimètres, Rocheteau manquait d'ajouter une page à sa légende, une page qui aurait ressemblé à celle d'un certain Saint-Etienne - Kiev. Mais Rocheteau, comme Toko qui « bouffa aussi la feuille » n'avait pas marqué, et le PS-G devait revenir à des ambitions nationales.

A 1 500 kilomètres de là, un seul Français restait qualifié en Coupe d'Europe. Michel Platini qui, avec sa Juve, venait d'éliminer Aston Villa. Et dire qu'il avait failli être Parisien...

DESTINATION EURO 84

Il faut remonter aux Jeux Olympiques d'hiver de Grenoble, en 1968, pour trouver trace de l'organisation, en France, d'une manifestation sportive internationale de l'importance et de l'envergure de la phase finale du championnat d'Europe de football qui se déroulera à Paris (Parc des Princes), Lyon (stade de Gerland), Marseille (stade-vélodrome), Lens (stade Félix-Bollaert), Nantes (stade de la Beaujoire), Saint-Etienne (stade Geoffroy-Guichard) et Strasbourg (stade de la Meinau), du 12 au 27 juillet 1984.

Une telle manifestation demande des hommes, qui travaillent déjà depuis plusieurs mois à la mise en place. Et parmi eux, dirigeant le service de presse, Philippe Tournon, ancien chef de la rubrique football de *l'Equipe*, qui a abandonné ses dossiers l'espace de quelques pages pour reprendre la plume et vous raconter...

« Organiser un championnat d'Europe, cela signifie quoi? Cela veut dire, d'abord, avant même que ne commence la grande aventure, effectuer auprès de l'Union des associations européennes de football, propriétaire et maîtresse de cette compétition quadriennale ouverte à toutes les nations du vieux continent — de la même façon qu'elle régit les trois coupes d'Europe annuelles réservées aux meilleurs clubs —, une démarche visant à se faire confier l'organisation du tournoi final réunissant, depuis 1980, sept équipes issues de la phase préliminaire auxquelles se joint, naturellement, la sélection du pays hôte.

Se porter candidat n'est déjà pas à la portée du premier venu. Ce n'était pas, par exemple, à la portée de la France des années 70, incapable de mettre à la disposition d'une telle compétition un minimum de quatre stades présentant la capacité et la qualité d'accueil requis aujourd'hui — et à juste titre — par les joueurs, les entraîneurs, les officiels et les journalistes mobilisés par une telle épreuve.

Et ce sera sans doute l'un des points les plus positifs de l'histoire, que de laisser, une fois l'événement passé, la France avec un patrimoine de grands stades supérieurement équipés, enfin dignes du rang désormais occupé par notre football sur l'échiquier international.

Se porter candidat c'est donc accepter un cahier des charges très scrupuleusement arrêté par l'UEFA et lourd de contingences pas toujours évidentes à respecter.

Tenez, il est prévu que les stades où se dérouleront les matches du championnat d'Europe seront livrés à l'organisation, vierges de toute publicité. Allez expliquer à un annonceur qui paye à l'année, et souvent fort cher, la présence d'un panneau publicitaire en bordure de terrain, pour des retombées aléatoires, que son panneau sera relégué au vestiaire justement le jour où survient l'événement de la saison, de la décennie, peut-être du siècle, relayé par la grâce de la télévision dans des millions de foyers en France et au-delà ! Qui plus est, pour laisser la place à d'autres panneaux publicitaires, parfois pour des marques rivales de la sienne, loués à prix d'or par une multinationale du marketing du sport et des loisirs, liée par contrat à l'UEFA. Pas toujours évident...

Idem pour les buvettes, dont on connaît l'importance dans les stades français. Les habituels tenanciers ne sont plus maîtres des lieux. On ne vendra, les jours de match du championnat d'Europe, que ce que les contrats publicitaires passés en bonne et due forme, toujours par le même canal, toléreront que l'on distribue.

Bref, il faut avancer en tout sur la pointe des pieds, et en regardant bien où on les pose...

La France, on l'a vu, ne possédait pas au départ, il s'en fallait même de beaucoup, les équipements suffisants pour postuler à une telle organisation. Fernand Sastre, président de la Fédération française de football, n'y alla pas par quatre chemins. Avec la complicité de Jean-Pierre Soisson, le ministre des Sports de l'époque, il plaça la barre au niveau élyséen. Son

argumentation était simple : la France accuse, en matière de stade, un énorme retard sur les grands pays de football tels que l'Allemagne fédérale, l'Angleterre ou l'Italie. Entreprenons, dit-il, de combler ce retard et nous pourrons alors postuler, avec de bonnes chances de succès, à l'organisation de manifestations aussi importantes qu'une phase finale de championnat d'Europe ou, pourquoi pas, de Coupe du Monde.

Banco, dit bientôt le président Giscard d'Estaing qui engagea l'Etat à concurrence de 40 % dans les travaux de rénovation ou de construction des stades dans les sept villes en question, une affaire, à l'arrivée, de l'ordre de 40 milliards de centimes. Les municipalités, les conseils départementaux et régionaux fournirent le complément et, le moment venu, après que les dirigeants socialistes eurent repris à leur compte les engagements du précédent régime, Fernand Sastre put annoncer fièrement : "La France est candidate à l'organisation du championnat d'Europe 1984."

Et voilà comment, malgré la redoutable concurrence de nations comme l'Allemagne et l'Angleterre, la FFF se retrouva investie de la mission d'accueillir en juin prochain l'élite du football européen.

Alors, lentement mais sûrement, une imposante organisation se mit en place qui tourne aujourd'hui déjà à un bon régime, le rythme de croisière — rythme fou ? — étant à venir à partir de janvier 1984, une fois que, la phase préliminaire terminée et les qualifiés connus, il aura été procédé, à Paris, au tirage au sort des matches de la phasse finale.

Pour l'heure, on sait que le mardi 12 juin à 20 h 30, au Parc des Princes, le match d'ouverture mettra aux prises l'équipe n° 1 et l'équipe n° 2 pour le compte du groupe I, que le jeudi 14 juin à Strasbourg l'équipe n° 5 affrontera l'équipe n° 6 dans le groupe II, etc.

Le calendrier "théorique" est ainsi établi jusqu'à la grande finale du 27 juin au Parc, en passant par la demi-finale de Marseille le 23 et celle de Lyon le 24 : il ne reste plus qu'à remplacer les numéros des équipes par le nom des pays. Patience, encore quelques semaines et l'on saura tout !

Le Comité national d'organisation, créé autour des présidents Sastre (Fédération) et Sadoul (Ligue nationale), comprend onze autres membres : Jacques Georges, représentant de l'UEFA, Jacques Warin, conseiller technique au cabinet du Premier ministre, Jacques Grospeillet, directeur des Sports au ministère de la Jeunesse et des Sports, Jean-Pierre Georges et Odile Lanceau, directeurs du Comité national, Philippe Tournon, chef de presse, Georges Favre, trésorier de la FFF en charge du secteur de l'administration générale, René Fougère, secrétaire général de la FFF responsable de tous les problèmes liés à l'accueil, Jean-Michel Fournet-Fayard, vice-président de la FFF chargé de coordonner les actions de promotion de l'épreuve, Aimé Ily, directeur administratif de la Fédération responsable des problèmes dits techniques, recouvrant les équipements, les terrains, la sécurité, les arbitres, le service médical, etc. et enfin Michel Hidalgo, directeur technique national, preuve que les technciens ne sont pas oubliés et ont, légitimement, leur mot à dire dans l'organisation d'un championnat dont "leurs" joueurs sont quand même les acteurs principaux.

Organiser 15 matches dans 7 villes, cela peut sembler à première vue enfantin quand on imagine que, pour le seul compte du championnat de Division I, 380 matches ont lieu chaque saison dans 20 villes différentes.

Seulement, le championnat d'Europe n'est pas le championnat de France, et si à l'échelon hexagonal chacun maîtrise à peu près son sujet à sa manière, dans son contexte, là il va s'agir d'équipes nationales engagées dans une sorte de tournoi dont l'ordonnancement, partout strictement la même, est fixé dans les moindres détails par la vigilante UEFA qui a déjà délégué plus d'une fois chez nous, en mission d'information ou d'inspection, ses meilleurs spécialistes de l'organisation, Gerd Aigner et Rudi Rothenbuhler.

Il faut savoir que, dans les sept stades concernés tout à été fait ou refait — quand c'était nécessaire — pour que soient partout respectées les mêmes normes : le vestiaire des arbitres doit être comme ceci et pas comme cela, il ne doit pas y avoir de différences trop criantes entre les ves-

tiaires des deux équipes, il a fallu implanter tantôt dans un vestiaire de jeunes, tantôt dans un gymnase, l'unité de contrôle antidopage, les itinéraires empruntés par les journalistes doivent se trouver, toujours, à l'écart du secteur réservé aux joueurs et aux arbitres, la tribune officielle doit pouvoir accueillir un nombre minimum de personnalités, etc.

Mille et un détails que l'on ne peut négliger et qui posent parfois des problèmes bien délicats.

Ainsi, que faire d'un joueur tiré au sort pour l'obligatoire contrôle antidopage à la fin du match et qui ne parvient à livrer l'échantillon nécessaire de sa précieuse urine que deux, trois, voire quatre heures après le coup de sifflet final ? Ne riez pas, cela est encore arrivé au mois de mai à Athènes au terme de la finale Juventus-Hambourg !

Faut-il retarder d'autant l'envol de ses équipiers pour qui des mesures spéciales ont été prises afin qu'ils puissent gagner l'aéroport au plus vite après le match et embarquer sans formalités de contrôle ? Mais les décollages ne sont plus autorisés après une certaine heure ! Va-t-il falloir que le médecin chargé du contrôle antidopage voyage dans l'avion de l'équipe ? Pourquoi pas !

Et le séjour des équipes... Un vrai casse-tête. Des hôtels, des auberges, des lieux de retraite de toutes dimensions, de toutes catégories ont été répertoriés, déjà alertés, dans les sept villes ou dans leur périphérie, d'accès pratique, avec un terrain d'entraînement à proximité, et ce large éventail sera proposé à chacun des participants au moment du tirage au sort de janvier 1984. Ainsi, tout semble en place... Mais supposons — cas limite mais pas aussi invraisemblable que cela — que les huit équipes décident de fixer leur "camp de base" dans la région parisienne et de ne faire que des aller et retour dans la journée sur le lieu des matches ?

Et la presse... Ce n'est pas une mince affaire d'accueillir quelque 2000 journalistes ou techniciens venus du monde entier. Il faut tout prévoir, non seulement au stade pour les jours de match, mais aussi dans un centre de presse en ville pour les journées sans match. Cabines téléphoniques, télex, télécopieurs, photocopieurs, lignes belino, position de commentateurs TV et radio, labos photos, chasubles d'identification pour les photographes et caméramen admis sur le terrain, hôtesses bilingues pour les conférences de presse d'après-match : il ne faut surtout rien oublier pour les journalistes toujours à cent à l'heure et pour qui le moindre pépin, le moindre retard peut prendre des allures de catastrophe.

Il ne faut jurer de rien, mais je crois pouvoir dire qu'à l'heure actuelle, et dans quelque domaine que ce soit, il n'est pas un problème qui n'ait été envisagé et pour lequel un échantillon de solutions n'ait pas été avancé.

La réussite du Championnat d'Europe est à ce prix. Il est déjà appréciable que la presse nationale et internationale ait salué unanimement l'équité de la formule voulue et imposée par la France : pour la première fois, dans une épreuve de cette importance, aucune équipe ne sera privilégiée ; chacune jouera ses trois matches du premier tour sur un terrain différent.

Mais le plus dur reste à faire : seize jours (12-27 juin 1984) sans faute, seize jours où tout s'enchaînera sans heurts, seize jours où les réalisations devront être strictement conformes aux prévisions.

Il n'y a qu'un secteur, nous devons bien l'avouer, pour lequel il n'y a pas encore eu la moindre réunion, et devant lequel le Comité d'Organisation se trouve totalement dépourvu : la qualité du jeu qui sera pratiqué par les huit équipes.

Toutes suggestions peuvent être adressées à EURO 84, 46-48, rue Saint-Lazare, 75009 Paris...



PENO, LA MASCOTTE OFFICIELLE DU CHAMPIONNAT D'EUROPE
... un cocorico bleu, blanc, rouge...

LA CORRIDA D'HENRI MICHEL

La parution du calendrier international avait laissé Michel Hidalgo perplexe. Le même jour, l'équipe de France A devait affronter l'Union soviétique, au Parc des Princes, les Espoirs se rendre au Luxembourg pour un match de championnat d'Europe des Nations et les « olympiques » débuter en Espagne. Trouver trois sélections dans le vaste réservoir qu'est aujourd'hui le football français était facile, les encadrer l'était beaucoup moins. Il avait été prévu en début de saison que Marc Bourrier s'occuperait des Espoirs et des olympiques, mais il ne pouvait, malgré ses qualités, être à la fois à Differdange et à Murcie.

Alors, un beau matin, Michel Hidalgo appela Henri Michel et lui proposa, au lieu de rester son second à Jouy-en-Josas et sur le banc du Parc, de s'aguerrir dans une véritable compétition. « J'avais un peu peur, raconte aujourd'hui Henri Michel. Peur surtout de la réaction des joueurs qui étaient tous des professionnels et qu'on lançait dans une aventure assez mystérieuse et qui pouvait ne pas les passionner. » Jusqu'à cette année, en effet, il était interdit aux professionnels de participer aux jeux Olympiques et à leurs phases de qualification. Face aux nations de l'Est qui, dans le meilleur des cas, se privaient seulement des joueurs ayant opéré en Coupe du Monde, la France alignait une équipe amateur, brillante au Mexique et au Canada, mais trop tendre pour s'imposer.

Les règles, aujourd'hui, sont devenues beaucoup moins strictes et les pays occidentaux en ont profité pour décider d'aligner des professionnels à part entière, à la seule condition qu'ils n'aient pas participé à un match de Coupe du Monde ou de qualification à celle-ci. Henri Michel put donc emmener pour ses débuts internationaux de sélectionneur et d'entraîneur une formation faite exclusivement de joueurs opérant en première division avec, devant le gardien sochalien Rust, Ayache, Pilorget, Jeannol et Thouvenel en défense, Lemoult, Zanon, Toure et Rubio au milieu, Xuereb et Bureau en attaque.

Et, dans le même temps, opéraient au Parc des Princes Ferreri et Fernandez et, au Luxembourg, Le Roux, Bravo, Henry et Vercruysse qui, par leur classe, leur jeunesse et l'esprit de la sélection, auraient fort bien pu être en Espagne.

En Espagne où l'armada d'Henri Michel, qu'on ne savait pas invincible, allait le combler.

« Je partais vraiment à l'aventure, se souvient-il. J'avais connu chacun en tant que joueur, je n'ignorais pas leurs qualités, mais il faut plus qu'une somme d'individualités pour faire une équipe. J'avoue qu'ils m'ont tous épaté tant ils se sont conduits en adultes. Sur le terrain et hors du terrain, ce qui a son importance car c'est là que l'on peut juger d'un état d'esprit, d'une prise de conscience d'un événement et d'une adhésion à un groupe. » Et ce soir-là, à Murcie, il fallait effectivement être adulte pour ne pas voir ses nerfs craquer.

Le match était prévu à 21 heures mais, dès 20 heures, le stade de la Condomina était comble. Ordinairement il peut accueillir 22 000 spectateurs mais ils étaient plus de 25 000 à vouloir entrer et, fait plus étrange, à être en possession de billets. L'incident prévisible éclata avant 21 heures avec une porte enfoncée et une meute de spectateurs se précipitant là où il restait de la place, c'est-à-dire... sur la pelouse. Les uns se montraient assez disciplinés et s'entassaient le long des lignes, les autres n'hésitaient pas à folâtrer sur le terrain. L'arbitre néerlandais, M. Mulder, n'en croyait pas ses yeux. Malgré son inexpérience internationale, il adopta d'abord une attitude très ferme refusant de donner le coup d'envoi. A 21 h 35, malgré des appels au micro, malgré quelques timides interventions d'un petit service d'ordre, la pelouse ressemblait toujours à une rue piétonne, le samedi après-midi, et, après avoir pris lui-



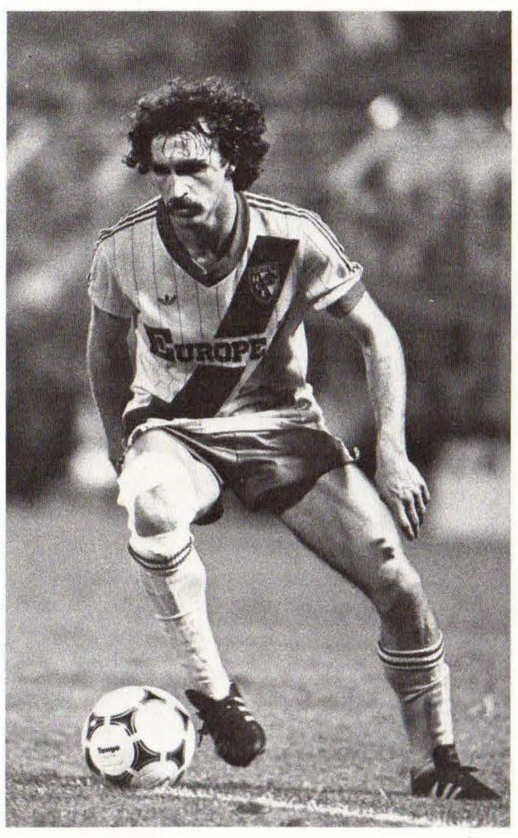
JOSÉ TOURÉ, UNE PIÈCE MAITRESSE DE L'ÉQUIPE OLYMPIQUE
... des éclairs de génie...

même quelques photos pour étayer son rapport, M. Mulder rentrait au vestiaire, se rhabillait et décidait que l'Espagne, incapable d'assurer l'organisation de la rencontre, avait match perdu.

« Pour moi cela me paraissait "énooorme" de ne pas jouer, se rappelle Henri Michel, et j'étais très embêté. J'ai commencé par dire à tous de rester en tenue, de ne pas se déconcentrer et d'attendre, car on ne sait jamais.

« Dans les couloirs, les discussions étaient animées. Les dirigeants espagnols, affolés, cherchaient par tous les moyens à faire revenir l'arbitre sur sa décision. "Ce sera une émeute", disaient-ils et sans doute avaient-ils raison. "On peut donner match gagné à la France, mais surtout jouons pour éviter le scandale", demandait un autre. Toute notre délégation, avec Georges Favre, le trésorier de la Fédération, a été parfaite et a su rester digne lorsque l'arbitre, cédant aux pressions, constatant aussi que la pelouse se vidait peu à peu grâce souvent à l'intervention d'autres spectateurs, décidait de faire débuter la rencontre à 22 h 10 soit avec soixante-dix minutes de retard. Tout juste ai-je notifié tous les incidents sur la feuille de match pour justifier une éventuelle réclamation, mais il ne m'intéressait pas pour une "première" d'obtenir une victoire sur tapis vert. »

Du match, les internationaux français se souviendront longtemps tant ils ont pris de coups. Depuis que le Real de Madrid n'est plus ce qu'il était, le football espagnol a pris un mauvais virage. Il est devenu méchant, truqueur, vicieux, agressif et, à l'image de la sélection nationale ou de Barcelone, a souvent donné la nausée. Les olympiques ibériques, avec six habituels titulaires de l'équipe A, étaient fidèles à ce nouveau et épouvanta-



XUEREB, AUTEUR DU BUT DE MURCIE
... en plein cœur espagnol...

ble visage, et s'en donnèrent à cœur joie. Chaque attaque de balle était une agression, chaque contact un pugilat, et, déjà éprouvé par tous les incidents qui avaient précédé la rencontre, l'arbitre était incapable de réagir et laissait les Espagnols développer un climat de terreur.

« Les joueurs ont alors été formidables et ont su contrôler leurs réactions, se félicite Henri Michel. Ils n'ont pas bronché vis-à-vis d'un arbitrage qui ne les protégeait plus. Ils n'ont pas répondu aux provocations adverses et ont laissé les Espagnols s'user à donner des coups. Eux ont pensé à jouer au football et je savais qu'en sport en général, en football en particulier, il existe une morale. »

Les jeunes Français obtinrent leur récompense à la 88e minute par une action de Rubio, un ancien des Jeux de 1976, poursuivie par le Lensois Xuereb en plein cœur de la défense espagnole. Ainsi n'avaient pas été inutiles les arrêts de Rust, le sérieux de Jeannol et d'Ayache, la présence physique de Pilorget, l'activité de Thouvenel, Lemoult, Rubio, Zanon (puis Bijotat), les éclairs de génie de Toure, les coups de boutoir de Bureau, Xuereb, et surtout le sang-froid de tous.

« J'étais certainement le plus énervé de tous, confie Henri Michel. Le climat et le match étaient difficiles à supporter. J'ai fumé et fumé cigarillos sur cigarillos. C'en était une honte. J'aurais fumé n'importe quoi, même du papier seulement. Mais quelle joie à la fin de la rencontre. Nous sommes vite rentrés au vestiaire, j'ai fermé les portes et j'ai éprouvé le besoin de leur parler. Pour leur dire merci. Merci pour le résultat et merci pour leur attitude avant et après le match.

« C'est vrai que j'étais ému. J'étais heureux pour eux, et eux semblaient l'être pour moi. Ce sont des moments de complicité que je ne connaissais pas et qui font chaud au cœur. Et un à un, dans la soirée, ils sont venus me dire qu'ils étaient contents pour moi. Je ne pouvais rêver de meilleurs débuts. »

Le lendemain, la presse espagnole couvrait l'équipe de France de louanges mais accablait les organisateurs de la rencontre, un journal titrait même : *escandalo monumental,* ce qui n'a pas besoin de traduction.

En France, le résultat ne restait pas dans l'ombre malgré France-URSS (1-1) et Michel Hidalgo n'était pas en retrait :

« Je tire mon chapeau aux olympiques, devait-il déclarer. Cette équipe me fait penser à un nouveau-né qui crie son bonheur de vivre et donne un grand coup de poing sur la table. Il existe aujourd'hui une fermentation et un brassage du football français exceptionnels. Il y a aujourd'hui une bonne cinquantaine de candidats à l'équipe de France. »

Cette équipe de France, Henri Michel la dirigera après le championnat d'Europe des Nations 1984, Michel Hidalgo succédant à Georges Boulogne à la direction technique du football français.

« Ce sera une lourde tâche, prévoit-il, mais cet Espagne-France qui gardera toujours une place à part dans mes souvenirs a encore accru mon envie de continuer. Le plaisir existe dans ce métier, je l'ai rencontré. Je sais aussi qu'il faut profiter des bons moments car demain peut toujours être différent.

« Mais je suis partant... »

LE FOOTBALL AU FÉMININ

Elles sont plus de 20 000 a être licenciées à la Fédération et *le Livre d'or du Football* n'avait plus le droit de les ignorer. Elles font donc leur entrée dans ces pages où jusque-là n'avaient évolué que des hommes, et c'est l'une d'elles, Marie-Hélène Schmitt, journaliste, qui a pris la plume pour nous raconter l'histoire du football au féminin.

Le football féminin existe. Il vit, il se développe, il progresse. Personne ne peut plus le nier. Il a donc droit au respect général. Mais sait-on qu'il a pris naissance il y a environ quatre-vingt dix ans.

C'est, en effet, le 23 mars 1885 qu'a lieu, en Grande-Bretagne, la première vraie rencontre entre équipes féminines. Et ce, devant plusieurs milliers de spectateurs. Toutefois il lui reste encore un long chemin à parcourir pour s'affirmer, se faire accepter, et reconnaître. Par l'intermédiaire du football, sport réservé jusque-là aux hommes, les femmes revendiquent alors le droit à la justice et à l'égalité.

En ce qui concerne la France, c'est en 1910 que l'émancipation sportive de la femme apparaît avec la création de sociétés sportives exclusivement féminines. Mais il va de soi que cela ne se passe pas sans heurts. L'arrivée timide des femmes dans le football est ressentie comme une véritable intrusion par les hommes. L'orgueil blessé, beaucoup d'entre eux essaient même tout pour étouffer dans l'œuf cette éclosion. En vain, cependant. Le développement du football féminin est en marche. Rien ne pourra désormais le stopper.

Il faut, malgré tout, attendre le 28 avril 1918 pour assister à la première véritable rencontre française de football féminin, rencontre qui oppose deux équipes de « Fémina Sport », le club de renom de la capitale. Une réussite, car, dans la foulée, trois épreuves officielles sont mises sur pied : un championnat, la Coupe « la Française » et la Coupe de l'encouragement.

Une première tournée est organisée en Grande-Bretagne en mars-avril 1920 et se solde par deux défaites, l'une à Preston (2-0), l'autre à Stockport (5-2), un match nul à Manchester (1-1) et une victoire à Londres (2-1). Le football féminin français vient donc de réussir des débuts très prometteurs.

Dans beaucoup d'autres pays, le même phénomène se produit. En Italie, en Belgique, en Suisse notamment.

Le 31 octobre 1920, au stade Pershing, un historique France-Angleterre (1-1) illustre bien cet engouement. La rencontre est suivie par 10 000 spectateurs. Eh oui ! De quoi faire rêver, aujourd'hui, les supporters du football féminin.

Une seconde tournée outre-Manche, très probante, cette fois, permet aux Françaises de s'imposer. En effet, après une sévère défaite (5-1) devant les joueuses professionnelles de Kick Kerr, elles remportent trois victoires, à Huddersfield (1-0), Plymouth (1-0) et à Stock-on-Trent (2-1).

Malheureusement, malgré les bons résultats des Françaises et l'engouement du public, l'hostilité de l'organisme qui, à l'époque, s'appelle Fédération française de Football Association, porte un coup fatal au football féminin. A tel point que celui-ci disparaît, en 1934, pour sombrer dans les fêtes de village, les kermesses. Il n'est plus alors qu'une attraction, une curiosité d'un jour. Un sujet de moquerie, aussi. Puis, petit à petit, on ne parle plus de lui...

Il faut attendre 1968 pour qu'il renaisse de ses cendres et, le 29 mars 1970 pour qu'il soit reconnu officiellement par la Fédération française de football. Dès lors, il est pris en charge par une commission : la Commission centrale féminine. Le football féminin revient cependant timidement, humblement, presque prudemment, son renouveau prenant racine dans l'est du pays, plus particulièrement dans la région champenoise. Il ne compte alors que 2 000 licenciées.



SYLVIE SAUNIER EN ACTION A SENS CONTRE LES BELGES
... Platini au féminin...

Toutefois, des abus sont à redouter. Pour se faire pleinement admettre et respecter, le football féminin a besoin de se doter de structures indispensables. Le folklore ne doit, en aucune manière, supplanter le raisonnable. C'est pourquoi la manifestation, baptisée pompeusement « Mundial » féminin et organisée au Mexique, en 1971, laisse craindre le pire. Une équipe française, composée en majeure partie de Rémoises, y participe néanmoins, et obtient la cinquième place.

Fort heureusement, en France, les choses sont plus rationnelles. Ce qui permet au nombre de licenciées d'augmenter. Il est de 4 900 en 1971-1972 et de 5 500 en 1972-1973. L'essor du football féminin est d'ailleurs tel que la Commission centrale féminine crée un championnat national pour 1974-1975. Championnat qui regroupe seize clubs champions de ligue et se déroule en deux phases, l'une à l'automne, l'autre au printemps. La dernière édition de l'épreuve est remportée par le Stade de Reims qui conservera le titre trois années consécutives. La deuxième édition voit le nombre de clubs engagés porté à dix-huit. Puis, ce sont vingt équipes qui sont en compétition à l'occasion de la troisième édition.

La suprématie de Reims est incontestable, et on doit attendre la saison 1977-1978 pour voir un petit club du Nord, Etrœungt, lui ravir le titre. Titre que les Nordistes conserveront l'année suivante. Il y avait, cette saison-là, 11 674 licenciées en France.

Cependant, tout ne va pas pour le mieux chez les féminines. L'équipe de France se cherche, encaisse défaite sur défaite. Fort heureusement, Francis-Pierre Coché, nommé sélectionneur et animateur national par la FFF, en mai 1978, permet à la sélection nationale de se ressaisir et d'apporter de l'air frais au football féminin en général.

Dès lors, toute l'attention est portée sur la formation des jeunes joueuses : stages pour les filles de treize à seize ans, mise en place dans les clubs et les ligues de l'opé-

ration ODP (observation-détection-perfectionnement), création du Concours de la jeune footballeuse.

La saison 1979-1980 sera décisive dans l'évolution du football féminin français. En effet, devant le nombre croissant de joueuses (17 000), une nouvelle formule de championnat est adoptée. L'épreuve réunit alors quarante-huit clubs et se déroule sur toute la saison. Cette nouvelle formule change sensiblement la physionomie du football féminin. Les joueuses affinent leur technique. Elles utilisent les qualités qui leur sont propres : l'intelligence, la vivacité, la finesse. Leur football n'est plus une parodie du football masculin.

Au terme de l'exercice, le Stade de Reims reprend le titre de champion de France en battant Soyaux (2-0), un club méritant et aux conceptions saines dont on reparlera. Dans le même temps, l'équipe de France remporte une victoire face à la Suisse (4-0), obtient un résultat nul contre la Suède (2-2), et s'incline devant le Danemark (0-2). On commence à connaître les noms de Marie-Françoise Sidibé (Olympique de Marseille), sacrée meilleure joueuse de la saison; Sylvie Bailly (A.S. Soyaux), auteur de 30 buts dans le championnat de France, et l'irréprochable Michèle Wolf (F.C. Lyon), déjà sacrée trois fois championne de France avec le Stade de Reims.

Le football féminin poursuit sa formidable ascension. La barre des 20 000 licenciées est franchie en 1980-1981, pour la plus grande joie de toutes celles et tous ceux qui œuvrent depuis des années dans l'ombre pour la promotion de cette discipline. Une belle récompense. Et ce, malgré l'hostilité toujours très forte, pour ne pas dire le mépris, de ses détracteurs. Le duel final pour le titre national oppose encore Reims et Etrœungt. C'est le petit club nordiste qui l'emporte pour la troisième fois, battant sur le fil son grand rival (5 penalties à 4) après un résultat nul (1-1).

La sélection nationale n'obtient qu'une victoire, face à la Suisse (2-0), s'inclinant par ailleurs trois fois, devant, il est vrai, les

L'ÉQUIPE DE FRANCE BATTUE PAR L'ITALIE

de g. à dr. debout : Constantin, Loisel, Saunier, Ryckeboer, Bailly, Colombier
accroupies : Wolf, Plantegenet-Annequin, Sidibe, Musset, Paulhac





L'ÉLÉGANTE MARIE-FRANÇOISE SIDIBE
... de premier ordre...

très fortes équipes nordiques que sont le Danemark (4-1), la Norvège (3-0), et la Suède (6-1). Parmi les joueuses qui se distinguent tout particulièrement, aussi bien dans leur club qu'en équipe de France, on trouve encore Michèle Wolf (F.C. Lyon), couronnée meilleure joueuse de la saison, ainsi que Martine Chapuzet (AS Soyaux), qui a réussi 24 buts en championnat, et la Moulinoise Sylvie Saunier — un nom à retenir absolument —, qui a fait des débuts remarqués lors de sa première sélection internationale contre la Suisse.

Les saisons se suivent et se ressemblent, en ce sens que le championnat de France 1981-1982 subit toujours la domination des deux grands rivaux que sont Reims et Etrœungt. Le premier, toutefois, prend la revanche et l'emporte par 2-1. L'équipe de France, pour sa part, est à la peine. En quatre rencontres, elle subit trois défaites, contre la Hollande (2-1), la Norvège (2-1) la Belgique (1-0), et obtient un nul blanc face au Portugal. Encore qu'il faille bien parler de malchance pour expliquer en partie ses revers, car il est indéniable, aussi paradoxal que cela puisse paraître, qu'elle est en progrès. Une jeune joueuse s'impose d'ailleurs de plus en plus en son sein, à savoir Sylvie Saunier. Son élégance, sa maîtrise du ballon, son intelligence de jeu sont telles que les spécialistes la surnomment déjà le Platini du football féminin.

Un peu partout, en Europe, on s'intéresse de très près à cette discipline. On s'y intéresse tellement qu'après enquête auprès des fédérations européennes l'UEFA décide, en mars 1982, de créer un championnat d'Europe des Nations étalé sur deux saisons. Un tournant capital dans l'histoire du football féminin. Seize pays répartis en quatre groupes géographiques participent à l'épreuve, qui débute en octobre 1982. La France figure dans le groupe III, en compagnie de l'Italie, la Suisse et le Portugal.

Les Tricolores ont effectué un parcours très honorable. Sur cinq matches, elles ont remporté deux victoires, aux dépens de l'Italie (1-0) et du Portugal (2-0), obtenu deux résultats nuls, face au Portugal (0-0) et à la Suisse (1-1), et subi une seule défaite contre l'Italie à Vicence (3-0). Malheureusement leurs chances de participer aux demi-finales se sont envolées à la suite du revers subi face à l'équipe italienne, plus expérimentée. D'autant qu'elle ont dû ensuite concéder le nul aux Suissesses, à Meaux (1-1).

Il est incontestable que l'équipe de France a encore beaucoup à apprendre. Il faut de la patience en tout. Mais elle peut envisager l'avenir avec optimisme, car elle possède, avec Sylvie Saunier, Marie-Françoise Sidibé, Isabelle Musset, Elisabeth Loisel, Bernadette Constantin et quelques autres, des individualités de premier ordre qui figurent d'ores et déjà parmi les meilleures du continent européen.

LES 29 CAUCHEMARS DE BERTRAND-DEMANES

Celui que l'on suit du regard, que la caméra ne lâche pas, c'est le buteur. On le voit et on le revoit multiplier les gestes de triomphe, saluer les foules, recevoir les félicitations de ses partenaires. C'est sa photo qui sera à la « une » des journaux le lendemain, ce sont ses déclarations qui seront reproduites et disséquées, c'est lui encore qui, en fin de saison, pourra monnayer son talent à des sommes souvent invraisemblables.

Et dans les moments de folie qui suivent le but, on oublie toujours ou presque « l'autre ». L'autre c'est le gardien de but, celui qui à ce moment-là vient d'échouer, celui qui est souvent seul, allongé sur le sol, celui qui pensera pendant des mois à ces instants de détresse.

Jean-Paul Bertrand-Demanes est de ceux-là. Gardien de but du FC Nantes, il est celui qui a encaissé le moins de buts en 1982-1983 et je peux vous jurer que pas un Nantais ne l'échangerait contre un autre gardien. Pourtant lui, comme tous les ans, n'est pas satisfait de son année. Il rêve à une saison idéale et impossible où il n'encaisserait pas le moindre but. Car pour lui, comme pour ses collègues, un but est toujours un cauchemar. Il en a donc connu vingt-neuf avant d'être sacré champion de France avec les autres Nantais, vingt-neuf qu'il nous raconte en estimant avec beaucoup d'honnêteté la part de responsabilité qui était la sienne, vingt-neuf qu'il nous détaille et qui nous apprennent que le « Grand » s'est incliné vingt et une fois en deuxième mi-temps et que 38 % des buts marqués aux Nantais l'ont été pendant le premier quart d'heure de cette seconde mi-temps.

BERTRAND-DEMANES VA S'INCLINER SUR UN PENALTY DE BATHENAY
... un scandale, je vous le dis...



« 1re journée : **Mulhouse - Nantes (1-1)**

25e : Corner d'Assad. A cinq mètres de moi, Pfertzel reprend de la tête et marque. Je n'ai pas bougé alors que j'aurais dû sans doute sortir. C'était le premier match de la saison, j'étais un peu dans l'inconnu, je voulais prendre un minimum de risques et, visiblement, je n'ai pas choisi la bonne solution. Ma responsabilité : 50 %.

3e journée : **Bordeaux - Nantes (1-2)**

81e : Penalty de Muller. On m'avait dit qu'il tirait toujours à droite. J'ai bien regardé sa course d'élan et me suis dit que ce n'était pas possible. Alors je suis parti à gauche, suivant mon inspiration, et il a tiré... à droite. Ma responsabilité : 10 %.

4e journée : **Nantes - Brest (5-1)**

53e : Après un échange avec Maroc, Bureau se présente seul en diagonale. Je le vois nettement ouvrir le pied et se préparer à croiser son tir. Et, au dernier moment, il s'enroule autour du ballon et frappe au premier poteau. Il m'a bien eu... Ma responsabilité : 20 %.

5e journée : **P S-G - Nantes (2-1)**

54e : Bathenay tire sur ma droite un coup franc qui rebondit avant moi. Je veux repousser le ballon sur le côté, mais gêné par le rebond, je ne le renvoie pas assez. Kist est là et il marque en force. Ma responsabilité : 60 %.

90e : Un scandale ! Ardiles est lancé sur ma gauche. Je plonge entre lui et le but, justement pour éviter de le toucher. Ardiles tombe tout seul et voilà que l'arbitre siffle un penalty. Un scandale, je vous le dis ! Bathenay tire. Je pars du bon côté et je gueule un grand coup, car je suis persuadé que le ballon va passer au-dessus. En pleine lucarne ! Ma responsabilité : 0 % (oui, monsieur l'arbitre !).

7e journée : **Laval - Nantes (1-3)**

20e : Sur ma gauche, Buiges manque totalement sa frappe. Thordarsson se jette et reprend instantanément à quelques mètres de moi. Pas grand-chose à faire. Ma responsabilité : 10 %.

10e journée : **Nantes - Metz (2-3)**

52e : Après un corner dégagé bien faiblement, Bernad amortit de la poitrine et frappe au ras du poteau. Si j'avais mesuré dix centimètres de plus, je l'avais... Ma responsabilité : 10 %.

54e : Krimau part dans le dos de tout le monde. Je sors au-devant de lui et, au moment où je fais mon premier pas, au moment où je ne suis plus en appui, il réussit une jolie petite pichenette du bout du pied. Du beau travail. Ma responsabilité : 15 %.

60e : C'est Bellus qui met le troisième, mais je suis incapable de me souvenir comment. Ce que je sais c'est que Coco Suaudeau, après cette défaite qui nous faisait très mal, est venu me voir et m'a assuré que je n'y étais pour rien. "Il aurait fallu que tu réussisses trois exploits", m'a-t-il assuré.

13e journée : **Sochaux - Nantes (1-1)**

54e : Le centre était haut, très haut. Alors j'ai reculé, reculé et j'ai senti mes crampons se planter dans la terre. Je suis tombé au moment où je prenais le ballon et je l'ai bien sûr relâché ce dont a profité Stopyra. Inexcusable. Ma responsabilité : 100 %.

18e journée : **Nancy - Nantes (2-2)**

30e : Rien, rien, je ne me souviens de rien. Je vois sur les fiches de l'AFP que le but est signé Philippe en première mi-temps. Je devais donc être en haut à gauche quand on sort des vestiaires, mais je ne me rappelle pas. Si j'avais eu une énorme part de culpabilité, ce ne serait pas sorti de ma mémoire.

56e : Un centre vient de l'aile droite. Max (Bossis), au premier poteau, repousse faiblement alors que j'étais persuadé qu'il allait dégager. Zénier est à deux mètres, il récupère et "klaxonne" comme un fou. Je me jette sur ma droite mais trop tard. Ma responsabilité : 10 %.

19e journée : **Nantes - Lens (5-1)**

15e : Ogasa a débordé sur la droite. Il centre légèrement en retrait. Je me précipite pour l'interception lorsque Max surgit au premier poteau et, du bout de la chaussure, marque avec le plus beau des contre-pieds. Ma responsabilité : 5 %.

20e journée : **Bastia - Nantes (1-1)**

48e : Sur un long centre qui dépasse le but, Milla remet de la tête une balle dont je me saisirais facilement si elle ne heurtait pas Pat (Rio). Du coup le ballon est pour Ihily qui frappe comme un avion, entre les jambes de Pat, au ras du poteau. Ma responsabilité : 10 %.

22e journée : **Brest - Nantes (1-1)**

46e : Bureau, passé au travers de notre défense alignée, arrive seul. C'est un tête-à-tête comme je les aime. Je m'avance. Il me fixe et sans essayer de me dribbler, la glisse sur mon flanc droit. C'est lui qui a gagné ce coup-là. Cinq minutes plus tard, dans une situation identique, il tentera de me dribbler, et ce sera moi le vainqueur. Ma responsabilité : 15 %.

24e journée : **Lyon - Nantes (1-2)**

51e : Le ballon est cafouillé et n'arrive pas à sortir des 18 mètres. Fournier manque à moitié sa frappe et le ballon va cahin-caha au ras du poteau. Il me manque dix centimètres pour l'avoir. Je m'en veux, surtout que j'avais été très bon jusque-là. Ma responsabilité : 40 %.

26e journée : **Strasbourg - Nantes (2-0)**

16e : Mauffroy, très près, se retourne et frappe en pivot, fort au-dessus de ma tête. Par réflexe, mes mains montent, touchent le ballon et je suis persuadé de l'avoir mis au-dessus quand il retombe sur ma gauche près du poteau. Ma responsabilité : 50 %.

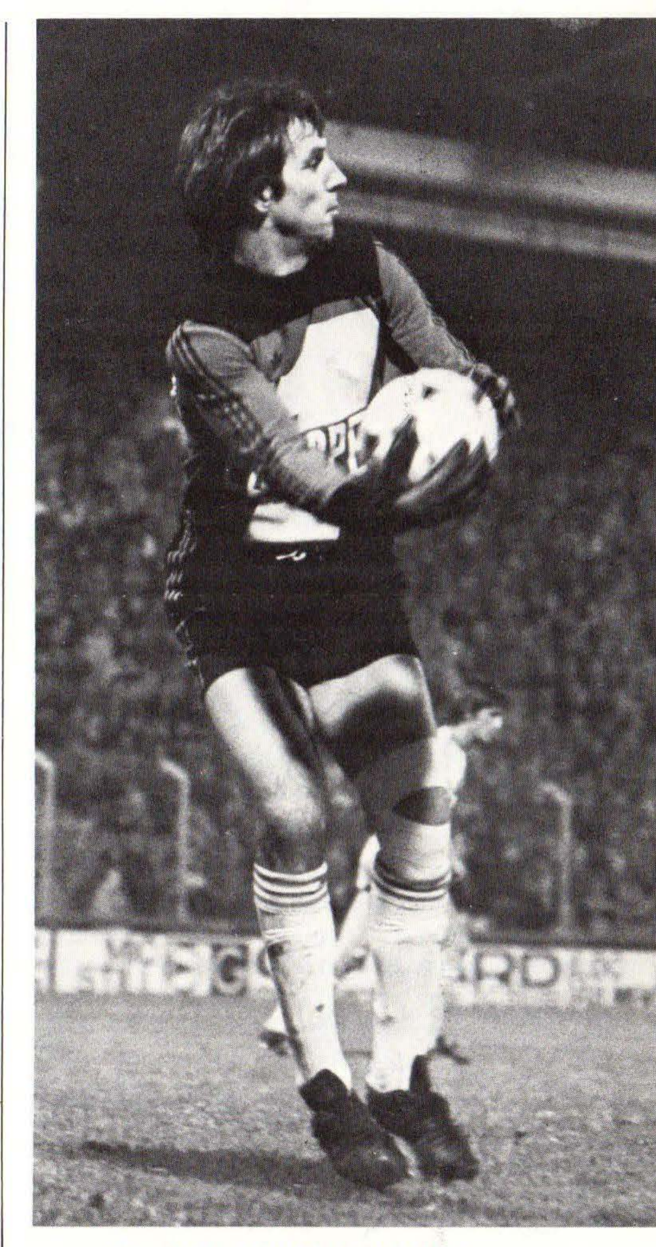
73e : Sur une longue balle en profondeur, je sors au-dehors de la surface. Je suis le premier, mais le ballon arrive sur mon pied gauche, pas le meilleur, et je tape à côté. Je n'ai toujours pas compris pourquoi car j'avais l'impression de m'être bien appliqué. Un moment épouvantable. Ma responsabilité : 110 %.

30e journée : **Auxerre - Nantes (1-1)**

23e : Garande arrive seul. Je sors au-devant de lui avec l'intention de jouer le ballon, mais il entame un dribble long et large en écartant la balle d'au moins dix mètres. J'essaie alors de la plaquer avec mes deux mains sur sa poitrine. Même si je n'ai pas à être particulièrement fier du geste, ce n'était pas un assassinat comme on a bien voulu le dire et Garande a rejoué. En attendant Ferreri avait suivi et il a marqué dans les buts vides. Ma responsabilité : 20 %.

32e journée : **Rouen - Nantes (1-0)**

12e : De la droite Monteilh expédie un bon ballon derrière mes défenseurs. J'ai l'impression de bien sortir et je crois que je vais l'avoir. Au moment où je plonge, Beltramini, lancé à toute allure, surgit et marque d'un tout petit coup de chaussure. Chapeau ! Du beau travail ! Ma responsabilité : 15 %.



LE GOAL DES CHAMPIONS DE FRANCE
... Aucun Nantais ne l'échangerait...

33e journée : **Nantes - Tours (2-1)**

85e : C'était la soirée des penalties. Desrousseaux en avait arrêté deux et l'arbitre en siffle un contre nous pour une faute de Rio sur Da Fonseca. C'est Pollaniok qui le tire. Je pars du bon côté et je suis sûr que je l'ai s'il est à ras de terre ou à mi-hauteur. Hélas !, pendant que je détends, je vois la balle qui monte, qui monte et qui va presque sous la barre. Ma responsabilité : 5 %.



BERTRAND-DEMANES LORS D'UN DIFFICILE TÊTE-A-TÊTE AVEC DAHLEB
... des réflexes de jeu...

34e journée : **Monaco - Nantes (2-2)**

33e : Bijotat frappe un coup franc dans le mur. Quelqu'un s'écarte et, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il me surprend. Sur le coup je ne dis rien. Dans les vestiaires Bibard viendra me dire que c'était lui le coupable et je ne cache pas que j'ai eu une petite envie de l'eng... Ma responsabilité : 10 %.

55e : Eric Pécout adresse de la droite un centre que Pat ne peut que prolonger. Embusqué un peu plus loin, Ricort réussit une fabuleuse reprise de volée en pleine lucarne. Le plus beau but de l'année. Ma responsabilité : 1 %.

35e journée : **Nantes - Saint-Etienne (4-2)**

56e : Johnny Rep reprend assez violemment une balle venue je ne sais plus d'où. Je la pousse des deux poings sur le côté mais pas assez loin. Christiensen est là, qui frappe au moment où je replonge. Ma responsabilité : 50 %.

82e : De la tête, Rep effleure un centre de Roussey et le prolonge près du deuxième poteau. Il y avait de la boue partout et j'étais incapable de prendre mon appel. Sur un terrain sec, je suis sûr que je ne l'encaissais pas. Ma responsabilité : 20 %.

36e journée : **Nantes - Nancy (3-1)**

89e : Il restait une poignée de secondes à jouer. Jeannol, sur la ligne des 18 mètres, a enroulé son tir du pied gauche en pleine lucarne. Je l'ai très bien vu faire, mais il m'a manqué quelques centimètres ou un peu de temps pour me décaler. J'étais furieux, car ce but était le vingt-sixième de la saison et m'interdisait de battre un de mes records. Une année, en effet, j'avais encaissé seulement 26 buts (on m'assure que c'est le record de France) et j'espérais faire mieux. Je suis rentré fou de rage aux vestiaires et personne n'a compris pourquoi... Ma responsabilité : 15 %.

37e journée : **Lens - Nantes (2-2)**

9e : Vercruysse, du coin des 6 mètres, vise la lucarne opposée. La balle frappe l'arête du poteau et de la barre et tombe sur le pied de Piette qui marque. Je suis loin d'être certain qu'ils l'ont fait exprès. Ma responsabilité : 15 %.

62e : On jouait depuis plus d'une heure et je me régalais. Coco (Suaudeau) m'avait demandé, en l'absence de Max, de prendre des risques et de multiplier les sorties. J'étais parcouru de sensations agréables, presque persuadé que j'étais invincible et pourtant... Et pourtant Brisson a repris de l'intérieur du pied un centre en retrait pour marquer le long du poteau. Pas grand-chose à faire. Ma responsabilité : 10 %.

38e journée : **Nantes - Mulhouse (2-1)**

85e : Ibanez avait lancé l'action, c'est Joanne qui l'a conclue pour marquer (à cinq minutes de la fin du championnat) d'un violent tir, le vingt-neuvième but. Ma responsabilité : 15 %.

Aujourd'hui lorsque je songe à toute la saison, j'ai assez peu de regrets. Les buts de Mulhouse, Sochaux et Strasbourg étaient évitables et j'ai fait un mauvais choix... Mais, sur les autres, ce sont des réflexes de jeu et, sans doute, si c'était à recommencer, aurais-je les mêmes. »

En lisant ces lignes où les buts succèdent aux buts, on aurait presque l'impression que Jean-Paul Bertrand-Demanes a passé son année à ramasser la balle au fond des filets. Ce serait une injustice, alors pour que personne n'oublie qu'il est bien le gardien le moins battu de France, je lui ai demandé de raconter aussi ses trois plus beaux arrêts de la saison.

« Le premier, c'était à Lyon. Des 15 mètres, à la suite d'un coup franc indirect, Albert Emon a tiré en pleine lucarne. J'étais caché par le mur, alors j'ai anticipé un peu pour aller m'en saisir très loin et très haut. La détente devait être belle mais j'étais tout aussi heureux d'avoir eu une bonne inspiration et d'avoir bien senti le coup.

Le deuxième, c'était à Saint-Etienne. Non pas sur un tir mais sur un centre de Zanon à destination de Rep, sur lequel j'ai bien cru voler. Je n'ai même pas senti quand je suis retombé, de haut pourtant, tant j'étais en souplesse.

Le troisième enfin, c'était à Lille pour le match aller de la demi-finale de Coupe de France. La seconde mi-temps débutait lorsque Plancque, à cinq mètres à peine, a frappé. J'ai eu un réflexe que je crois assez extraordinaire et j'ai repoussé du poing sur la droite. C'est fou les frissons de plaisir qui m'ont parcouru. Cela doit ressembler à la sensation du buteur. »

DANS LES PIEDS DE ROCHETEAU EN FINALE DE LA COUPE
... des frissons de plaisir...



UN FRANÇAIS CHAMPION DES ÉTATS-UNIS

« Number eight, Pascal Debenne. » Le speaker qui présentait les équipes de finale du championnat universitaire des Etats-Unis avait hésité sur le nom. Les Smith, les Young, les Davies, il connaissait. Mais Debenne... c'était un nom étrange venu d'ailleurs... De France, et plus exactement du Paris Université Club où, quelques mois plus tôt, Pascal Debenne n'était encore qu'un junior prometteur.

Il achevait des études commerciales lorsqu'un copain lui avait parlé de ce Mercer County Community College où à Trenton (New Jersey), à mi-chemin entre New York et Philadelphie, le football faisait bon ménage avec les études. Pas le football américain avec ces mastodontes caparaçonnés qui vous enfonceraient d'un coup d'épaule la mêlée de Béziers, mais bien le football de chez nous baptisé outre-Atlantique, le « soccer ». Et, en août 1982, notre petit Français débarquait à Trenton fort d'une lettre d'introduction, d'un dictionnaire anglais-français et d'une paire de chaussures de foot.

« Lorsque je suis arrivé dans ce collège d'Etat, raconte-t-il, je parlais à peine l'anglais mais j'ai très vite compris les premières explications. Nous étions 31 joueurs et six seraient éliminés après les premiers matches amicaux. Là, ce ne fut pas drôle tous les jours. J'étais isolé, très isolé et personne ne facilitait mon intégration. C'était du chacun pour soi, et il me fallait une bonne dose de patience pour avoir le ballon.

« Heureusement, je n'ai pas été de la première charrette et les choses se sont arrangées ensuite. Petit à petit, j'ai été accepté au sein du collège mais grâce à l'équipe de foot.

« Une équipe un peu internationale puisque aux côtés des Américains on retrouvait un Anglais, un Irlandais, deux Ecossais, un Danois, un Colombien et le Français que j'étais. Avec un régime régulier de deux entraînements quotidiens et d'un minimum de dix heures de cours par semaine. Celui qui n'aurait pas suivi ces cours aurait été aussitôt exclu du collège où l'on mettait aussi l'accent sur quatre autres sports, l'athlétisme, le base-ball, le tennis et le basket. La réussite sportive compte d'ailleurs beaucoup pour la renommée des collèges aux Etats-Unis et cela explique que nous, footballeurs, avons une bourse de 600 dollars par semestre, soit les deux tiers du prix des études. »

Enfin intégré dans sa formation, dirigée par un entraîneur anglais, Pascal Debenne se lança donc dans le championnat avec trois phases distinctes. Une poule géographique d'abord, le tournoi final de l'Etat de New Jersey ensuite, la phase finale à l'échelon national, enfin.

« Mais le football que nous jouons là-bas a des petits côtés particuliers, raconte encore Pascal Debenne. D'abord l'équipe est formée de 25 joueurs qui, tous, entrent en jeu. Il n'est pas question d'un douzième homme, mais les changements, à la manière du hockey sur glace, se font par ligne. Ainsi notre entraîneur changeait-il souvent, toutes les dix minutes à peu près, soit toute l'attaque, soit le milieu, soit même la défense. Je ne suis pas certain d'ailleurs que cette méthode ne nuise pas au progrès. Sachant qu'il ne restera pas longtemps sur le terrain, chacun a tendance à pratiquer un football engagé et physique qui n'est pas fait pour une amélioration technique.

« Les arbitres, maillots rayés noir et blanc, même si le jeu n'est pas méchant, ont donc tout intérêt à être près des actions et c'est pour cela qu'ils sont deux. Un dans chaque moitié de terrain ce qui ne serait pas mal s'il y avait aussi des juges de touche. Mais il n'y en a pas ! Alors pour les hors-jeu, vous pouvez dire qu'on discute souvent.

« Sur le plan tactique, chaque équipe joue un 4-4-2 qui ressemble au football anglais, avec beaucoup de longues frappes de balle. L'entraînement, assez bizarrement, est basé sur l'endurance, et le

coach veut absolument nous voir toujours courir et je peux vous assurer que les « Go ! Go ! Go ! » pleuvent.

« Mais je dois avouer que le football là-bas, même s'il compte maintenant cinq millions de licenciés, même si son développement est stupéfiant, garde quelque chose d'artificiel. Difficile de dire exactement pourquoi, sans doute parce que, simplement, les saisons sont trop courtes. »

La brièveté de la saison n'empêche pas que soient décernés des titres et c'est le premier jamais enlevé par un footballeur français que Pascal Debenne continue à nous raconter.

« Lorsque nous avons été qualifiés pour la phase finale, la direction du collège a décidé de nous offrir un superbe blazer et une semaine au vert, ce que j'appréciais particulièrement, moi qui logeais avec deux autres joueurs dans une seule chambre. Cette mise au vert nous aida à mieux nous connaître car, dans un immense campus, on est un peu perdu. Seul Français a être jamais venu dans cet univers, j'étais un peu un objet de curiosité, et les autres joueurs venaient souvent me poser des questions sur le football français et me dire aussi leur admiration pour l'équipe de France. Tous avaient admiré les Bleus de Michel Hidalgo lors de la dernière Coupe du Monde. Ce sont surtout Giresse et à un degré moindre Platini qu'ils avaient appréciés mais, en revanche, ils étaient beaucoup plus durs avec Jean-Luc Ettori.

« Dans toutes mes conversations avec les joueurs américains, les universitaires et les autres, j'ai senti qu'ils se pensaient encore inférieurs aux véritables nations de football mais qu'ils étaient certains de les rejoindre et d'être un jour champions du monde.

« Et puis est venue enfin cette finale qui suivait une victoire sur le collège Rogers (1-0 avec un but à 20 secondes de la fin) en quarts de finale sur le collège de l'Ulster (2-1) en demi-finale. Notre adversaire en finale était le collège Lewis and Clark, une redoutable formation très physique, que nous avions heureusement l'avantage de jouer à domicile. Tout Trenton était là, les autorités du collège aussi, et même le gouverneur général du New Jersey. Imaginez notre joie lorsque nous avons marqué le seul but de la rencontre à quelques minutes de la fin. Je ne vous décris pas les scènes classiques de victoire mais sachez pourtant que je n'y ai pas ressenti la même chaleur qu'en France. Sans doute la notion de copain n'est-elle pas la même... »

Un titre de champion des Etats-Unis, fût-il universitaire, méritait tout de même une récompense. Elle vint pour Pascal Debenne, qui est retourné cette année à Trenton pour une seconde saison, sous la forme d'un match amical contre le célèbre Cosmos de New York, fort de ses vedettes Neeskens, Rijsbergen, Bogicevic, Buljan et autres.

Ce qui fait que notre petit Pascal n'est pas seulement le premier Français à avoir obtenu le titre de champion des Etats-Unis, il est aussi le premier Français à avoir été battu par le Cosmos sur le score de... 12-0.

PASCAL DEBENNE, PREMIER FRANÇAIS
... champion des États-Unis...

MATT DRIVER — Forward
A native of Barnoldswick, Lancashire in England, Matt brings a wealth of soccer skills to the MCCC program. He has shown the potential to be a consistent goal scorer, while his knowledge of positional play makes him a valuable midfielder too.



BERT DIESEL — Defender
A graduate of Parsippany Hills (N.J.) High, Bert returns for his second season with the Vikings. A midfielder-defender, he gives the Vikings the versatility to play several positions. He was All-County and All-State for two years in high school (1979-80) and led his team to a Morris County crown.



PASCAL DEBENNE — Midfielder
The first Frenchman to play in the MCCC soccer program, Pascal also can fill several positions for the Vikings with his experience as a midfielder and defender. He excelled for several youth teams in Paris, while also starring in the schoolboy ranks.



FRANKLIN WILLIAMS — Forward
Another newcomer to the MCCC program, Franklin starred for a number of youth teams in the West Indies prior to coming to America. A tall and skillful striker, he can play either at wing, center forward for midfield for the Vikings, providing depth at several positions.

LES PROPHÉTIES DE JOSEPH MERCIER

Dans le milieu tout le monde le connaît. Il s'appelle Joseph Mercier, dit « Vevette », et il a hanté tous les terrains du monde. Comme joueur d'abord, mais les blessures ont vite eu raison d'une carrière prometteuse, comme entraîneur ensuite. En vérité, il est surtout un des maîtres techniciens du football français. Si ses ouvrages font autorité, c'est surtout au détour d'une conversation qu'il fait bon le rencontrer. Il n'a pas son pareil pour remettre un joueur les pieds sur terre, pour disséquer un match, pour faire une analyse ou pour vous brosser le portrait d'un espoir.

Et il se trouve qu'il a passé la majeure partie de sa vie à diriger le célèbre bataillon de Joinville, c'est-à-dire ce qui est en réalité l'équipe de France militaire, et donc à avoir sous sa coupe des jeunes gens d'une vingtaine d'années qui se destinaient à une carrière professionnelle.

Pendant les longs mois qu'il a passés à les entraîner, à les façonner souvent, Joseph Mercier les a bien observés, notant sur un cahier secret que bien des dirigeants lui ont demandé depuis, ses appréciations sur les futurs grands (ou non) du football. C'est ce cahier qu'il ouvre pour nous et que nous allons parcourir au hasard des années, sachant que ces pages ont été écrites voilà longtemps et qu'aujourd'hui elles prennent des allures de prophétie. Regardez-les attentivement, lisez même entre les lignes, et, comme moi, vous serez frappés par leur incroyable authenticité et leur étonnante projection sur l'avenir. Avec Joseph Mercier, remontons le temps à partir de cette promotion 1973-74 où apparaissaient déjà les 2e classe Rocheteau et Six que leur entraîneur d'alors jugeait ainsi :

JUIN 1974

Rust : A progressivement révélé sa valeur en s'affirmant comme un gardien complet, surtout pour son âge (maîtrise de sa surface et au-delà, autorité dans la prise de balle. Doit améliorer les dégagements au poing... et au pied).

Girard : Joueur volontaire, mais émotif, irritable, valeur athlétique et bonne technique en mouvement. Ses grandes qualités s'épanouiront totalement quand il saura se maîtriser en toutes circonstances.

Rocheteau : L'un des joueurs les plus conscients des devoirs du joueur professionnel avec Rust (ce qui explique sans doute que ces deux joueurs ont beaucoup progressé au cours de cette saison). Très ouvert à toutes les remarques, à toutes les critiques, à tous les conseils. Excellent « balle au pied », rapide, solide, bon dribbleur, doit améliorer son « jeu sans ballon ».

Six : Peut-être le plus doué, sûrement le plus déconcertant de tout l'effectif. Vif, rapide, habile dans le contre-pied, soudain dans la frappe. Ses qualités morales ne sont pas toujours à la hauteur de ses possibilités physiques et techniques. S'il le comprend et réagit, il peut tout espérer, sinon il peut tout craindre.

Hiard : A « tenu la corde » au poste de gardien pendant toute la période de préparation, puis a semblé se relâcher un peu moralement quand Rust s'est imposé. Encore très jeune de caractère, mais possède toutes les qualités pour faire un excellent gardien professionnel.

JUIN 1975

Amisse : Petit gabarit, mais solidement accroché au sol, décidé, volontaire et lucide dans le jeu. Doit parfaire la qualité de sa frappe sur les centres et les tirs pour devenir un ailier de tout premier plan, ou se reconvertir au milieu du terrain.

Bousdira : Un peu plus de vitesse et aussi de discrétion à proximité des arbitres, peut-être simplement un peu plus d'expérience lui permettraient de se hisser à un plus haut niveau, grâce à un éven-



GIRARD, MILIEU DE TERRAIN DES GIRONDINS DE BORDEAUX
... quand il saura se maîtriser...

tail technique très large, un sens du jeu aiguisé et une grande puissance de travail.

Delachet : Léger handicap de la taille, compensé partiellement par des qualités de détente et de vitesse bien supérieures à la moyenne. Grande conscience professionnelle. Dans un rayon d'action, à l'intérieur et au-delà de ses 18 yards, décidé et efficace, doit toutefois tenter de mieux contrôler ses interventions de « kamikaze » dans certaines situations apparemment désespérées et qui ne sont que délicates.

Moutier : N'a pu donner sa pleine mesure en raison d'une affectation retardée et de la personnalité affirmée de Delachet. Taille moyenne, mais vif dans l'intervention, tant sur sa ligne que dans sa surface. Qualités morales qui doivent lui permettre de réussir une excellente carrière.

Renault : Joueur intelligent, sobre, doté d'une excellente frappe de balle. Doit encore lutter contre une certaine tendance à la facilité pour réussir pleinement comme pivot de la ligne intermédiaire, mais peut aussi s'imposer à tous les postes de défense.

Soler : Type même de l'attaquant de pointe. Vitesse de démarrage, accélération en course, soudaineté de frappe, sens du but. Malheureusement, les blessures qui l'ont handicapé pendant toute la saison, et des soucis personnels ont freiné sa progression et perturbé un état d'esprit professionnel qu'il doit se reforger pour réussir totalement.

JUIN 1976

Bas : Travailleur acharné. Ses progrès étonnants et sa volonté de réussir en ont fait le titulaire au cours des derniers

matches. Gardien type sur lequel un club peut compter.

Bossis : Plus efficace qu'élégant. Valeur morale exemplaire. Excellent dans la contre-attaque, mais quelque peu en difficulté devant la vivacité de certains ailiers. Indépendamment de ses facultés d'adaptation, son meilleur avenir n'est-il pas en défense centrale ?

Gemmrich : Sur le terrain, dans l'âpreté de la compétition, sa hargne l'emporte sur la réflexion. Il sait parfaitement en convenir dans le dialogue isolé. Qu'il prenne sur lui de mettre ses immenses qualités athlétiques et techniques au service de la collectivité, et il récoltera les meilleurs succès personnels.

Platini : L'attaquant le plus complet (à nos yeux) de ces dernières années. La vision instantanée, la frappe soudaine et précise, le sens du contre-pied, l'inspiration, l'imagination : le talent. Répugne, du moins en apparence, à certaines formes d'entraînement sans ballon qui lui permettront plus vite et plus sûrement d'atteindre la grande « dimension européenne ».

Simon : A-t-il besoin d'être violenté, ou sont-ce les circonstances qui l'ont défavorisé ? Quand il aura retrouvé son total équilibre physiologique (opération de l'appendicite, ennuis vertébraux...) il doit, en réservant à la vitesse d'exécution, à la puissance athlétique et à la résistance spécifique la place qu'elles méritent à l'entraînement, affirmer totalement une valeur que nul ne lui conteste.

G. Rampillon : Sa personnalité s'affirme dans la discrétion, mais sur un terrain il peut se libérer sans jamais enfreindre les règles du fair-play. C'est un équipier modèle qui doit sortir de sa réserve pour se réaliser totalement. Il y est parvenu partiellement cette saison en développant à la fois son efficacité offensive et sa capacité de reconquérir le ballon.

Pécout : A semblé découvrir à la suite d'une sélection manquée que sa réussite dépendait d'abord de lui. S'il peut, certes, affirmer sa technique, il n'en possède pas moins, avec la structure et les facultés athlétiques, une force de frappe enviable, tant au pied qu'à la tête. S'il veut, il peut réussir et s'imposer sans discussion.

Vesir : Il sait tout faire, à son allure. Il aime bien faire, à sa manière. L'essentiel reste de faire ce qu'il faut, quand il faut, comme il faut. L'opportunité d'un geste reste liée aux circonstances. Il a fait un effort pour améliorer la vitesse d'exécution, Il lui faut encore travailler dans ce sens, et surtout éliminer l'art pour l'art.

Rouyer : On ne passe pas en une saison de la troisième division dans son club à la première en épinglant son nom aux différentes sélections nationales sans faire preuve de qualités, et surtout d'un sens aigu de l'adaptation aux situations de jeu. Il doit discipliner son jeu et développer encore sa puissance athlétique. Après avoir commencé la saison 1975-1976 à la manière d'un jeune chien, il doit être en mesure, dès 1976-1977, de s'acheminer vers un comportement d'attaquant moderne complet.

JUIN 1977

Baronchelli : Dribbleur efficace qui sait effectuer la dernière passe, ou conclure lui-même. Excellent jeu de tête en dépit de sa taille. Sait opérer intelligemment comme avant-centre sur le front de l'attaque, mais affectionne plus le poste d'ailier. Un véritable avant de pointe, apte à toutes les tâches offensives, et qui ne répugne pas à participer à la reconquête du ballon.

Bocchi : Ne s'est jamais affranchi du dépaysement. Pourtant ses qualités sont grandes. Beaucoup de vivacité, de détente, le sens aiguisé de la contre-attaque. Peut, s'il le veut, confirmer ses aptitudes et réussir.

Ferri : Solide physiquement et moralement. S'adapte à tous les postes défensifs et intermédiaires, avec un potentiel de rendement élevé comme demi, où il peut assumer toutes les besognes, soutenir la défense, appuyer l'attaque, colmater en



ERIC PÉCOUT, HIER AVANT-CENTRE DE MONACO, AUJOURD'HUI MESSIN
... s'il veut, il peut...

cas de nécessité, conclure éventuellement. Equipier modèle et capitaine exemplaire.

Flores : Technique de finesse et de jeu de tête de qualité. Doit élever son volume de jeu, pour réussir à s'imposer comme avant d'appui, ou développer sa puissance pour s'imposer en pointe. Il lui faudrait aussi opérer dans un climat psychologique plus serein que celui de l'OM 1976-1977.

Hédoire : Sérieux et obstiné. Malencontreusement blessé contre la Belgique, alors qu'il mettait en valeur toutes ses qualités: vivacité des interventions sur balles difficiles, et opportunité des sorties. Doit insister sur deux aspects apparemment plus élémentaires : la prise de balle et sa maîtrise totale, et ses dégagements sur balle arrêtée.

Lanthier : Une habileté technique de très haut niveau. Des capacités athlétiques au-dessus de la moyenne. Ce joueur doit se violenter pour réussir. Nul ne peut le faire à sa place.

Larios : Structure et qualités athlétiques. Solide, puissant, volontaire et obstiné à l'entraînement. En dépit d'un éventail technique riche, doit encore travailler à l'entraînement tout ce qui peut améliorer la rapidité de réaction et d'exécution. Toutes les qualités pour faire un grand joueur intermédiaire, surtout s'il maîtrise totalement son comportement verbal vis-à-vis des arbitres et des adversaires.

Mahut : Excellent stoppeur qui peut, avec l'expérience, réussir également comme joueur intermédiaire. Bon sur l'homme et efficace dans le jeu de tête, excellente frappe de balle.

Van Straelen : Joueur de milieu de terrain dans toute l'acceptation du terme. Aptitude à s'adapter aux fluctuations offensives et défensives des matches. Ce demi, actif et habile manœuvrier, sait également conclure.

Zambelli : Valeur athlétique et technique d'un défenseur de classe internationale à vingt ans. Bon sur l'homme, bon

dans la relance courte et longue. Toutes les aptitudes, à condition d'éliminer une pointe de susceptibilité et un grain de fantaisie qui nuisent parfois à son efficacité.

JUIN 1978

Bats, Desrousseaux, Ettori : Exceptionnellement, nous ne dissocions pas les trois gardiens de la promotion 1977-1978. Tous les trois ont des aptitudes pour faire une excellente carrière, tant leur conscience professionnelle est grande, leur goût de l'entraînement prononcé, leur ambition mesurée, mais efficace.

Le premier, vulnérable sur le plan moral, parfois pour des raisons anodines, doit réagir contre ses abattements.

Le deuxième, dans le style kamikaze, doit discipliner son action, et maîtriser mieux certaines interventions échevelées.

Le troisième, calme et réfléchi, doit moins hésiter devant certaines situations.

Battiston : Défenseur de grand talent, doté de grands moyens athlétiques, d'une technique riche et nuancée, et très intelligent dans le jeu. Doit réagir contre une certaine fragilité morale qui le fait parfois douter de sa propre valeur.

Benoit : A semblé répugner au début de saison à certaines formes d'entraînement athlétique. A mieux adhéré par la suite et s'est mieux intégré au groupe. Sa progression et son avenir sont d'abord tributaires de lui-même.

Flack : Début de saison remarquable. Emoussé lors des matches retour en raison de sollicitations répetées. Doit se reprendre moralement pour confirmer des qualités de défenseur ou de joueur intermédiaire que personne ne lui conteste.

Furlan : Défenseur solide, courageux, volontaire et réfléchi. Joueur de devoir, dont la valeur intrinsèque s'élèvera progressivement en fonction de l'élargissement et de l'affinement de sa technique.

Jeannol : Un certain délié, et même une certaine promptitude de geste en dépit de sa grande taille. Il suffirait d'un peu plus de constance, d'un peu plus de concentration, d'un peu moins d'enfantillage dans son comportement pour qu'il s'installe définitivement comme un demi, voire ultérieurement, un libero de classe internationale.

Maroc : Grandes qualités naturelles, mais peu convaincu apparemment à son arrivée au BJ de l'intérêt de certaines séquences athlétiques, et très individualiste dans le jeu. Changement radical d'attitude en cours de saison. Doit s'imposer comme avant de pointe dont il a toutes les caractéristiques.

Muller : Une vision instantanée du champ de jeu, et des aptitudes à servir ou à tirer vite et bien dans les angles les plus difficiles. Un art consommé du contre-pied. Doit lutter pour assurer une progression plus accélérée contre ce qu'il croit être l'adversité, quand ce n'est qu'un incident de parcours.

Tusseau : Joueur de tempérament, défenseur intelligent et consciencieux. Apte à la contre-attaque et au tir. Handicapé en fin de saison pour une pubalgie tenace. Avait peut-être besoin de souffler un peu après plusieurs saisons particulièrement chargées.

Zenier : Attaquant de pointe de grande lignée. Vitesse de course, vivacité de geste, sens du contre-pied, variété de passes, soudaineté dans le tir. Droit se violenter un peu et postuler sans tarder pour l'équipe de France A.

JUIN 1979

Bezaz : Bonne volonté évidente, volume de travail important au centre du terrain, mais dans un style un peu échevelé. A toujours donné satisfaction au poste d'arrière aile ou de demi. C'est la marge de progression qui lui reste, qui permettra de mieux fixer son rôle.

Bibard : Moyens athlétiques exceptionnels. Technique alternativement efficace, créative, incertaine, liée à un style prime-

sautier. Excellent esprit, en dépit de son espièglerie. A toutes les qualités morales pour atteindre, avec plus de maturité, le plus haut niveau.

Ferrigno : Muté tardivement au BJ, a progressé sans qu'il soit possible de fixer son meilleur poste en dépit d'une certaine attirance vers le but et d'un certain sang-froid en position de marquer. Doit s'astreindre à accélérer ses actions techniques pour tirer le meilleur parti de ses qualités offensives.

Genghini : Joueur intelligent et efficace pour lequel il faut souhaiter, en fonction de son talent pur et de son esprit, une solidité physique et une santé morale qui assureraient sa réussite au plus haut niveau.

Piette : Il sait attaquer et défendre, préparer et conclure. Il ne manque ni de courage ni d'imagination. Il est prompt et résistant. En dépit de sa taille, il use opportunément du jeu de tête. Sérieux à l'entraînement, lucide dans le match, il s'est affirmé tout au long de la saison comme un joueur complet, prêt, quant à nous, à pallier sans tarder une déficience en équipe nationale A.

Pilorget : Joueur sérieux, capitaine courageux. Ses qualités naturelles ne doivent pas l'inciter à négliger les aspects les plus rebutants d'un entraînement athlétique, qui ne peut que consolider ses potentialités et élever son niveau. Alors, il pourra postuler pour les sélections suprêmes.

Xuereb : L'accord n'existe pas encore entre l'ensemble de ses qualités techniques et athlétiques. Il conserve le ballon inconsidérément dans des zones favorables aux échanges, tarde à centrer ou hésite à tirer, non par mauvais esprit, mais par souci de chercher une solution privilégiée quand une bonne se présente. Sa vitesse de course, son crochet et sa frappe, doivent l'inciter rapidement à simplifier son style pour gagner en efficacité.

THIERRY TUSSEAU : A QUITTÉ NANTES POUR BORDEAUX
... Du tempérament...



JUIN 1980

Brisson : Qualités athlétiques exceptionnelles chez ce joueur vaillant et consciencieux. Sa propension à compliquer des solutions qu'il a toutes les aptitudes à résoudre simplement (grâce à sa vitesse de course, sa puissance de frappe, sa vivacité de geste...) ne lui permet pas de tirer toujours le meilleur parti de toutes ses potentialités. Il doit faire sienne la devise de Saint-Exupéry : « La perfection est atteinte, non pas quand il n'y a rien à ajouter, mais bien quand il n'y a plus rien à retirer » pour atteindre son meilleur niveau et disputer la palme aux meilleurs ailiers gauches de l'hexagone.

Couriol : Toutes les qualités de l'attaquant moderne : vitesse de course, vivacité de jugement, promptitude de geste. Son aptitude à la dernière passe, au tir, en force, en finesse, l'incite à rechercher à la fois les grands espaces et aussi un certain recul par rapport à la position classique d'un « leader d'attaque ».

Lui faut-il limiter les décrochages ? Sans se confiner dans un rôle dans lequel il n'est pas totalement habitué, il peut constituer, sur le front de l'attaque, par sa mobilité, son intelligence, sa ruse, un danger permanent pour les défenses les mieux articulées.

Grumelon : Aussi calme et mesuré dans ses remarques que prompt et déterminé dans ses interventions sur le terrain. Remarquable par son placement et sa vitesse d'anticipation, de réaction et d'exécution. S'est imposé avec un certain talent, tout en se comportant comme un artisan sérieux. Capitaine avisé plébiscité par ses pairs, leader souriant et discret incontesté, il peut aussi bien réussir en couverture que s'imposer dans tous les rôles de milieu de terrain où la soudaineté de son tir peut lui permettre parfois d'apporter au compartiment offensif un argument aussi déterminant qu'inattendu.

Le Roux : Footballeur athlétique qui, sur ses prestations avec l'équipe militaire, peut souffrir la comparaison avec les arrières centraux britanniques.

Puissant, décidé dans l'intervention,



BRISSON, AILIER GAUCHE DU RC LENS
... vaillant et consciencieux...

PILORGET, STOPPEUR DE Paris S-G
... joueur sérieux...



excellent dans le jeu de tête, dangereux sur contre-attaque en raison de sa puissance de frappe. S'inscrit d'ores et déjà parmi les meilleurs stoppeurs opérant en France.

Handicapé en début et en cours de saison, semble être totalement remis de cette blessure et doit poursuivre, une progression qui peut le hisser jusqu'à la sélection suprême, en raison à la fois de ses qualités physiques et techniques intrinsèques, mais aussi de sa grande conscience professionnelle et de sa valeur morale.

Picot : Est-il lui-même conscient de s'être comporté initialement comme un junior attardé et de repartir adulte ? Il doit confirmer cette progression dans son club où il a toutes les qualités de vivacité, de pénétration, d'opportunisme, pour contraindre les titulaires à sortir le grand jeu ou à perdre leur place. Il lui faut pour cela être encore plus décidé, plus engagé, plus déterminé, mais il lui faut également multiplier les appels, les une-deux, exécuter plus spontanément certains centres, accélérer certains tirs.

La quantité et la qualité des attaquants nantais doivent constituer pour lui une motivation supplémentaire de s'imposer, car son style de jeu s'adapte parfaitement à certains de ces derniers. A lui de s'en persuader pour persuader son entraîneur.

Tirloit : Des qualités et une structure athlétiques exceptionnelles. Une technique trop statique et des temps de réaction trop lents au niveau des gestes les plus classiques freinent présentement sa progression vers le niveau supérieur. Il doit intensément et sans relâche travailler à l'entraînement, hors du match, les enchaînements les plus difficiles, sous tous les angles et en se confrontant avec les trajectoires les plus rapides et les plus variées. Il doit, dans le duel, intensifier cette forme de travail compliquée par la présence d'opposants qu'il doit devancer ou affronter.

Peut-être alors ce joueur consciencieux atteindra-t-il au poste de stoppeur ou d'arrière aile, voire de demi, un niveau plus conforme à ses souhaits.

Zanon : Quel sera son meilleur poste ? Pour ce joueur polyvalent, apte à défendre et à attaquer sur tout le flanc gauche, il apparaît que c'est peut-être arrière aile. Ses qualités de contre-attaquant, sa frappe de balle puissante et précise lui permettent à la fois de s'imposer sur le plan défensif et de participer utilement à la dernière passe, voire au tir, mais son bagage technique lui permet également de postuler dans l'entre-jeu. Il doit toutefois, à quelque poste que ce soit, maîtriser, au plan psychologique et moral, certaines réactions d'impatience et certains mouvements d'humeur qui ne peuvent que le desservir.

JUIN 1981

Ayache : Le problème de cet arrière, apparemment armé pour affronter la haute compétition, n'est ni technique (son éventail est riche et varié) ni athlétique (il est puissant, rapide, bien équilibré sur ses jambes).

Il doit en revanche lutter contre l'anxiété qui le perturbe avant le coup d'envoi et se dominer pendant le match, en particulier vis-à-vis des arbitres dont il doit accepter les décisions quelles qu'elles soient.

Sans cet amendement il ne peut espérer atteindre et se maintenir au sommet de la hiérarchie en dépit de potentialités suffisantes pour y briller.

Que ne s'inspire-t-il du joueur exemplaire aux mêmes postes qu'il côtoie dans son club : Maxime Bossis !

Bijotat : Joueur sérieux, consciencieux, réfléchi, qui a confirmé en fin de saison, après une opération à un genou, ses brillantes qualités de joueur intermédiaire, apte à toutes les besognes.

Il doit encore simplifier son jeu dans certaines situations éloignées du but et tenter plus volontiers sa chance dans la zone de tir. Il a progressé.

S'il n'a présentement ni le talent pur de Platini ni l'abattage de Larios, il manifeste une efficacité dans l'entre-jeu qui doit lui permettre de se hisser rapidement à un niveau proche des meilleurs « milieux de terrain » de l'hexagone, et progressivement de les concurrencer.

Buscher : A toujours, dans le jeu, donné l'exemple comme capitaine courageux. S'est avéré dans une organisation de jeu en 4-4-2 comme un des leaders incontestés de l'attaque. Dans quel rôle peut-il le mieux s'imposer? Il a besoin d'une grande activité qu'il doit développer sur tout le front de l'attaque afin d'être constamment concerné par la dernière passe, le tir ou le jeu sans ballon, libérateur d'espaces.

Il peut également avec plus de maturité, en disciplinant son jeu, s'épanouir comme intermédiaire offensif.

Il a la structure, les qualités athlétiques, et, s'il discipline mieux son comportement tactique dans certaines situations de jeu, les moyens techniques d'y parvenir.

Dreossi : Stoppeur solide, déterminé, intelligent et consciencieux, armé physiquement et moralement.

Il excelle dans les techniques de puissance et réussit dans le jeu aérien. Doit affiner son comportement technico-tactique, car sa spontanéité atteint parfois le seuil de la précipitation, pour élargir l'éventail de ses habiletés et élever son niveau de jeu.

Nous persistons à penser, sans avoir pu l'expérimenter sérieusement, qu'il peut réussir encore mieux au poste d'arrière aile.

Lestage : Joueur qui peut occuper avec bonheur tous les postes défensifs et de demi central. Il nous semble d'ailleurs que c'est à ce poste qu'il peut le mieux s'imposer, en raison de son activité, de sa vivacité d'intervention, de son sens de l'anticipation.

Son intelligence, sa promptitude d'esprit, sa conscience professionnelle lui serviront pour poursuivre un épanouissement qui doit surtout viser la puissance athlétique et la qualité de la relance (en particulier de l'intérieur et du cou-de-pied), lacunes qui limitent présentement les ambitions qu'il pourrait nourrir.

Martinez : Il s'est aussi rapidement que discrètement révélé comme un postulant en dépit des nombreux attaquants du BJ ayant déjà opéré en première division. Petit, trapu, accroché au sol, il a mis en évidence outre sa solidité physique, un sens très développé de jeu collectif. Son éventail technique est riche, de la maîtrise du ballon en pleine course et un crochet court et efficace jusqu'à toutes les formes de passes courtes et longues, rectilignes ou liftées.

S'il est conscient de ses possibilités, il répugne toutefois à prendre des risques dans le tir alors qu'il a tous les moyens de réussir également dans ce domaine. Cet excellent équipier a toutes les aptitudes pour s'imposer au niveau de la première division nationale.

Marsiglia : L'épanouissement total d'un joueur ne dépend pas exclusivement du mariage heureux de ses potentialités athlétiques, techniques, tactiques. René Marsiglia est assez richement doté dans ce domaine.

Il doit parallèlement cultiver l'autocritique, et ne pas subir la critique comme une vexation mais l'accueillir comme un facteur de progrès.

René Marsiglia, gaucher sensible, apte à s'imposer à tous les postes de défense et dans l'entre-jeu, doit se pénétrer de cette idée. Il n'en progressera que plus vite et mieux.

Mengual : Ce jeune attaquant de pointe, enthousiaste et consciencieux, s'est développé au plan athlétique durant son séjour au BJ.

Il a manifesté beaucoup de bonne volonté pour simplifier une activité quelque peu effrénée, embrouillant parfois les situations les plus simples.

A travers cette précipitation relative, il a manifesté des qualités de vitesse, de course, de réaction, d'exécution indispensables à un attaquant.

Son sens du but et l'amalgame de toutes ces qualités cimentées par une meilleure adaptation au jeu d'équipe lui permettraient d'effectuer un bond spectaculaire dans la hiérarchie des valeurs.

Ninot : Couvreur attitré de l'équipe de France militaire durant toute la saison, a confirmé par son comportement exemplaire au championnat du monde, ses qualités tactiques et techniques.

Bon placement, interventions judicieuses, relance précise, que manque-t-il à Thierry Ninot pour élever son niveau de jeu ? Peut-être un peu plus d'abattage physique. Peut-être aussi plus d'ambition.

Dans le riche effectif de l'AS Monaco, il doit tourner le dos au dépit et au découragement et, en toutes circonstances, chercher à s'imposer en conservant l'enthousiasme qui stimule.

Oleksiak : Un joueur de vingt ans qui se maîtrise parfaitement sur le terrain, sait s'analyser, connaît ses points forts et ses points faibles et ne peut que progresser en conséquence.

Thierry Oleksiak qui, au cours du championnat du monde militaire, s'est imposé devant les avant-centres qui lui ont été opposés, semble devoir faire carrière surtout comme stoppeur, en raison de sa grande rigueur et de son jeu de tête efficace.

Il apparaît à nos yeux que la marge de progression de ce joueur est surtout liée à l'amélioration de tous les éléments de vitesse (de réaction, de course, d'exécution). Un gain substantiel et possible dans ce domaine favoriserait l'épanouissement de toutes ses qualités qui sont nombreuses.

Stopyra : Attaquant de pointe type en raison de sa vitesse, de sa vicacité de gestes, de son jeu de tête exceptionnel, de son sens du but.

Sensible, et même hypersensible, donc influençable. Il doit reprendre confiance en ses capacités de leader d'attaque et multiplier les prises de risques quand les conditions de jeu le permettent.

Son jeune âge lui permet en outre de pouvoir encore s'étoffer physiquement afin de mieux répondre aux oppositions appuyées de stoppeurs sans complaisance et aussi d'améliorer la qualité de sa frappe.

Toure : Il sait tout faire avec ses pieds, sa poitrine, sa tête. Il a une vision instantanée du jeu, exécute vite, cultive les changements de rythme et les contre-pieds avec un art consommé. Ses aptitudes sont comparables à celles des plus talentueux jeunes attaquants de toutes nationalités que nous avons pu observer depuis dix ans. Mieux, c'est un joueur capable de dérouter les défenseurs les plus chevronnés, grâce à son inspiration et à son pouvoir créatif.

Une seule réserve : son instabilité. Désinvolte ? Impertinent ? Capricieux ? Ou inapte à cette maîtrise caractérielle qui permet aux « super doués » d'atteindre les sommets, d'y briller et de s'y maintenir ? Lui seul peut répondre.

JUIN 1982

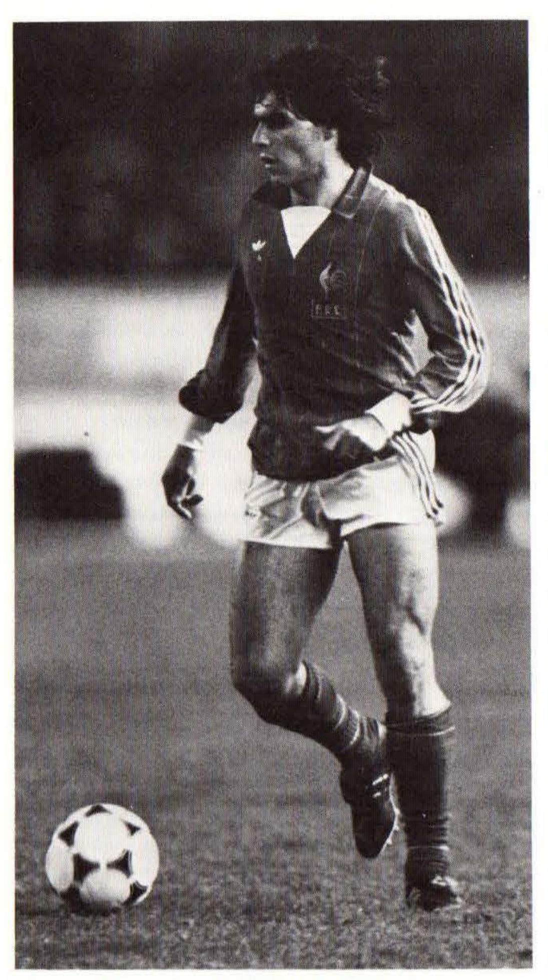
Adonkor : Joueur apte à de multiples tâches, sans qu'il soit présentement possible de définir le poste où il exprimera de la manière la plus réaliste ses nombreuses qualités. Défenseur énergique, travailleur infatigable dans l'entre-jeu, tant dans la reconquête du ballon que dans l'élaboration de l'attaque, il doit néanmoins discipliner son action pour gagner en efficacité. Demi défensif ou intermédiaire classique ? Stoppeur ou libero ? Arrière aile ? Son orientation dépend avant tout de l'effectif et des besoins de son club, mais il a tout pour s'imposer.

Amoros : Ce joueur éclectique ayant, à peine incorporé, participé à l'épreuve finale du championnat du monde au Qatar (juin 1981), nous avions écrit dans le compte rendu du match France-Syrie (3-0) :

« ... avec, pour sa première incursion dans la formation, une révélation étonnante par son volume de jeu, sa détermination, son rayonnement : Manuel Amoros, omniprésent en défense et en attaque, toutes les aptitudes apparemment pour aller très loin »...

Ce qu'il a confirmé en participant au Mondial avec le succès que l'on sait. Il lui reste, pour atteindre une dimension européenne, à maîtriser totalement son comportement, surtout vis-à-vis des arbitres.

Anziani : Solide physiquement et moralement. Sa technique est affirmée, de la maîtrise à la frappe grâce à une gamme d'habiletés en finesse et en force très riche et très nuancée. Les avis des spécialistes étant partagés sur sa fonction dans



AMOROS, ARRIÈRE INTERNATIONAL
... pour aller très loin...

l'équipe, il apparaît à nos yeux que c'est avant tout dans un rôle d'intermédiaire qu'il peut le mieux exprimer l'éventail de sa technique. Ses aptitudes à effectuer la dernière passe, sa puissance de frappe, son sang-froid devant le but devraient lui permettre de postuler pour accéder de nouveau et surtout se maintenir au sein du « club France », y compris d'ailleurs au poste de leader d'attaque. A condition toutefois de forcer un peu son talent.

Morice : Est-ce parce qu'il est hypersensible que ce garçon aussi doué qu'attachant a été apparemment perturbé par son service militaire ? Le dépaysement a influé sur son poids et sur sa forme. Par chance pour l'équipe militaire, une de ses meilleures périodes a concordé avec celle des matches internationaux au cours desquels son influence a été prépondérante.

La technique hors pair de ce gaucher, par ailleurs athlétique, lui permet de tout faire et même d'innover et toujours dans l'esprit du jeu. Sa réussite est strictement liée à son mental, en raison de sa fragilité morale dont nous souhaitons qu'elle n'ait été qu'apparente et inhérente à un dépaysement frénateur pour un garçon à qui tout le monde souhaite de réussir.

Morin : Cet ailier, athlétique, rapide, résolu, doit encore affiner sa technique, parfois simplifier, parfois entreprendre plus. Mais il est très attentif aux remarques, aux critiques, aux conseils, et tout permet de croire que sa marge de progression est très grande.

Remplaçant le plus souvent, dans son club comme à l'armée, il n'a cessé de travailler avec le même enthousiasme et la même sérénité d'esprit durant toute une saison. C'est la raison pour laquelle ses progrès ont été sensibles.

Nous persistons à penser qu'il devrait s'adapter au poste d'avant-centre et poser sur le front de l'attaque de nombreux problèmes aux défenseurs centraux. Il lui faut pour cela, à la manière d'Onnis, travailler les feintes, les une-deux et les « fausses pistes » pour mieux se libérer de l'opposant et user d'un tir qui peut être meurtrier. Il lui faut également affiner son jeu de tête.

Puel : Joueur de structure athlétique assez exceptionnelle, apte à occuper les postes de défenseur latéral, stoppeur, voire demi défensif.

Use et parfois abuse de la contre-attaque.

Aussi doux et gentil dans la vie que fougueux sur le terrain, mais il est réfléchi et fera progressivement la synthèse entre l'utilisation efficace de sa puissance naturelle et l'affinage de sa technique parfois à l'emporte-pièce. Il lui faut également mieux adapter son placement, trop souvent calqué sur son adversaire direct, sans tenir compte des mouvements collectifs du bloc d'équipe.

Thys : Arrière aile exemplaire appelé à faire, sauf accident, une excellente carrière en raison de l'ensemble de ses quali-

tés. Bon sur l'homme, rapide dans l'intervention, inspiré dans l'anticipation, précis dans la relance (quoique encore perfectible), apte à user intelligemment de la contre-attaque jusqu'à la dernière passe et le tir. L'intelligence et la volonté de ce joueur consciencieux étant à la hauteur de ses qualités athlétiques et techniques, il ne peut que progresser et s'affirmer dans la discrétion mais aussi dans l'efficacité comme un des meilleurs arrières aile de l'hexagone.

Tanasi : Joueur intermédiaire classique, constamment en mouvement, apte à participer avec une grande constance au flux et au reflux du jeu.

De la reconquête du ballon à la mise en position de tir en passant par la temporisation favorable à la construction d'une attaque, il répond en permanence à toutes les sollicitations avec une discrétion qui freine peut-être son épanouissement. Il lui faudrait gagner en puissance athlétique et affirmer sa personnalité dans le jeu par un esprit d'entreprise plus développé.

Peut-être ceci est-il lié à cela...

Thouvenel : Joueur plus mûr que l'ensemble des « Bégistes » et plus affirmé. A malheureusement subi une opération à un genou qui l'a écarté de la sélection pour les deux matches internationaux de janvier et février.

C'est au poste d'arrière aile droit et de milieu de terrain droit, qu'il apparaît comme le plus efficace, en raison à la fois de ses qualités de contre-attaquant ayant une grande aptitude à centrer efficacement (dans le premier cas) et de ses décrochages qui libèrent l'arrière aile (dans le deuxième cas).

Intelligent et très ouvert aux problèmes d'entraînement et à l'aspect stratégique et tactique du jeu, il s'affirme comme un joueur de tout premier plan, que la discussion sur ces problèmes semble parfois sécuriser, parfois sublimer, comme s'ils faisaient partie intégrante de sa préparation psychologique.

JOSEPH MERCIER (à droite) REGARDE LE GÉNÉRAL DE GAULLE FÉLICITER GEORGES LECH

« Heureux de vous voir M. Lech », avait dit, quelques secondes plus tôt le Général, à... Watteau que l'on voit à gauche.



On peut avoir joué une finale de Coupe d'Europe et n'en être pas moins un footballeur du dimanche. Jean-Michel Larqué a été le capitaine des Verts de la grande époque mais, lorsqu'il a quitté le club, sa passion pour le football est restée intacte. Pour l'assouvir, il a alors signé dans les rangs amateurs du Racing Club de France, et c'est cette expérience que, sans honte et sans cadeau pour certains de ses adversaires, il nous raconte aujourd'hui.

« Marcel-Saupin, Geoffroy-Guichard, Félix-Bollaert, vous connaissez bien sûr ? Ce sont des noms de stade qui vous sont familiers si vous suivez un tant soit peu ce qui se fait de mieux dans notre football. Je suis moins sûr par contre que vous sachiez me dire où se trouvent les stades de La Rabine, de Venoix ou de Lochrist. Rassurez-vous, je l'ignorais aussi avant que je ne dispute ma première saison avec l'équipe de troisième division du Racing Club de France. Car ces stades-là sont ceux de Vannes, de Caen et de l'US Montagnarde, clubs parmi les plus représentatifs du groupe Ouest. Bien sûr, les pelouses ne sont pas les moquettes de Feyenoord ou de Glasgow. Bien sûr, les spectateurs ne sont pas aussi nombreux qu'au Nou Camp ou qu'à Maracana mais l'intérêt du football reste le même.

Quand j'ai décidé d'abandonner le football pro je n'ai jamais envisagé de quitter la compétition. Je n'avais plus guère envie de connaître les longues heures d'un entraînement contraignant. Ni le trac qui précède chaque match ni les déplacements qui m'éloignaient chaque fois un petit peu plus de ma vie familiale. J'avais pourtant envie de jouer à un niveau intéressant. Pas question d'opter pour un club de Division 2 où j'aurais connu les mêmes ennuis qu'auparavant. C'est ainsi que je me suis retrouvé sous le célèbre maillot ciel et blanc du Racing Club de France. Cette semi-liberté que me procurait le football me permettait également d'assurer ma reconversion de journaliste.

Mes premiers pas d'ex-pro et de vieil amateur ne se révélèrent pas si faciles que cela. Je ne pensais pas qu'il y eût un tel décalage entre le football que je pratiquais depuis quinze ans avec Piazza, Revelli et Bathenay et celui que me proposaient mes jeunes coéquipiers Bijakovski, Sellier et Bouzaglou. Je n'arrivais pas à trouver mes marques, à me situer, à anticiper sur les intentions des joueurs qui m'entouraient. Toujours est-il que mon apport effectif était loin du rendement que l'on était en droit d'attendre de moi. Je crois bien que, parmi les rares spectateurs du stade Yves-du-Manoir, certains étaient persuadés que ce n'était pas moi mais... mon frère qui avait signé une licence au Racing. J'étais déboussolé et il m'a fallu un bon semestre pour enfin mettre en place quelques automatismes et deviner les enchaînements qui étaient susceptibles de se produire. Plus qu'un problème physique, ou technique, ce fut donc cette coordination qui m'a causé le plus de souci.

Si mon adaptation s'est révélée délicate, ce ne fut rien par rapport aux duels qui m'ont opposé à mes adversaires. Ma carrière passée m'a valu de bénéficier d'un régime particulier de la part des milieux de terrain défensifs qui, en principe, sont chargés d'annihiler le meneur de jeu adverse. J'ai donc vu défiler toute une meute de chiens bergers. Si certains étaient de bons chiens de garde, fidèles à leur maître que j'étais pendant quatre-vingt dix minutes, d'autres, moins bien dressés, n'ont pas hésité à prendre mes tibias et mes mollets pour des paillassons où ils essuyaient leurs crampons. Aussi, comme j'ai passé l'âge de recevoir des fessées, j'ai faite mienne cette maxime d'Amédée Domenech, l'un des plus célèbres piliers de notre rugby, et qui, s'adressant à Couderc, lui disait : "Mon cher Roger, vois-tu, dans une mêlée, il vaut mieux faire le boucher que le veau." Ce n'est pas mon genre de faire de la force physique mon argument majeur de foot-



LE JEAN-MICHEL LARQUÉ STÉPHANOIS DE LA GRANDE ÉPOQUE
... ne plus connaître l'angoisse...

balleur. Je précise simplement que j'étais plus susceptible aux tacles appuyés, car j'avais le sentiment qu'ils n'étaient pas uniquement destinés à me priver de ballon mais qu'ils étaient souvent doublés d'intimidation.

L'un de ces duels qui s'est mal terminé a eu pour cadre le stade de Guingamp lors d'une rencontre de Coupe de France. Je connais suffisamment Raymond Keruzoré pour savoir qu'en aucun cas il n'avait donné des consignes de jeu dur à mon poisson pilote Hervé Le Coz. Ce dernier n'avait certainement pas besoin de stimulation extérieure. Il choisit donc la manière forte, avec des interventions à contretemps et, malgré mes avertissements verbaux, il persista. Il s'était autorisé une bonne dizaine de fois ce type d'intervention et, logiquement, j'avais décidé de riposter. A l'issue d'un nouveau duel, il s'est trouvé les fesses à terre, devant la tribune d'honneur. On est grand seigneur jusqu'au bout et je lui tendais la main pour le relever. Sans doute vexé par la tournure des événements il me décocha un bon direct au foie, ce qui lui permit de prendre sa douche une heure avant ses coéquipiers. Il ne risquait pas d'être gêné par les voisins. Cette expulsion permit sans doute au Racing de réaliser l'exploit d'éliminer Guingamp sur son propre terrain. Il faut bien que l'expérience et les heures passées sur les tables d'opération pour réparer les genous servent à quelque chose. J'ai d'ailleurs souvent remarqué que les plus grands matraqueurs sont aussi les plus grands pleureurs. Ils donnent, ils donnent des coups, mais si la riposte arrive, alors, là, il semble que tous les malheurs du football s'abattent sur eux. Ils se transforment volontiers en martyrs.

Ces petits accrocs sont tout de même exceptionnels. Et la plupart de mes gardes du corps se sont comportés en adversaires loyaux. Ce n'était en fait que la continuité de ce que j'avais connu avec les Verts lorsque nous étions l'équipe à battre. Plus nouveau, dans ma carrière de joueur de troisième division, ce fut la réaction du public à mon égard. Ce n'était en fait pas le joueur qui était visé, mais essentiellement l'homme public que l'on

peut voir de temps en temps à Stade 2 ou écouter lors des retransmissions de matches. Ce qui me réconfortait, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est que je n'étais pas le seul à être incendié par les spectateurs de Concarneau ou de Saint-Brieuc. Avec moi ou à travers moi, je ne le saurai certainement jamais, ils associaient celui avec qui j'officie régulièrement : Thierry Roland. Preuve en tout cas que le téléspectateur est sensible au duo des commentateurs. Et l'une des grandes joies de Thierry lors des conférences de rédaction du lundi matin était de me demander s'il avait été encouragé durant le match que j'avais disputé le week-end. La décence m'interdit de traduire ici ce que mes oreilles ont pu entendre de manière distincte.

Sachez simplement que, d'après ces réflexions, je formais avec Thierry Roland... un couple très très uni. Mais ces humeurs du public ne sont pas très importantes à côté du plaisir que j'avais retrouvé. Et surtout de l'ambiance qui pouvait précéder un match. Les préparations psychologiques n'avaient rien à voir avec celles qui précédaient une rencontre de l'AS Saint-Etienne ou du P S-G. Tout s'effectuait dans la décontraction, et c'est peut-être dans ces moment-là que j'appréciais le plus la sérénité qui entourait la vie d'un club comme le Racing. Ne plus connaître l'angoisse des minutes précédant un match. Ne pas se rendre malade par la faute d'une défaite. Jouer pour jouer sans contrainte et sans conséquence, j'en avais presque oublié le goût. Il ne faut pas croire pour autant que le résultat nous importait peu. Et puis, c'est un peu l'esprit du Racing de savoir être modeste dans la victoire et modéré dans la défaite. J'avais oublié, également, le folklore qui peut entourer un déplacement d'une équipe de football, sans pour autant en diminuer le rendement sur le terrain. Finies les courses poursuites après un match pour aller dans un avion spécial qui vous ramène rapidement à la maison. Les clubs de football doivent être parmi les meilleurs clients de la SNCF, en tout cas les lignes Paris-Brest ou Paris-Quimper. Bien souvent, c'est dans ce train-là que nous prenions nos repas du midi. Ce n'était pas toujours des déjeuners diététiques que nous préparait le cuistot du restaurant de la rue Eblé. Sans donner les détails des menus, soyez certains que nous ne manquions de rien. Ni pour le solide ni pour le liquide. De la même manière, les après-matches sont de sacro-saints rendez-vous. Là encore, à notre arrivée en gare de Montparnasse, il était de bon ton de se retrouver autour d'une table de l'un des nombreux restaurants du quartier.

Toutes ces petites entorses ne nous ont pas empêchés de réaliser quelques bons coups. Le dernier en date s'est situé au cours des derniers seizièmes de finale de la Coupe de France. Le sort nous avait désignés l'Olympique lyonnais comme adversaire. C'est dans ce genre de match que l'on peut apprécier le mieux le désarroi qui envahit une équipe qui doute. Après un 0-0 aussi peu glorieux pour nous que pour nos adversaires au cours du match aller, c'est sans aucune illusion que nous nous étions rendus à Gerland. Pas de mise au vert spéciale, à tel point que j'étais même parti la veille pour les besoins de la télé afin d'effectuer un reportage sur la rencontre Saint-Etienne-Martigues. Et la première mi-temps n'avait fait que confirmer que nous avions raison de ne pas nous bercer d'illusions. Un but de Nikolic, un second d'Emon, et pas une seule occasion en notre faveur. A la limite, même après quarante-cinq minutes de jeu on pouvait craindre le pire d'autant qu'au cours de la deuxième période nous devions jouer contre le vent. Soudain tout s'est déréglé, dans la fragile équipe lyonnaise. J'ai filé un centre tire-bouchonné, vaguement dirigé vers le but lyonnais. Je la prends, tu la prends, dialogue de sourds entre Raymond, le gardien remplaçant de Topalovic, et son coéquipier Fournier, et le ballon meurt au fond des filets. Et là, j'ai su ce que c'était qu'une équipe qui avait peur. Cela se traduisait sur le visage même des joueurs lyonnais désemparés. Et comme une fatalité qu'ils attendaient nous avons égalisé grâce à notre attaquant Gérard Badoual.

Pendant presque une demi-heure nous avons tenu une qualification à laquelle personne ne croyait. Les Lyonnais eux-mêmes ne se rendaient pas compte qu'ils étaient éliminés. Et j'entends encore les



LARQUÉ DANS LE DÉSERT DU STADE DE COLOMBES
... le plaisir est toujours là...

cris de Bébert Emon qui, avec son accent de Marseille, essayait d'entraîner une réaction de la part de ses coéquipiers : "Et merde les gars, vous vous rendez compte qu'on est en train de se faire sortir. On va pas quand même passer pour des c... !" Le salut pour les Lyonnais vint d'ailleurs d'un débordement d'Emon qui allait déposer le ballon sur la tête de Pasqualetti. Nous étions quand même passés près de l'exploit. Je ne suis pas sûr, de toute façon, qu'à l'issue du match les plus fiers et les plus heureux étaient les vainqueurs. Comme quoi, même une défaite peut engendrer la satisfaction. Je dirai même que j'étais heureux de la qualification des Gônes, ne serait-ce que pour la crédibilité de notre football professionnel. En tout cas, sur ou à côté du terrain, les joueurs lyonnais s'étaient comportés de manière irréprochable.

Une attitude que je n'ai pas retrouvée chez un ancien professionnel aujourd'hui assis sur un banc de touche d'une équipe de troisième division du groupe Ouest. Un entraîneur dont je tairai le nom, mais qui avait commencé sa carrière dans un club professionnel de l'est de la France. Il avait connu, et cela n'est pas exceptionnel, j'en sais quelque chose, quelques petits problèmes qui l'avaient obligé à un repli stratégique dans l'Ouest. Il était devenu responsable d'un club qui, cette saison, a terminé premier des équipes amateurs du groupe Ouest. Mais pas sous sa direction. Car entre-temps, il avait été prié de boucler ses valises pour s'occuper du club le plus à l'ouest de notre hexagone, toujours en Division III. Cette équipe en question était venue chercher à Paris la revanche d'une défaite que nous lui avions infligée au match aller. Il faut croire qu'elle avait bien préparé son coup puisqu'elle réussit dans son entreprise par le résultat... et par la manière. Bravo pour les joueurs. Moins agréable par contre, l'attitude du banc de touche de nos visiteurs, entraîneur en tête qui, pris d'un sourire narquois, se délectait de la victoire des siens en chambrant son adversaire malheureux du jour. Visiblement cet entraîneur avait oublié que, quelques mois auparavant, il était parti discrètement à la recherche d'un hypothétique employeur. Le football autorise donc des pertes de mémoire, il est dommage que ce manque d'humilité provienne d'un ancien joueur pro qui doit savoir que la roue tourne très vite.

Elle a tourné si vite que j'arrive au terme d'une carrière, que j'ai l'impression d'avoir commencée hier. C'était dans le petit stade Jean-Brouchin, sous les couleurs de la JAB de Pau. Il n'y avait aucun spectateur pour suivre les matches de l'équipe minime. Et, comme il faut savoir boucler la boucle, je me contenterai désormais de jouer le lundi soir sur le terrain déstabilisé de la porte Didot avec mes amis du Variétés. Là, également, tout se passe devant des mains courantes désertes. Peu importe, car le plaisir est toujours là. »

JOSÉ PAR-CI, TOURÉ PAR-LA...

Ce matin-là lorsque j'étais entré dans sa chambre à l'hôtel Valbièvre, José Touré cirait ses chaussures de football. On peut être le plus Brésilien des Nantais, aimer le jazz, s'amuser dans la vie, se voir promis au plus bel avenir et, à vingt-deux ans s'en aller déjà vers un titre de champion de France, il faut aussi se plier aux contingences matérielles du métier.

Ce jour-là, c'était le matin de France-Yougoslavie. José Touré cirait donc les chaussures qu'il porterait le soir même pour sa première sélection. C'était à peu près le seul signe qui pouvait laisser croire qu'il était à quelques heures du plus grand événement de sa jeune carrière. Et si je m'étais attendu à ce qu'il me demande la composition de l'équipe de Yougoslavie, les caractéristiques de son adversaire direct ou des nouvelles de la météo, j'en aurais été pour mes frais. Une seule question le préoccupait : où pourrait-il bien trouver une vieille traction avant Citroën décapotable, si possible blanche ? José Touré, ce n'est pas le genre à se prendre la tête entre les mains en tremblant, pas le genre non plus à manquer les chances qu'on lui offre. Et celle de ce samedi 23 avril en était une.

La France, en effet, affrontait une formation yougoslave remaniée, qui alignait surtout des débutants moins enclins aux truquages que leurs aînés, moins techniques sans doute que les Halilhodzic ou Susic qui étaient dans les tribunes du Parc, et donc plus tendres. Et personne ne connaissait réellement ces Trifunovic, Dzeco ou Bazdarevic qui apparaissaient en sélection.

Mais l'équipe de France offrait aussi un visage nouveau avec d'abord l'absence des deux patrons du milieu, Platini et Giresse. Le Bordelais était blessé, le Turinois retenu par la Juventus, et ainsi Michel Hidalgo ne présentait plus dans son onze de départ que quatre héros de la demi-finale de Séville, Amoros, Bossis, Tigana et Rocheteau. Pas vraiment quatre vieux briscards mais avec respectivement 13, 48, 23 et 30 sélections des anciens pour ces deux nouveaux qu'étaient Yvon Le Roux et José Touré.

Le premier venait pour occuper un poste de stoppeur qui n'a jamais trouvé son maître depuis qu'on a jugé, bien hâtivement, Patrice Rio trop âgé.

Pendant quelques mois, déjà, son nom était revenu dans la bouche de Michel Hidalgo, d'abord séduit par les possibilités physiques du Brestois, puis par ses qualités techniques lorsque son club l'avait utilisé au milieu du terrain. Il s'était alors confirmé qu'il pouvait être bien plus qu'un garde du corps, confiné dans le marquage d'un avant-centre et que ses montées offensives ou son jeu de tête devaient aussi être des atouts pour l'équipe de France.

Avec José Touré, Hidalgo ne prenait pas non plus beaucoup de risques. Les années précédentes, on avait connu le jeune Nantais imprévisible et génial, déroutant et félin, mais, malheureusement, souvent inconstant. L'arrivée de sa vingt-deuxième année qu'il allait fêter le lendemain de ce France-Yougoslavie et surtout les retrouvailles avec Jean-Claude Suaudeau qui l'avait formé depuis sa plus tendre enfance, en faisaient aujourd'hui un élément sur lequel on pouvait compter, et c'était sans doute plus qu'un symbole de le voir porter le numéro 10, celui de Michel Platini.

« C'est vrai qu'il s'agit d'une responsabilité particulière, avouait Touré avant la rencontre, mais, malgré ce numéro 10, j'essaierai de jouer avec sérénité et réalisme, en utilisant mes qualités propres. Pas question de vouloir imiter Platini, ou même de tenter de lui ravir sa place. Car j'aimerais trop évoluer à ses côtés, comme Paolo Rossi. »

Tiens, tiens... c'étaient des paroles qui pourraient bien donner des idées bientôt à un entraîneur. Platini a souvent dit déjà qu'il regrettait de ne pas avoir joué avant-centre et voilà que Touré aussi semble avoir des velléités de numéro 9. Il est vrai



PREMIER BUT D'YVON LEROUX CONTRE LA YOUGOSLAVIE
...le plus beau jour de ma carrière...

qu'avant ce France-Yougoslavie il avait déjà marqué douze buts en championnat. L'idée trottait peut-être déjà dans la tête de Michel Hidalgo mais il ne l'évoquait pas encore, se contentant de dire ce qu'il attendait de ses nouveaux :

« J'estime, confiait-il, que dans notre situation actuelle, il convient, à partir d'un groupe, de le regénérer par l'incorporation de jeunes qui frappent à la porte et qui ont de sérieuses raisons pour cela.

J'espère aussi que le couple Ferreri-Touré, appuyé sur le tandem sérieux et complémentaire Tigana-Fernandez, pourra donner toute son impulsion à l'attaque.

Certes j'envisage un peu moins de précision avec cette équipe qu'avec nos deux super-métronomes mais peut-être davantage de mobilité. »

Cette mobilité, Hidalgo ne la découvrit pas durant le premier quart d'heure, soit que le trac eût rendu quelques jambes un peu cotonneuses, soit que chacun en fût encore à chercher sa place, soit que Jean Tigana ait voulu en faire un peu trop en l'absence des autres maîtres. Mais, après ce premier quart d'heure de tâtonnement, l'équipe de France entamait un festival qui allait conduire la Yougoslavie, selon les propres termes de son entraîneur, à la débâcle. Avec quatre coups de poignard, deux par mi-temps, empreints d'une réelle beauté :

— 21e minute : à la suite d'un corner, reprise de volée de Bellone repoussée par le gardien, Touré surgit, frappe, et Svilar repousse encore. La balle file sur l'aile droite où Bellone va la rechercher, se retourne, centre sur la tête de Le Roux qui marque 1-0.

— 32e minute : Rocheteau, après un échange avec Bellone (tiens, encore lui...), file au but, évite avec peine Svilar, et le score passe à 2-0.

— 47e minute : Coup franc aux 20 mètres. La frappe de Rocheteau traverse le mur et le ballon se fiche, à mi-hauteur, près du poteau droit de Svilar.

— 73e minute : Corner sur la droite. Mauvais placement des défenseurs yougoslaves. Touré s'élève, contrôle de la



TOURÉ S'EN VA. LA DÉFENSE YOUGOSLAVE EN TOMBE SUR LES FESSES
...très bientôt indispensable...

poitrine, un de ses gestes favoris, attend le rebond et frappe du cou-de-pied en pleine lucarne. Et de quatre, avec le salut de l'artiste.

Dommage alors que les Yougoslaves aient sorti de leur besace quelques coups défendus qui eurent pour conséquence d'envoyer à l'infirmerie Ferreri et Bellone, en même temps qu'ils prouvaient dans quel désarroi se trouvaient les hommes de Veselinovic. C'était tout juste bon à gâcher une fête qui avait pourtant de quoi combler Michel Hidalgo.

Dans le vestiaire où il tient sa conférence de presse après chaque match international, le sélectionneur n'en finissait pas de dresser des louanges.

« C'est formidable de voir la jeunesse prendre des initiatives, disait-il. Notre équipe a montré un maximum de qualités. Très mobile, elle a su rendre le ballon vivant. Elle a trouvé son chemin alors que nous nous demandions comment il fallait évoluer pour tromper une défense très regroupée. C'était un match pour ces jeunes. Ils ont su le saisir. »

Et, effectivement, Hidalgo aurait pu parler toute la nuit des satisfactions qu'il avait enregistrées non seulement sur le plan collectif, mais aussi sur le plan individuel.

Prenez Tempet. Le gardien, alors Lavallois, avait été placé dans des conditions très difficiles. Cinq quarts d'heure inactifs et, soudain, alors que sa concentration pouvait avoir disparu, une réaction yougoslave qui l'avait obligé à deux arrêts délicats et une sortie aérienne impeccable.

Prenez Ferreri. Une vitesse, une adresse, une vivacité qui vous démantèleraient n'importe quelle défense, même s'il avait péché un peu dans la finition. « Les actions inachevées ne sont pas graves, devait répondre Hidalgo. Le principal c'est d'être audacieux, d'entreprendre et aller de l'avant. »

Et Rocheteau ! Ses soucis physique oubliés (par la grâce de Pierre Faucher), il était redevenu insaisissable. Le ballon semblait attaché à ses pieds. Et deux buts en prime.

Et Tigana ! Dès qu'il eut compris qu'il ne pouvait tout entreprendre tout seul, il devint un parfait catalyseur des énergies de ses jeunes coéquipiers. Michel

Hidalgo dira d'ailleurs de lui : « Il a mis l'équipe sur les rails en créant des différences et a su jouer un rôle de meneur. »

Et Bruno Bellone ! Personne ne l'attendait à un tel niveau. Pas même Hidalgo qui avouait : « Bruno m'a surpris. Franchement, je ne le croyais pas aussi frais et déterminé. Il a été étonnant par le pressing qu'il a effectué sur la défense yougoslave. » Chacun de nous avait le souvenir d'un Bellone un peu et même beaucoup chien fou, jouant d'instinct et sans trop de réflexion. Ce soir-là on avait vu l'ailier monégasque peser sur la défense, multiplier les actions d'éclat mais, surtout, participer à la construction de la majorité des mouvements offensifs avec une clairvoyance et une pondération qu'on ne lui soupçonnait pas.

Restaient les deux petits nouveaux, Le Roux et Touré. Il suffisait d'écouter le nouveau stoppeur de l'équipe de France pour comprendre comment s'était passée sa première sortie internationale. « C'est sûrement le plus beau jour de ma carrière, clamait-il. J'atteins l'objectif que je m'étais fixé, je joue dans une équipe qui gagne et où l'on s'amuse, et je marque un but. Quel bonheur ! » Effectivement Le Roux avait toutes les raisons du monde d'être heureux. Il avait été rayonnant à un poste où il avait su ne pas rester enfermé dans un carcan défensif pour aller aussi lancer à l'attaque son imposante stature. Qu'il ait marqué de la tête était une juste récompense, mais il avait aussi frappé deux fois des 25 mètres avec une puissance inouïe qui expliquait pourquoi les semaines précédentes il avait été un des meilleurs marqueurs du Stade Brestois.

José Touré avait donc aussi marqué pour ses débuts en France A et on peut se demander si l'influence de Michel Hidalgo n'y est pas pour quelque chose. Depuis qu'il a pris la sélection nationale en main, ils sont dix à avoir marqué un but lors de leur première sélection, Platini, Specht, Wagner, Stopyra, Christophe, Bellone, Bravo, Roussey, Le Roux et Touré. C'est sans doute que l'environnement est favorable et que l'on sait mettre en confiance les petits nouveaux.

José Touré donc fit, presque comme sous le maillot nantais, étalage d'une

SVILAR VA CONTRER UNE REPRISE ACROBATIQUE DE TOURÉ
... Fauves qui peut...





TÊTE DE TOURÉ DEVANT VERCAUTEREN ET COECK
...au sommet de l'actualité...

classe fantastique qui, très bientôt, le rendra indispensable. Incontestablement il évolue dans un football d'une autre dimension et j'ai hâte de le voir associé à Michel Platini. Le génie de l'un, les coups de folie de l'autre pourraient offrir des séquences fabuleuses. Touré, à lui seul, afficha face aux Yougoslaves des gestes de rêve, et, même s'il n'exprima pas toute la constance nécessaire au haut niveau, il fit la conquête de tous. Et notamment de Christian Montaignac, «la» plume du journal *l'Equipe*. Plus habitué à fréquenter le monde de l'ovale, il n'en croyait plus ses mots en laissant courir son stylo avec la même verve et la même liberté que son sujet, pour écrire :

« Les pieds dans un peu d'eau, il lui reste au détour du mouvement comme une musique, de sourdes vibrations. Il suffirait d'un léger battement pour que d'un déhanchement il nous transporte à Bahia. Cette musique, vous l'avez vue, car elle se voit. Feinte de l'extérieur, c'est une touche de swing, contrôle de la poitrine, c'est deux doigts de samba. Rebond, frappe, c'est le juste tempo, mon Dieu qu'il est beau, sous le poteau. Maintenant, figé, après un saut de grand diable noir, bras levé, c'est Touré qui lance son char. C'est Carnaval. N'entendez-vous pas le hululement des sifflets, le tintement des clochettes, le tremblement des tambours ? Et tout ça à deux pas du périphérique où se rongent les freins. Merci José. Je sais, en face, il étaient plus slaves que yougos et mordaient dans les dribbles comme de grands chiens sevrés, mais enfin, comment dire, "c'était le pied". Il l'a dit. Et si bien. Après avoir souhaité "bonne nuit" à Toko qui, effectivement, sommeillait déjà, et demandé l'heure dont il n'a que faire.

« Je suis là à le regarder avec, en tête, une comparaison qui n'a rien d'original et s'impose depuis longtemps. Ce geste dans la ouate, ce ballon qui semble s'évanouir dans un édredon et, soudain, cette impulsion, cette invention : c'est Blanco en moins grand (1,82 m contre 1,85 m), moins fort (76 kg contre 82 kg), mais avec ce cousinage dans l'action quand tout paraît facile dans ce qui, d'ordinaire, fait la

difficulté. Blanco et Touré, lâchés en liberté dans le Parc la même année, c'est un supplément de soleil dans un coin de mémoire ébloui. Et un peu de délire, allons, dans la rigueur, par ces temps qui discourent. Si José... Fauves qui peut... On peut oser avec Touré. »

Et Hidalgo avait bien l'intention d'oser encore avec son nouveau fauve lors du France-Belgique qui suivait et notamment de l'associer à Platini. Un Platini assez agacé par quelques commentaires qui avaient été jusqu'à dire que l'équipe de France pouvait fort bien se passer de lui. « Ceux-là même qui disent aujourd'hui que l'équipe de France peut se passer de moi et de Giresse, m'avait-il téléphoné, seront les premiers après la prochaine défaite à dire que nous sommes indispensables. Je les connais bien ceux qui se prennent pour des papes du football. »

De toute façon Michel Platini n'avait pas envie de disputer ce France-Belgique programmé au Luxembourg pour l'anniversaire de la Fédération du Grand-Duché. Il préférait dans un premier temps se rendre au jubilé de Paul Breitner avec toutes les vedettes du football mondial. Michel Hidalgo était loin d'être d'accord et il se préparait à le lui indiquer fermement lorsque tomba la nouvelle que le match de Coupe d'Italie Roma-Juventus était lui aussi programmé à la même date. J'entends encore l'éclat de rire de Platini me l'annonçant et ajoutant : « Tous ceux qui se préparaient à une belle polémique en sont pour leurs frais. »

Pas de Platini à France-Belgique donc, mais pas non plus de Trésor dont la saison était terminée, de Giresse touché au genou, de Bellone et Ferreri, blessés aussi, de Tusseau, Amisse, Bossis et Rocheteau, victimes de meurtrières demi-finales de la Coupe de France. Et Hidalgo qui avait annoncé au soir de France-Yougoslavie que les choix pour le prochain match devenaient trop cruels avait dû téléphoner aux quatre coins de la France pour réunir une sélection.

Si bien que c'était une formation totalement inédite qui pénétra sur le stade du Luxembourg avec deux débutants, Thou-

PREMIER BUT PAR DIDIER SIX QUI BAT MUNARON, LE GARDIEN BELGE
...un capitaine heureux...





JEAN-CLAUDE LEMOULT, BALLE AU PIED, FACE A MEEUWS
... des débuts réussis...

venel le Bordelais et Lemoult le Parisien. Hidalgo apportait ainsi une nouvelle preuve de la formidable qualité du réservoir du football français. Lors d'une saison parsemée de quatre victoires (Hongrie, Pays-Bas, Portugal et Yougoslavie), de deux nuls (URSS et justement la Belgique) et d'une seule défaite (Pologne), Michel Hidalgo s'est livré à une large revue d'effectifs destinée à préparer ce championnat d'Europe des Nations qui approche à grands pas. Mais s'il n'en gardait qu'un, Hidalgo conserverait peut-être celui qui sera l'attraction des années 85, José Touré.

Car quelles images garde-t-on de ce France-Belgique, joué à une allure de vieillards et télévisé en léger différé en raison de la marche triomphale de Noah face à Lendl ? Pour ma part, une seule, celle de Touré jaillissant au milieu de quatre-vingt dix minutes d'ennui pour placer une fantastique tête plongeante repoussée pourtant par Munaron, mais juste sur le pied de Didier Six, heureux capitaine d'un jour. On n'en était encore qu'à la onzième minute mais déjà on avait mangé son pain blanc. Tout juste restait-il l'égalisation belge (une belle volée de Voordeckers, le Tintin de Waterschei), quelques gestes de Touré, l'activité intelligente de Lemoult, le bon retour de Battiston à un poste de libero que convoitait Jeannol et surtout la démonstration de deux footballs collectifs, sûrs d'eux-mêmes, mais peu décidés à allumer un incendie.

Chacun avait sans doute laissé une bonne partie de sa générosité dans une longue saison, Gerets comme Amoros, Vercauteren comme Genghini, et le résultat nul (1-1) était des plus logiques, sinon des plus enthousiasmants.

Il suffisait en tout cas à Michel Hidalgo, tout heureux de voir les trésors s'accumuler en fin de saison dans sa hotte de père Noël sélectionneur.

« Il n'était pas facile de donner une grande intensité à cette rencontre, avouait-il, dans un stade sans ambiance. Malgré tout la lutte pour la conquête du ballon a toujours été vive et, à ce jeu, Le Roux et Touré ne furent pas les moins convaincants. Ils ont tous deux confirmé leurs bons débuts du mois dernier. »

Et voilà... Il avait suffi de deux matches pour que José par-ci, Touré par-là, vienne prendre place au sommet de l'actualité. Et personne ne savaient encore de quel chef-d'œuvre il serait capable en finale de la Coupe de France.

AU FOND DU PANIER A SALADE...

A trente-deux ans, Joël Quiniou est un des meilleurs arbitres français, classé numéro 3 par la Fédération derrière Michel Vautrot et Georges Konrath. S'il a à peine plus de la trentaine, ce Parisien d'origine bretonne compte déjà quinze ans de carrière. Son ascension n'en est pas moins rapide et Joël Quiniou, international depuis 1981 a acquis une réputation d'intégrité, évidemment, mais aussi de clairvoyance et de courage : le nombre de penalties qu'il a sifflé en 1982-1983, en faveur des équipes visiteuses, dépasse sensiblement la moyenne nationale.

Pas étonnant, dans ces conditions, que M. Quiniou connaisse, de temps à autre, des sorties difficiles... Le panier à salade salvateur, il l'a fréquenté très tôt. Ce qui ne l'a pas effrayé. « Celui qui n'en a jamais eu besoin ne connaît pas l'arbitrage », assure-t-il.

A travers le récit que Joël Quiniou a fait à Frédéric Chevit, journaliste à l'Agence France-Presse, on découvrira, ou on se rappellera que le « métier » d'arbitre, s'il ne manque pas d'agrément, réclame souvent un caractère drôlement trempé...

« J'ai joué au football dans les catégories de jeunes, avec Bourg-la-Reine, mais j'étais handicapé par de fréquents ennuis musculaires. Un jour, en juniors, nous disputions un match de Coupe Gambardella dans la banlieue de Paris. Comme j'avais souffert, peu avant, d'une contracture, l'entraîneur m'avait mis douzième homme. L'arbitre ne s'étant pas présenté, après tirage au sort, ce fut à nous d'arbitrer. Mon entraîneur m'a demandé de le faire et j'ai accepté.

« Le match a été assez heurté et j'ai été amené à exclure — c'est le terme exact, expulser étant un terme incorrect — un joueur de l'équipe adverse. Et, à la fin du match, ce garçon m'a agressé. Mon frère, qui jouait dans l'équipe, s'est précipité et a mis KO mon agresseur. Une bagarre générale a suivi et, naturellement, j'ai été convoqué à la Ligue. Là, mon entraîneur m'a dit que si j'avais envie de devenir arbitre, je n'avais qu'à suivre des cours. La commission de la Ligue qui devait nous entendre siégeait en effet à côté de la salle où avaient lieu les cours d'arbitrage. Et c'est après ce match houleux, mon premier match, que j'ai décidé de me lancer dans l'arbitrage. Difficile de ne pas parler de vocation.

« J'ai donc pris des cours et commencé à arbitrer. C'était la saison 1968-1969 et ayant réussi mon examen théorique et pratique, j'ai été nommé arbitre officiel.

« En fin de saison, je suis désigné pour arbitrer un match au stade Pershing, dans le bois de Vincennes, en Promotion de deuxième division tout en bas de l'échelle. J'ai su plus tard que les deux équipes, les Gobelins et une formation de Camerounais, disputaient la montée.

« En fin de match, j'ai sifflé, comme cela m'arrive assez souvent, un penalty, en faveur des Gobelins. Penalty qui leur a permis de prendre l'avantage. C'est alors qu'un Camerounais m'a descendu d'une manchette sur la nuque. J'ai réussi à me relever, mais j'ai arrêté le match.

« Le retour aux vestiaires a été très difficile, d'autant qu'il y avait bien cinq cents mètres à faire. Et, aux vestiaires, il a fallu appeler Police secours pour que je puisse m'en aller. Mes parents, qui assistaient au match, étaient affolés. D'autant qu'un joueur leur avait dit que leur fils "ne quitterait pas le stade vivant".

« Mais, pendant que j'étais enfermé dans mon vestiaire, ils ont parlé avec ceux qui m'en voulaient tant, qui me traitaient de raciste. Ils ont expliqué que c'était faux, que personne n'était raciste dans la famille, au point que mon oncle était inspecteur d'Académie, au titre de la coopération, au Cameroun. Mes agresseurs le connaissaient ! Tout s'est arrangé et nous avons quitté le stade presque bons amis !

« Cette anecdote prouve que les matches de district ou de Ligue sont difficiles. Parce qu'on est seul à arbitrer, d'abord, parce qu'on ne bénéficie d'aucune protection, ensuite. Quand on doit appeler Police secours, bien souvent le

mal est fait. Et ce type d'agression décourage bon nombre d'arbitres débutants. Moi, j'y ai cru dès le départ, et ces agressions ont eu un effet contraire, elles m'ont forgé une personnalité sur le terrain, donné une force morale indispensable. Jamais je n'ai pensé à arrêter, même si c'était le souhait de mes parents.

« C'était un défi, une ambition aussi, mesurée, celle de pouvoir vivre le football au plus haut niveau.

« Et puis, beaucoup de gens estiment que ces embûches constituent un tamis dont seuls ressortent les meilleurs, ceux dont le caractère leur permettra de faire carrière. Ils pensent que, quand on n'est pas passé par le panier à salade, on n'a rien connu de l'arbitrage.

« Après cette fin de saison houleuse, donc, j'ai poursuivi, gravi les échelons pour arriver au bout de six ans en Division d'Honneur sans incidents marquants. Je ne dis pas que tout le monde a toujours été satisfait de mon arbitrage, mais j'ai eu affaire, le plus souvent, à des gens corrects et disciplinés.

« A l'issue de la septième saison, j'ai été présenté à la Fédération par ma ligue.

« L'examen pour devenir arbitre interrégional, c'est-à-dire arbitrer en Divisions III et IV, est très difficile, c'est un vrai concours avec un questionnaire salé et deux dissertations. Il y a, chaque année, peu de postes à pourvoir. C'est la raison pour laquelle la sélection est impitoyable.

« A mon époque, la Division IV n'existait pas encore. J'ai donc arbitré directement en Division III après avoir réussi mon examen. Ensuite, nouvel examen pour devenir arbitre fédéral 2, c'est-à-dire officier en Division II. Et encore un examen pour devenir arbitre fédéral et diriger des matches de première division. A chaque fois, il y a en plus des contrôles sur le terrain.

« Je suis donc devenu arbitre de Division I à vingt-neuf ans après avoir "redoublé" ma Division III. Aujourd'hui, pour les jeunes, un nouveau système a été mis en place. Les plus doués peuvent être, jusqu'à vingt ans "jeunes arbitres de la Fédération". Et, à vingt ans, après avoir dirigé des matches de jeunes, ils passent directement en Promotion d'Honneur, ce qui leur épargne les rencontres difficiles de district. Je pense que la Commission centrale d'arbitrage recueillera les fruits de cette politique.

« Pour en revenir à ma carrière, c'est avec le match Auxerre-Cannes, en deuxième division, que j'ai connu mes premiers ennuis sérieux après ceux du match Gobelins-Camerounais. Auxerre-Cannes, en fin de saison 79-80 était une rencontre décisive pour les deux équipes. Difficile en première période, quasiment inarbitrable en seconde. J'en viens à exclure un joueur de Cannes auquel j'avais donné un avertissement pour une agression et qui avait récidivé dans la minute suivante.

« Sur le coup franc qui s'en est suivi, un Cannois intercepte le ballon et marque le premier but du match. Il restait à peu près vingt minutes à jouer. Les Cannois narguaient le public, etc. Bref, un match fou. Auxerre a égalisé sur un but contesté, la balle étant revenue en jeu après avoir frappé la barre. Mais mon juge de touche et moi avions vu ce ballon franchir entièrement la ligne de but. Les Cannois ont été furieux et je pense que, si le match avait eu lieu à Cannes, il n'aurait pas pu se terminer.

« A quelques minutes de la fin, deuxième but, incontestable celui-là, pour Auxerre. En fin de match, je me suis réfugié dans mon vestiaire, mais les comptes se sont réglés entre dirigeants des deux clubs, l'un d'eux ayant même été condamné en justice. Je crois me souvenir aussi que les Cannois avaient emporté dans le train les licences des joueurs d'Auxerre.

« A la suite de ce match, j'ai reçu des menaces de mort, par téléphone, chez moi. Menaces pour ma famille et moi-même. Je n'ai pas eu peur, mais j'en ai eu vite assez et j'ai signalé à mes correspondants anonymes que ma ligne était sur table d'écoute. Les appels ont cessé.

« Mon expérience difficile suivante se situe à Nice, à l'occasion du match Nice-Sochaux. Les Niçois m'ont réclamé un penalty pour une prétendue faute de Ruty sur Bjekovic. Moi, j'ai considéré que le tacle était régulier. A la fin du match, des supporters niçois nous attendaient et nous avons dû quitter le stade par une porte dérobée, protégés par des policiers



JOËL QUINIOU, ARBITRE D'UN DIFFICILE BARRAGE, NIMES-TOURS
... une force morale indispensable...

et leurs chiens. C'était le premier match d'un de mes juges de touche, puisque nous tournons en équipe de trois, comme la plupart de nos collègues. C'était un bon baptême ! Mais, finalement, cela fait des souvenirs et s'il n'y avait pas, de temps à autre, quelques difficultés de ce genre, l'arbitrage serait presque monotone !

« Ensuite, il y a eu Bordeaux-Saint-Etienne, match important pour les deux clubs. Là encore, coup franc contesté pour Saint-Etienne qui égalise 1-1 et manifestations houleuses du public à la suite de la réaction des joueurs. Car, il faut bien dire que si les joueurs ne réagissent pas, le public ne bouge pas. Et, à cinq minutes de la fin, un Bordelais plonge dans la surface, cherchant le penalty que je n'accorde pas. Sortie du terrain difficile, sous les bouteilles de bordeaux, malheureusement vides et les canettes de bière. Et nous avons dû quitter le stade, de nouveau, par une porte dérobée.

« Mais le match le plus dur de ma carrière, jusqu'à présent, a été Nancy-Tours, la saison dernière. En première période, Nancy m'avait réclamé, en vain, un penalty, pour une prétendue faute sur Jeannol, mais, à la mi-temps, c'est Tours qui menait 1-0. En seconde période, Nancy égalise, puis Tours mène 2-1. Nouvelle égalisation de Nancy, qui prend même l'avantage 3-2. Il reste alors trente secondes et c'est toujours quand on pense qu'on est tranquille que surgissent les problèmes. Sur une dernière attaque de Tours, Polaniok est crocheté par derrière dans la surface. Naturellement, je siffle penalty. Et je pense que je n'aurais pas eu trop de problèmes si, sur cette action, le gardien de Nancy, Moutier, ne s'était blessé, en cherchant à récupérer la balle. Il a dû être évacué sur une civière. Evidemment, à trente secondes de la fin, penalty contre l'équipe locale, blessure du gardien et un gardien de fortune dans le but... Le public était complètement fou. J'ai arrêté le match dès que Tours a transformé ce penalty et je me suis réfugié aux vestiaires, en esquivant les bouteilles qui pleuvaient.

« Très vite, la foule a forcé les portes qui donnent sur la cour intérieure du stade, une enceinte réservée, en principe, aux officiels, et sur laquelle donnent les vestiaires. Pendant deux heures, notre porte a été martelée. Nous entendions les cris "Arbitre, salaud, le peuple aura ta peau !".

Là, j'ai eu peur. Les lumières ont été éteintes. Nous nous sommes retrouvés dans le noir, avec ces gens déchaînés qui frappaient sur la porte et hurlaient. Je ne savais pas où étaient les forces de l'ordre, ce qu'elles faisaient. Je pense que les lumières avaient été éteintes pour laisser croire que nous étions partis, mais c'était dur à faire avaler, car, au stade de Nancy, il n'y a qu'une sortie !

« A minuit, les forces de l'ordre sont intervenues, très vigoureusement, et le délégué du club est venu me dire que je pouvais sortir. Le panier à salade était juste devant la porte, mais un excité a tout de même réussi à me donner un violent coup de poing dans le dos. Ce type avait dû jouer double jeu, laisser croire qu'il cherchait à me protéger pour mieux me frapper.

« Ressentant une violente douleur dans le dos, j'ai demandé à être conduit à l'hôpital où l'on n'a décelé, heureusement, aucune lésion grave. Mais j'ai décidé de porter plainte et nous avons quitté le commissariat à plus de 3 heures du matin. Le lendemain, le président de l'AS Nancy-Lorraine, M. Rousselot, a téléphoné à mon domicile pour demander de mes nouvelles...

« Un autre match "intéressant" a eu lieu la saison dernière, en Coupe, dans l'ouest de la France. J'avais sifflé un penalty contre l'équipe locale (un de plus !) et j'ai eu affaire, à la fin du match, au commissaire de police chargé de notre protection. Il est venu nous trouver et nous a dit : "Vous êtes des voleurs."

« Un de mes juges de touche lui a alors présenté ses poignets : "Vous avez vos menottes ?"

« Le commissaire a repris : "Et puisque vous êtes des voleurs, je me désintéresse de votre protection."

« C'est évidemment des propos très graves et j'ai décidé, étant moi-même fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, de régler cette affaire au sein de mon administration. J'ai donc rédigé un rapport sur ce commissaire qui était vraiment très mal tombé ! J'ai donc adressé ce rapport au directeur de la police nationale. Moi, je n'ai plus eu de nouvelles, mais je pense que le commissaire en a eu... et a été un peu surpris !

« Au niveau international, je n'ai encore jamais rencontré de tels problèmes.

« A l'étranger, on est toujours très bien reçus, mais il faut à tout prix éviter les cadeaux. Et, sur ce plan, j'ai pris pour modèle Michel Vautrot, Georges Konrath et Robert Wurtz, avec lesquels j'ai effectué mes premiers matches internationaux et qui ont toujours eu une conduite nette, sans ambiguïté. Ils n'acceptent rien avant le match et, après le match, seulement des cadeaux normaux, comme des souvenirs offerts par la Fédération nationale. Sans doute y a-t-il eu des abus, lors de certaines rencontres, mais pas avec les arbitres français, qui savent se conduire, éviter notamment les pièges des chambres "garnies"...

« Il arrive aussi qu'on nous délègue une interprète féminine, très avenante, qui propose qu'on se retrouve avec quelques-unes de ses copines, pour dîner, après le match. Mais en réalité, après le match, on ne voit plus personne, l'interprète est occupée ailleurs, les copines ont été retenues... Même quand l'équipe locale a gagné...

« Pour réussir sa carrière dans l'arbitrage, je crois qu'il faut être blindé sur tous les plans, et un des moyens consiste à ne plus lire la presse, ce que je fais sur les conseils de Georges Konrath. Lire que c'est un scandale, qu'on a volé l'équipe "comme au coin d'un bois" ou des phrases classiques comme : "Je n'ai pas pour habitude de critiquer l'arbitre, mais aujourd'hui, M. X a vraiment été en dessous de tout", cela fait mal et n'apporte rien. D'autant que tous les arbitres y passent un jour ou l'autre.

« Il ne faudrait pas en conclure toutefois, que la fonction d'arbitre ne comporte que des déboires. Elle procure aussi beaucoup de joies, dont certaines très simples, comme le jour où un joueur, contre lequel je n'avais pas sifflé un penalty, alors qu'il avait touché le ballon de la main, est venu me dire après le match qu'il avait été surpris. Je lui ai expliqué qu'à mon avis, son geste n'avait pas été intentionnel. Il m'a répondu que c'était exact, mais qu'il était surpris que je m'en sois rendu compte et, à la limite, aurait parfaitement compris que je siffle un penalty contre lui ! »

PLATINI : LE « CAPO CANONNIERE »

Ceux qui ont la chance d'avoir un magnétoscope sont vraiment des privilégiés. Ils peuvent voir et revoir les matches que la télévision nous offre assez régulièrement. Ils peuvent aussi garder les meilleurs moments (ils sont nombreux) de Télé Foot 1. Michel Platini, téléspectateur comme les autres, se construit ainsi une belle collection de cassettes et, parmi elles, l'une spécialement enregistrée en France, celle de ses dix-huit buts du championnat d'Italie que Michel Denisot avait commandée à la télévision italienne.

Nous les avons revus ensemble. Il les a disséqués un à un, retrouvant ses émotions, et surtout n'hésitant pas à donner une note à ces buts en fonction de leur qualité. Tout heureux de nous montrer ainsi, lui devenu le roi des buteurs du Calcio, qu'il avait retrouvé cette joie qui avait disparu quelques mois plus tôt lorsqu'il n'était pas encore le « capo canonniere », lorsqu'il n'était pas encore Platinissimo.

Juventus-Cesena (19 septembre 1982)

Tardelli me lance en profondeur. Je croise mon tir du pied gauche juste quand le gardien sort. Facile, mais un plaisir énorme : c'était mon premier but en championnat. 12/20.

Juventus-Roma (24 octobre 1982)

Long centre de Paolo Rossi que Bettega prolonge de la tête. Tardelli, décalé

MICHEL PLATINI S'INFILTRE ENTRE DEUX DÉFENSEURS DE L'INTER
...le roi du Calcio...



sur l'aile, reprend de volée, mais son tir est trop croisé. Heureusement j'ai anticipé et j'arrive à temps pour redresser la course du ballon, au pied du poteau. Le but en lui-même n'a rien d'exceptionnel mais je l'ai encore marqué du gauche. Ça me fait rire... 9/20.

Juventus-Pise (7 novembre 1982)
Un une-deux avec Paolo Rossi. Je ramène le ballon devant moi, avance en deux touches de balle et frappe de l'extérieur du pied droit sur le côté droit du but. Classique mais pas mal fait... 13/20.

Juventus-Torino (21 novembre 1982)
Paolo Rossi et Gentile tirent un corner à deux, et c'est Paolo qui centre. Tardelli reprend de volée à six mètres des buts, et le gardien repousse sur moi. Je frappe instantanément et le ballon file sous la barre. On ne peut pas dire que j'ai été pour grand-chose dans la construction de l'action. 10/20.

Juventus-Udine (27 février 1983)
Des 20 mètres, je frappe un coup franc à ras de terre et le ballon glisse entre les mains et les jambes du gardien. Je n'ai pas de quoi être vraiment fier. 4/20.

Un peu plus tard, servi par Bettega, je pars du milieu de terrain. J'effectue une course d'au moins quarante mètres, avec un adversaire aux trousses. A tout moment je m'attends à être abattu, mais puisque je suis toujours debout, arrivé à dix mètres du gardien, je croise un tir du pied droit, ce n'est guère puissant mais suffisamment bien placé pour être mon deuxième but. Je ne le savais pas encore mais ce match était le départ d'une belle série. 12/20.

Roma-Juventus (6 mars 1983)
Coup franc à la limite de la surface. Légèrement sur la gauche. Comme je les aime. Je frappe de l'intérieur du pied et la balle brossée vole quasiment jusqu'à la lucarne. Les images de la télé m'en procurent encore des frissons. 16/20.

Juventus-Avellino (13 mars 1983)
Marocchino centre en retrait aux alentours du point de penalty. Je frappe et un défenseur repousse sur Bettega qui tire à son tour mais est contré. Le ballon me revient une nouvelle fois. Je frappe encore, très fort au milieu du but et la balle file entre les jambes du gardien. Ouf ! On peut dire qu'on y a mis le temps . 9/20.

Dans ce même match je me retrouve, un peu après, bien lancé par Boniek. Petit crochet extérieur d'abord pour éviter un défenseur et à l'entrée des 18 mètres, sur le flanc droit, j'expédie, de l'extérieur du pied droit, une diagonale qui se fiche sous la barre. Quel pied ! C'est fou ce que j'étais content. J'étais persuadé et je le suis toujours que c'était un super-but. Le ballon avait claqué sur les filets. J'entends encore le bruit. Par modestie je ne mets pas plus que : 15/20.

Torino-Juventus (27 mars 1983)
Penalty. Je tire sur la gauche du gardien. Il est parti du bon côté et repousse. J'arrive avant qu'il ait pu se relever et je la glisse au fond. Pas de quoi pavoiser. 6/20.

Juventus-Ascoli (10 avril 1983)
Celui-là, je lui garderai toujours une petite place dans ma tête. Une-deux avec Bettega qui me rend le ballon un peu haut. Je me l'emmène quand même du talon, par-dessus un défenseur. Je récupère derrière lui et je lobe le gardien qui s'avançait. Un but auquel je rêvais quand j'étais gosse ! Un but de cinémathèque. Un but aussi fou que merveilleux. Le plus beau de ma vie. 21/20.

Cantazaro-Juventus (24 avril 1983)
Faute sur Tardelli dès le début du match. Penalty. J'avais encore très présent à l'esprit celui du derby turinois où j'avais dû m'y reprendre à deux fois pour marquer. Alors j'ai préféré changer de côté. Sur la droite du gardien de l'intérieur du pied droit. Pas de problème... 10/20.

Une-deux avec Tardelli et je m'enfonce facilement dans la défense (ils sont derniers du championnat !) Lorsque le gardien sort, je fais un crochet sur ma gauche et, à la sortie du dribble, je pousse le ballon de l'extérieur du pied droit. L'enchaînement était parfait. 16/20.

Juventus-Inter (1er mai 1983)
Au départ encore un une-deux, une de mes armes essentielles, avec Boniek cette



COUP FRANC ET BUT DE PLATINI CONTRE L'A.S. ROMA
... encore des frissons...

fois. Sa remise est impeccable, bien plate, bien franche. Je suis légèrement décalé à gauche du but, mais je frappe de l'intérieur du pied droit. La balle, brossée, s'en va à ras de terre dans le coin opposé, 15/20.

Je ne suis plus qu'à un but derrière Altobelli au classement des buteurs quand Tardelli adresse un long centre aérien. Je m'élève au-dessus d'un défenseur et je marque de la tête. Je ne croyais pas que j'étais capable de monter si haut. Me voilà donc en tête du classement des buteurs même si, deux mois plus tard, parce que des supporters avaient attaqué le car de l'Inter, nous aurons match perdu sur tapis vert. 15/20.

Cagliari-Juventus (8 mai 1983)

Boniek me lance en profondeur, je dribble le gardien et marque dans les buts vides. Ce qui est amusant c'est que les cameramen de la télévision ne devaient pas y croire. Aucun n'a filmé les images et je n'ai revu que le ballon au fond des filets. Dommage, j'en garde une sensation forte. 17/20.

Juventus-Gênes (15 mai 1983)

C'était la revanche de ce match aller, que Charles Bietry vous a raconté dans les pages précédentes et où j'avais touché le fond. Je ne suis pas mécontent d'avoir marqué à deux reprises.

C'est d'abord Scirea qui redouble sur l'aile gauche avec Tardelli et qui m'adresse un centre merveilleux. Comme s'il me déposait la balle sur la tête au deuxième poteau. Je n'avais pas le droit de le manquer. Sous la barre ! 14/20.

Le dernier de la saison enfin. Pas le plus vilain. Cabrini, lancé sur la gauche comme Scirea l'avait été un peu plus tôt (et on dira que les arrières n'attaquent pas à la Juventus !), centre à mi-hauteur. Je contrôle du pied droit et, avant que la balle ne touche terre, je reprends de volée. Pas mécontent de finir l'année en beauté. 17/20.

LA LETTRE D'UN CHAMPION D'EUROPE

Ils étaient partis les mains dans les poches, ils sont revenus les bras au ciel. L'important était de participer, et ils ont tout gagné.

Etonnants juniors français, devenus champions d'Europe, trente-quatre ans après Jean Vincent et ses « potes », au moment où l'on s'y attendait le moins. Et dans le berceau du football, s'il vous plaît, sur les terrains de Sa gracieuse Majesté.

Même l'équipe de gala de 1981, avec les Ferreri, Bravo, Paganelli et Poullain n'avait pu en faire autant, éliminée par la RFA en demi-finale.

Le moins surpris de toute la petite troupe partie pour cette balade anglaise a sans doute été Dominique Mignon, le reporter de l'Agence France-Presse, qui couvait des yeux depuis des mois ces bleuets. Lui, affirmait-il avant le départ, était certain de leur réussite et n'aurait laissé sa place pour rien au monde. Il voulait être là-bas. Il a vu, est revenu, est convaincu et veut nous faire partager son enthousiasme. Ecoutons-le :

« Les Bleus façon 83, entraînés par Gaby Robert, n'étaient peut-être pas habités par le génie, mais ils possédaient une foi, une rage de vaincre, un cœur gros comme ça. La volonté sans laquelle le talent n'est (presque) rien. Ils avaient faim, soif de conquêtes. Et ils ont eu à boire et à manger, plus qu'il n'en faut.

Le bilan? Etonnant... Cinq matches, quatre victoires (Finlande, Belgique, Italie, Tchécoslovaquie) et un nul (Eire), la meilleure attaque du championnat d'Europe et le meilleur buteur, le Sochalien Stéphane Paille (5 buts).

Et des "gueules". Des personnalités. Arnaud Sabonnadière, dix-sept ans, terminale "C", et un transfert de Grenoble au FC Nantes en bout de piste. Garçon tranquille, gardien super. A ras de terre comme dans les airs. Il est très bon, et il porte chance : quinze matches joués en équipe de France, cadets puis juniors, et pas la moindre défaite. Avec huit buts encaissés seulement. Faites la moyenne...

L'un arrête, l'autre marque. Deuxième personnalité : Stéphane Paille. Physique de jeune premier, 1 m 84 sous la toise, 79 kg sur la balance. Et des buts à la pelle : 17 avec Sochaux, en championnat de France de Division III, et 10 sous le maillot bleu, dont 5 en Angleterre. Originaire de Haute-Savoie, il était aussi doué pour le ski, mais a préféré les crampons. Pas bête. Pas surprenant, non plus, qu'il affectionne les hauteurs : son jeu de tête a même fait pâlir les Anglais...

Troisième symbole de cette équipe : le capitaine Laurent Fournier. Déjà des dizaines de matches en pro, avec l'Olympique lyonnais, et des tonnes de souvenirs. Avant l'Angleterre, il était le seul junior connu du grand public. Mais il n'est pas rentré jaloux. Le meneur d'hommes, le faiseur de jeu. Celui qu'on suit, qu'on écoute, qu'on respecte. Une gouaille bien de son âge. Ouf ! Un jeune qui n'écrira pas ses mémoires avant d'avoir vécu.



FOURNIER, CAPITAINE DES CHAMPIONS D'EUROPE
... une ballade anglaise...

Dernier leader de la bande : Jean-Luc Ribar, dix-huit ans, ex-aspirant de l'AS Saint-Etienne, passé stagiaire pendant l'été. Un tempérament, une présence qui fait redouter son absence, une astuce propre à l'homme du milieu (de terrain). 26 sélections en équipe de France de jeunes, et, depuis le 22 mai, un titre de



STÉPHANE PAILLE DÉBORDE UN TCHÉCOSLOVAQUE EN FINALE
... il a fait pâlir les Anglais...

champion d'Europe à son palmarès. Ça valait bien le coup de prendre sa plume, et d'envoyer un petit mot aux copains. La lettre d'un champion d'Europe.

"Chers amis,

Il m'est arrivé, en mai, des choses extraordinaires. En vingt-quatre heures, j'ai vu la finale de la Cup à Wembley, et je suis devenu champion d'Europe juniors à Tottenham. C'est vrai, c'est bien arrivé. On m'aurait pourtant dit cela il y a quelques années, ou même quelques mois, j'aurais hurlé au fou.

C'est fantastique d'en être arrivé là, nous qui formions depuis deux ou trois ans une bonne bande de copains, un groupe très soudé. Au départ, notre génération n'était peut-être pas « super », mais les joueurs n'étaient pas des « charlots » pour autant. Avec Fournier, titulaire à Lyon, Fernier, qui a joué une douzaine de matches avec Sochaux, et Guion, Thomas, Frechet et Paille qui sont déjà parfois apparus en équipe professionnelle.

Moi, non, mais je m'en fiche. Rien ne presse. A dix-huit ans, on peut encore attendre. Mieux vaut terminer sa formation, être suffisamment mûr pour tenir le coup, car les anciens ne vous font pas de cadeaux. Regardez Paganelli et Roussey, qui ont commencé très tôt à Saint-Etienne...

De toute façon, mieux vaut ne pas rester « demeuré », uniquement concerné par les choses du football. Il faut avoir d'autres connaissances, car on ne sait jamais ce qui peut arriver. C'est pourquoi j'ai préparé un CAP de comptabilité, qui pourra toujours me servir le cas échéant.

Dans ce milieu, il y a de nombreux candidats, mais peu d'élus. Je ne mets pas en cause le principe du centre de formation, mais quitter sa famille à quinze ans n'est pas chose facile. Si l'on n'a pas suffisamment de caractère, il vaut mieux rester à la maison. Moi, j'ai eu de la chance, car je suis originaire de Roanne, à 80 kilomètres de Saint-Etienne. Ce n'était pas le bout du monde. Mais il y en a d'autres qui ne supportent pas l'isolement. Le problème est pourtant fort complexe, car c'est bien à quinze ou seize ans qu'il faut commencer

sa formation dans l'optique d'une carrière professionnelle. A dix-huit, c'est déjà trop tard.

Moi, je joue au milieu, et j'aime ça. C'est drôle, mais le milieu de terrain est souvent le point fort des équipes françaises. Cela ne m'étonne absolument pas, car, chez nous, les gamins ne rêvent plus d'être gardien de but ou avant-centre, mais de jouer avec le numéro 10 dans le dos. Celui de Platini.

Avec l'équipe de France, en tout cas, je me régale. Ça me change de la Division III, où l'on rencontre des « vieux » qui jouent contre les Verts leur match de l'année, trichent et distribuent des coups. C'est vraiment l'enfer.

En juniors, on joue vraiment au football, et on se fait plaisir. Pourtant, le calcul y a déjà un peu sa place. Pas par vice, mais parce que le « coup » de l'équipe de France à Séville nous a refroidis. Ainsi, au championnat d'Europe, on s'est mis à jouer avec réalisme quand il fallait que nous gardions quelques forces. Résultat : 1-0 en demi-finale, et encore 1-0 en finale. Contre les Italiens, c'est même nous qui avons joué à l'« italienne ».

L'argent ? Je n'y pense pas encore tellement. Avec moins de 2 000 francs par mois comme aspirant, il est d'ailleurs difficile de faire des projets. Heureusement, au centre de formation, je suis nourri et logé. Car je ne pourrais pas me payer un appartement. J'ai simplement acheté une petite voiture, avec l'aide des primes du championnat d'Europe : 140 francs par victoire, 600 francs pour notre participation, et encore 600 francs pour notre succès final. L'argent, j'aurai le temps d'en gagner plus tard, si tout va bien.

Reste l'ambiance, qui est vraiment extra au sein de l'équipe juniors. Nous sommes sérieux quand il faut l'être, bien sûr, mais, à dix-huit ans, on ne peut pas rester une semaine sans chahuter. Surtout après les matches, où l'on a généralement du mal à dormir. Alors on « craque », et on va faire un tour entre copains.

Après le championnat d'Europe, qui a encore contribué à resserrer nos liens, on s'est donc tous séparés. Chacun s'en est retourné dans son club, et moi à Saint-Etienne. Remarquez, depuis la crise, c'est plutôt calme, là-bas. Il n'y a presque plus de spectateurs aux entraînements, à l'exception de quelques fidèles, et de trois ou quatre « tailleurs ».

Mais moi, je suis bien. Je suis champion d'Europe, et toujours incognito...

A bientôt,

Jean-Luc." »



LA VOLONTÉ DE THIERRY FERNIER EN FINALE
...toujours incognito...

LES PETITES PHRASES DE JEAN-CLAUDE SUAUDEAU

L'avènement de Nantes au sommet du football français c'est aussi celui de Jean-Claude Suaudeau. Quatorze ans à apprendre près du maître José Arribas, six années à souffrir dans l'ombre de Jean Vincent, et, enfin, la réussite totale dès qu'on lui a confié ces professionnels à qui il avait déjà tout appris.

Ceux qui depuis longtemps vivent au rythme du FC Nantes n'ont pas été surpris par la voie triomphale de Suaudeau. Il suffisait et il suffit toujours de l'écouter pour comprendre qu'il respire le football par tous les pores de la peau et qu'il sera toujours en avance, tant est grand son désir de recherche, tant est important son souci de la réflexion, tant est immense sa volonté de recherche de la perfection.

Alors on peut l'écouter sur un terrain de la Jonchère, dans un coin de vestiaire, à l'angle de son bureau ou avec ses copains, les anciens du FC Nantes, il tient toujours le même langage: celui du Chouan qu'il est parfois, celui de l'amoureux du beau football qu'il est toujours.

Nous aurions pu parcourir quarante-quatre ans de vie depuis Mortagne-sur-Sèvre, en passant par Cholet, jusqu'à Nantes. J'ai préféré ressortir une collection exclusive de petites phrases qu'il avait prononcées pour moi, donc pour vous, et qui en disent parfois très long.

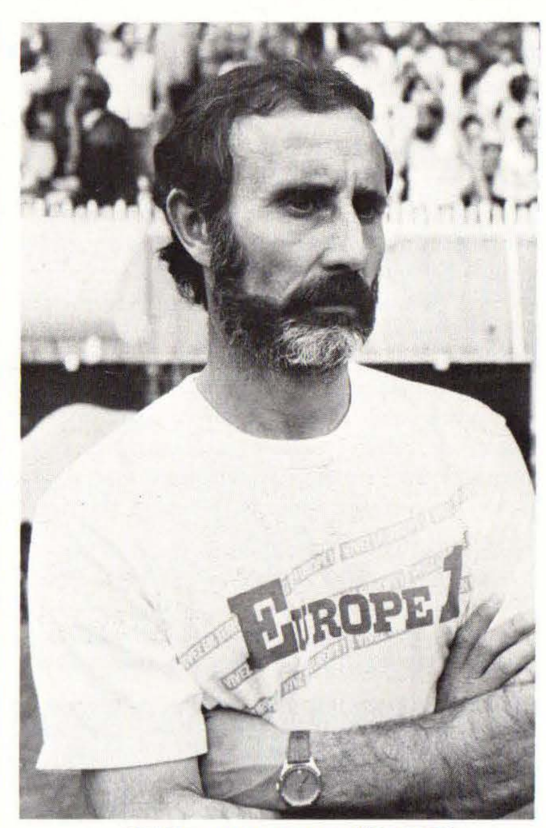
« A l'école, on m'appelait "Coco bat les œufs". Il m'est resté "Coco". »

« Chaque année je me suis demandé si je resterais à Nantes. Et je suis toujours là... »

« Logique et bon sens sont des termes qui m'engagent profondément. »

« J'aurais regretté de ne pas entraîner les pros parce que je me sentais suffisamment costaud dans un domaine qui est le mien. Mais j'avais un peu peur de tout ce qui entourait le poste. »

« Il a été certainement difficile pour moi de rester le même. Les autres disent que j'ai changé, que je suis plus accessible, moins renfermé. Ce que je peux dire, c'est que je prends beaucoup de plaisir dans mon métier mais que c'est terriblement éprouvant. »



SUAUDEAU EN PLEINE RÉFLEXION
...la recherche de la perfection...

« Je pousse encore des coups de gueule mais le moins possible car il ne faut pas laisser paraître son anxiété. »

« Je reste toujours fidèle à une notion de simplicité. »

« Je cherche à ce que le bagage de chaque joueur soit plus élargi. La polyvalence prend un rôle majeur. Chacun doit pouvoir s'adapter à des situations nouvelles. On a des positions au départ du jeu, mais ensuite on est entraîné dans des zones inhabituelles où il ne faut pas être pris au dépourvu. »

« Il faut beaucoup de mobilité, à la fois dans le geste et l'attention. »

« Aujourd'hui tout va plus vite, aussi bien les courses que les réflexes de pensée. »

« Les espaces devant le but sont de plus en plus réduits et le temps d'action de plus en plus limité. »

« Se déplacer plus vite ne servirait à rien si on ne maîtrisait pas sa course. »

« Le label nantais, c'est la qualité de déplacement. Lorsqu'elle n'est plus là, il manque l'effet de surprise. »

« Je veux que les joueurs lorsqu'ils sont en mouvement s'informent de quantité de choses et courent intelligemment. Ce sont les informations prises qui permettent d'enchaîner les coups plus vite que les autres. »

« Je sais que j'ai gagné quand l'équipe court intelligemment dans les phases d'attaque comme dans les phases de défense. »

« Il faut qu'autour du porteur du ballon les gens soient accessibles. L'exemple presque parfait en a été donné par l'équipe de France en Espagne. Les rapports de pensée étaient tels que chacun savait ce que faisait l'autre. Même Platini n'avait pas besoin de compliquer son jeu. »

« La qualité de jeu sans ballon est toujours décisive. Tout a été plus facile pour moi cette année parce que les bons principes avaient été inculqués à la formation. »

« Un joueur comme Giresse a apparemment toutes les qualités pour être rayonnant dans notre jeu, mais qui sait s'il ne lui faudra pas des mois et des mois pour se fondre dans l'ensemble parce que son esprit n'a pas été habitué à nos formes collectives de pensée ? »

« Lorsque José Arribas est parti tenter cette expérience à Marseille, il était voué à l'échec. Il prêchait là-bas dans le désert. L'esprit n'y était pas. »

« C'est seulement lorsqu'on a trouvé la plénitude des attitudes collectives que l'on peut s'épanouir individuellement, et non le contraire. »

« Lorsque l'on est deux sur le terrain, personne ne doit commander, mais chacun doit penser la même chose en même temps. »

« A l'entraînement je provoque des dualités en opposant des gens qui ne se ressemblent pas, par exemple Amisse et Touré. Je mets aussi les gens en forme contre ceux qui ne le sont pas. Ça fait réfléchir... »



SUAUDEAU PENDANT LES DERNIÈRES MINUTES DE LA FINALE
... de quoi réfléchir...

LES TRUITES NE PARLENT PAS

Thierry Tusseau n'en finissait pas de penser à cette finale de Coupe de France. C'était son dernier match sous les couleurs nantaises et pour rien au monde il n'aurait voulu le manquer. Sa femme et ses deux enfants se faisaient tout petits, car sa nervosité ne cessait de grandir et il n'était pas bon de traîner dans ses jambes. Le jeudi, il avait passé son après-midi à revoir la finale 79 au magnétoscope et les images lui avaient rappelé quelle ivresse avait été ce succès. Le vendredi, il avait consulté une cartomancienne qui lui avait prédit la victoire de Nantes. Une affirmation qui ne suffisait pas à l'apaiser lorsqu'il était entré dans un Parc des Princes qui sentait la poudre. Rarement une finale n'avait été attendue avec autant d'impatience. Elle était ce qu'on pouvait présenter de mieux avec deux équipes aux styles totalement opposés, le Nantes de la continuité et de l'homogénéité et le Paris des individualités et des coups de folie. Bien malin celui qui aurait pu prédire le dénouement.

Georges Peyroche était un peu dans la situation de Tusseau. Lui aussi quittait son club et lui aussi tenait à ce que ses adieux, fussent-ils un au revoir, soient réussis. Pendant l'échauffement, mains derrière le dos, à la hauteur du rond central, il avait longuement regardé les siens. Peut-être, pensait-il aux longues heures de doute et de peines qui avaient précédé les victoires. Peut-être pensait-il à ces matins tristes de Saint-Germain-en-Laye lorsqu'il savait que ses propres dirigeants, Francis Borelli excepté, le discutaient et cherchaient à préparer son limogeage. Peut-être, plus simplement, s'assurait-il que la cuisse de Bathenay tenait, que Susic était bien réveillé ou que Zaremba n'était pas gagné par le trac. C'est souvent pendant l'échauffement que l'on décèle le climat qui sera celui du match, que l'on est envahi de sensations presque prémonitoires ou que l'on trouve les ultimes mots qu'il faudra prononcer avant le coup d'envoi.

Jean-Claude Suaudeau le sait mieux que quiconque et lui aussi s'était planté au milieu du terrain, mains derrière le dos, bien frêle dans cette immense nef de béton qu'est le Parc des Princes. Lui aussi s'imprégnait de l'avant-match. Il écoutait la fameuse tribune Boulogne hurler : « La Coupe à Paris ! », il remarquait avec amusement que les trois seuls joueurs vêtus d'un survêtement étaient Touré, Toko et Boubacar, il appréciait que Susic et Halilhodzic s'embrassent en parlant du pays, il n'était pas inquiet de ne pas voir Bertrand-Demanes qui, comme a son habitude, préférait la solitude des vestiaires, il était tendu mais ne cachait pas sa joie d'être là, lui qui avait tant attendu.

Il était persuadé aussi que ce qui attendait le public serait merveilleux et que l'affrontement qui suivait serait une fête qui laisserait malheureusement un vaincu.

Pour Suaudeau, c'est une « première » à ce niveau. Pour Peyroche et Tusseau, c'était la « der ». Pour tous ce serait une foule de souvenirs et d'images.

Ce coup franc de Zaremba par exemple. Un tir d'une incroyable pureté qui dès la 3e minute, se ficha dans le coin de Bertrand-Demanes. C'était une ouverture en fanfare pour P S-G, c'était un grand coup de baume pour Zaremba, joueur de devoir, long à s'acclimater dans la capitale, maladroit quelquefois, mais toujours admirablement placé et précieux dans son entourage de stars. Dans le stade, ce fut une explosion. Et, sur la pelouse, on vit Borelli et Peyroche esquisser quelques pas de danse dans les bras l'un de l'autre.

Au chapitre des images de lumière encore, cette incroyable reprise de volée de José Touré (14e), à la réception d'un centre de Bossis, une reprise qui transporta en un instant le Parc du côté de Copacabana.

Cette percée de Baronchelli (18e) semant les Parisiens un à un sur son passage avant de crucifier Baratelli d'une petite pichenette pleine de talent et de mépris. Et dire qu'à cette époque Baron-

BARONCHELLI MARQUE MALGRÉ BARATELLI, FERNANDEZ ET BATHENAY
... une pichenette pleine de talent...

ÉGALISATION PARISIENNE PAR SUSIC
... redonner vie à Paris S-G...



DEUXIÈME BUT DE TOURÉ A LA CONCLUSION D'UNE FABULEUSE ACTION
... le plus beau but du monde...

chelli était en contact avec Rennes et Lille qui voulaient s'attacher ses services. Ils auraient réalisé une belle affaire mais Mme Baronchelli ne l'entendit pas de cette oreille, amoureuse qu'elle est de sa douceur nantaise.

Ce centre d'Adonkor que Baratelli s'en alla chercher haut dans le ciel, ces ondoiements de Rocheteau, cette course de Halilhodzic, cette percée de Bossis, ces actions éclatantes des Nantais qui enserraient peu à peu les Parisiens dans un filet doré.

Et, au milieu d'un feu d'artifice où le jaune était mis, un bouquet fabuleux. Une succession de gestes qui valaient toutes les arabesques du monde, qui transformaient le football en art et José Touré en un demi-dieu. Ce qu'il fit à la réception d'un centre d'Adonkor tient du surnaturel. Contrôle aérien de la poitrine, premier lob du pied droit par-dessus un défenseur, deuxième lob du droit par-dessus un autre défenseur après s'être retourné, et en conclusion une reprise de volée du pied gauche qui n'était rien d'autre que le plus beau but du monde. A mourir de plaisir... A pleurer de joie...

C'était presque trop beau. Il aurait fallu que le match s'arrête, que plus personne ne bouge, que le temps se fige.

Et on n'en était qu'à la mi-temps. Nantes, à l'image de Touré était irrésistible, Nantes s'en allait vers son premier doublé, Nantes était trop grand...

Je ne suis pas certain que les joueurs parisiens eux-mêmes n'en était pas persuadés. Georges Peyroche, en tout cas, ne l'était pas. Et il piqua une de ces colères qui fera date dans l'histoire des vestiaires du Parc. « Nul, nul, on est nul, hurla-t-il. On ne voit qu'eux et on est en train de perdre cette finale. » Et Peyroche cria, tempêta, gesticula et s'offrit même un tête-à-tête avec Susic où il n'y avait pas besoin de traduction. Susic comprit instantanément que Peyroche lui en voulait beaucoup et que visiblement ses quarante-cinq premières minutes n'avaient pas été satisfaisantes. Peyroche



BARATELLI COMME UN FÉLIN DEVANT TOURÉ ET BARONCHELLI
... dans le camp des vainqueurs...

sut alors faire vibrer une corde sensible chez le Yougoslave. Il lui parla de Touré et de son but extraordinaire, de Halilhodzic et de son activité. « Et vous Safet ?... Vous devez absolument marquer un but, vous n'avez pas le droit de ne pas marquer ! »

Pendant le premier quart d'heure de la seconde mi-temps, Peyroche put penser que ses discours n'avaient pas été entendus. Les Nantais restaient les maîtres et c'est alors qu'ils ont perdu la finale. « Nous avons péché par gourmandise », dira plus tard Jean-Claude Suaudeau associant tous les siens dans cet excès d'individualisme, dans cette détérioration du jeu collectif, dans cette griserie qui faisait oublier les principes de base. Mais je connais des joueurs qui n'ont pas hésité à désigner très précisément un coupable, et Halilhodzic a dû entendre ses oreilles siffler. C'est lui, lui surtout ou lui tout seul selon les avis, qui a suivi ce mauvais chemin. Souvent dans la saison il avait oublié ses coéquipiers pour jouer seul, attachant visiblement beaucoup de prix au titre de meilleur buteur. Au Parc, il fit encore pire en gachant à la 53e minute la plus belle des balles de match. Un coup à quatre contre un, lancé dans le dos d'une défense parisienne partie à l'aventure après la blessure de Bathenay. Baronchelli pouvait marquer, Tusseau pouvait marquer, Rio, qui avait suivi, pouvait marquer. Et Halilhodzic préféra garder le ballon et aller s'enferrer sur la droite avant de tirer à côté.

Dans une finale de Coupe on ne retrouve pas de telles occasions. Les

manquer c'est se condamner. Le Yougoslave dut d'ailleurs se rendre compte de la gravité de son erreur car une folle nervosité le gagna. On le retrouva à l'origine d'incidents avec Fernandez qui pourrirent un peu l'esprit de la fin de la rencontre et aboutirent même à l'expulsion d'Adonkor.

Un Yougoslave venait de sombrer dans le néant. Un autre allait renaître de ses cendres et donner vie à P S-G. Le tenant de la Coupe que l'on croyait moribond, qui était balloté aux quatre coins du Parc, ressuscita par la grâce d'une action de Susic qui, à elle seule, justifiait sa venue.

Qui aurait pu l'arrêter dans sa succession de dribbles et de crochets? Personne. Il était insaisissable pour Adonkor comme il l'aurait été pour n'importe qui. Et lorsqu'à la sortie de son ultime feinte il déclencha son tir, pas un spectateur ne douta de sa réussite. L'enchaînement était trop limpide, la technique trop parfaite, il ne pouvait y avoir que but. Et il y eut but... Dans la lucarne gauche du grand Bertrand-Demanes qui sut en un instant que le match avait changé d'âme. « Ils étaient au bord du KO la minute précédente, me dira-t-il ensuite, et je leur voyais soudain des visages de vainqueurs. »

Il ne se trompait pas. La Coupe était de nouveau folle de Paris et le bateau nantais sombrait. Comme si d'un seul coup les jambes étaient devenues lourdes. « Nous avons eu une heure pour nous, commentera aussi Suaudeau après la rencontre et nous avons mis deux buts. Paris a eu une demi-heure et en a marqué trois ! »

Le troisième portait encore le sceau de la classe de Susic, servant Toko lancé sur le flanc gauche de la défense nantaise, mais était signé par l'ailier parisien qui consolidait encore cette légende qui a fait de lui l'homme des buts décisifs.

Thierry Tusseau ne remporterait donc pas la Coupe de France une nouvelle fois sous son maillot de toujours avant de partir pour Bordeaux et Georges Peyroche au contraire connaîtrait l'immense joie de partir avec un triomphe. Des bras de Fernandez il passa à ceux de Borelli, et de ceux de Borelli, il alla vite dans ceux de son fils pour le serrer contre lui et l'emmener faire un tour d'honneur. Oubliant presque qu'il lui fallait aussi aller voir un certain François Mitterrand qui attendait les vainqueurs.

Et lui, Georges Peyroche, était dans le camp des vainqueurs, à 21 h 45 au Parc, comme à 3 heures du matin dans les rues de Paris, où Fabien le fiston, était toujours là.

Au Parc il avait eu ces mots, les seuls qui auraient pu fléchir son père : « C'est dommage de partir, je me plaisais bien ici. Je n'ai pas envie d'aller à Périgueux, c'est la campagne. Il faut encore déménager. Quelle galère... Et puis on va encore faire des concours de pêche et passer son temps à compter les poissons. »

Lui aussi, comme des milliers d'autres, a crié « Peyroche à Paris, Peyroche à Paris ! », au Parc, dans la rue, au pavillon Gabriel où son entraîneur de père, au milieu de quelques copains de toujours, n'en finissait pas de répéter :

« Ah ! Ce but de Susic, il m'a fait pleurer. Oui je pars, mais ce n'est pas un adieu. Tout juste un petit au revoir. Tous les anciens entraîneurs de P S-G sont revenus à un moment ou à un autre. Je serais vexé si on ne me rappelait pas un jour. Pourquoi pas l'année prochaine? Peut-être que dans trois jours, quand je serai à la pêche, tout seul, je vais repenser à cette finale, et que je vais prendre un coup de vieux. Mais je crois que ma décision est la bonne. J'ai besoin de prendre du recul après ces trois ans et demi complètement tuants. Et si je n'avais pas habité à l'extérieur de Paris, au Vésinet, je n'aurais certainement pas tenu aussi longtemps. »

Ses copains du Périgord, de Lodève et de sa rivière à truites, étaient toujours là. Ils étaient venus de là-bas comme pour s'assurer qu'il allait bien leur revenir. Cent mètres encore pour rejoindre la voiture et l'aventure parisienne serait achevée. Les meubles étaient déjà partis en camion. Mais les supporters, les durs, les punks étaient encore là et se pressaient.

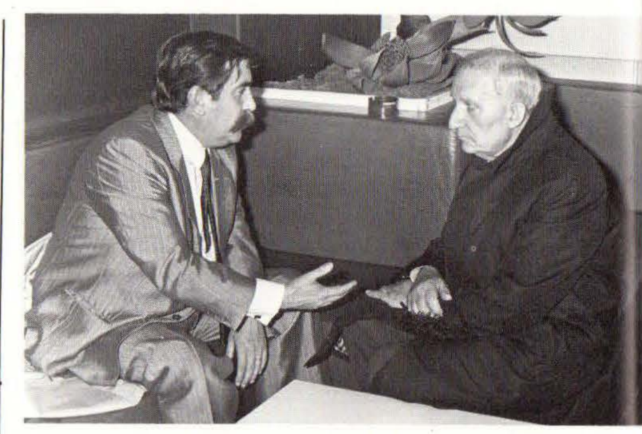
Ceux qui parlaient d'amour: « Dis Georges, c'est pas vrai que tu nous laisses tomber. »

Ceux qui parlaient de haine : « Tu es un salaud de partir. Je vais te casser la gueule... »

C'était à Paris... A Lodève les truites se taisent...

DU PREMIER AU DERNIER

La distribution des prix est devenue un rituel de fin de saison. Au premier de la classe on donne le titre de champion de France, aux derniers, des bonnets d'âne et la descente en deuxième division. Dans *Le Livre d'Or du Football,* on essaie d'avoir un peu plus de cœur, de ne pas oublier ce qui a été beau dans la saison, de ne pas effacer les pages de lumière et lorsqu'on note on a mal au cœur pour les perdants. Et pourtant, comme le vieil instituteur qui aime bien toute sa classe, on dresse un palmarès, en tapotant la joue des uns, en tirant les oreilles des autres.



CLAUDE BEZ ET LOUIS FONTENEAU
...duel de présidents...

16/20 : Nantes

On ne discute pas la première place d'un tel champion. Meilleure attaque avec plus de deux buts par match, meilleure défense, meilleur buteur en la personne d'Halilhodzic, dix points d'avance sur le second, de la séduction, de l'enthousiasme, de la qualité.

On n'en finirait pas d'applaudir leur « prof », Jean-Claude Suaudeau. Quels superlatifs aurait-il fallu employer s'ils avaient aussi gagné la finale de la Coupe de France ! Une petite réserve pourtant : ils ne jouaient pas sur le troisième tableau, celui de l'Europe, et avaient donc plus de facilités que d'autres pour se préparer et récupérer.

15/20 : P S-G

La carte de visite s'enrichit peu à peu. Quart de finaliste de la Coupe d'Europe, troisième du championnat, une deuxième Coupe de France consécutive, voilà de quoi faire des envieux. Et donner des regrets au président Borelli qui a laissé partir Georges Peyroche, le maître d'œuvre de la réussite parisienne avec les Fernandez, Lemoult, Dahleb, Susic et autres Baratelli. La succession va être difficile et Lucien Leduc sait qu'on ne lui pardonnerait pas de revenir à un jeu triste et sans éclat...

14/20 : Bordeaux

On investit, on investit, mais les dividendes tardent à tomber. Eliminé au troisième tour de la Coupe d'Europe, ce qui n'est pas si mal, deuxième du championnat, à dix points, ce qui est bien, sorti en Coupe de France par l'ennemi nantais ce qui l'est moins, ferait tout de même un beau tableau de chasse, si l'on n'avait pas crié trop haut de folles ambitions. Deux coups au cœur pourtant avec les merveilleux retours face à Iena et Split, mais dix défaites et près de cinquante buts encaissés en championnat, c'était trop pour rêver. Avec Battiston et Tusseau, les Girondins remettront peut-être les pieds sur terre. Surtout si Marius Trésor pouvait rejouer...

13/20 : Lens et Laval

Heureux spectateurs du stade Bollaert. Ils peuvent applaudir une formation qui joue avec son cœur, qui draine la sympathie sur son passage, qui se bat de la première à la dernière minute et qui a été récompensée par son accession à une coupe européenne. Quel exploit lorsqu'on sait que la défense s'est inclinée à cinquante-cinq reprises ! Gérard Houllier, technicien intelligent, révélation de la saison, a cherché des solutions sans succès, connaissant même de terribles désillu-

sions à Tours (5-1), Nantes (5-1), Bastia (4-0) ou Bordeaux (3-0). Le salut viendra peut-être cette année du retour de Jean-Pierre Tempet, autrefois réserviste au RC Lens et aujourd'hui gardien de l'équipe de France.

Lorsque Laval, sans gros moyens, pratiquait un football alerte et inspiré, et séduisait tous les publics de France, il manquait toujours son objectif européen. Et voilà qu'en adoptant un football dit « de rigueur » ou « réaliste », les Lavallois sont cinquièmes et vont découvrir la Coupe de l'UEFA. Des bravos donc pour le résultat, mais la manière doit manquer d'attrait puisque les spectateurs qui suivaient le Stade Lavallois ont diminué de moitié. Du coup il n'y a plus d'argent dans les caisses. C'est dur...

12/20 : Monaco et Nancy

Ah ! Les coquins ! Ils étaient tenants du titre, ils avaient tout pour continuer à être les ambassadeurs du beau jeu et patatras... Une élimination sans gloire à Sofia en Coupe d'Europe a déclenché les doutes. On s'est aperçu que Vitalis n'aimait pas Barberis, que Banide n'appréciait pas Pécout et que l'attaque ne marquait plus de buts. Un beau gâchis qui a abouti à une triste sixième place et à un sacré coup de balai devant le rocher.

On n'a jamais voulu les prendre au sérieux mais les Lorrains on manqué d'un rien la qualification européenne. Tout en encaissant soixante et un buts, en s'inclinant quatre fois à domicile, en n'alignant aucune vedette mais en affichant une verve offensive qui leur a valu de marquer seulement trois buts de moins que Nantes et surtout de s'imposer à huit reprises sur terrain adverse. Avec un peu plus de maturité, l'AS Nancy-Lorraine pourrait même cette année être un peu plus qu'un trouble-fête.

11/20 : Auxerre, Metz et Brest

Guy Roux, Ferreri, Szarmach : un trio qui compte à Auxerre où l'équilibre est une véritable religion. On ne veut pas d'étrangers qui défraient la chronique, on ne veut pas que les espoirs se brûlent les ailes. Résultat : une moyenne parfaite : 38 points en 38 matches, 12 victoires et 12 défaites, 2 défaites à domicile et 2 victoires à l'extérieur.

Lorsqu'on évoquait Metz, on pensait surtout à Krimau longtemps en tête du classement des buteurs, avant d'être dépassé par Halilhodzic. Mais Metz c'était aussi une attaque qui a marqué autant de buts que P S-G, une solidarité qui lui a permis de récolter onze points à l'extérieur dont deux fameux à Nantes. Krimau

SÉNÉ, REDON, RABIER, TROIS MOUSQUETAIRES LAVALLOIS
...plus d'argent dans les caisses...





AFFRONTEMENT ENTRE SZARMACH (AUXERRE) ET MAHUT (SAINT-ÉTIENNE)
... défrayer ou non la chronique...

n'est plus Messin cette saison mais un tandem Kurbos-Pécout ne manque pas d'allure.

Prendre onze points à l'extérieur et en laisser filer douze à domicile, flirter avec la qualification européenne toute la saison et échouer finalement à la dixième place, rêver à la Coupe et tomber en quart de finale sur le tenant et futur vainqueur, ce sont quelques-unes des mésaventures des Brestois, souvent surprenants et toujours difficiles à jouer tant leur utilisation du contre et de Bureau était intelligente.

10/20 : Toulouse et Lille

Un départ en fanfare, un milieu de saison épouvantable et une arrivée cahincaha qui ne fait pas oublier les ennuis de Cahuzac, remercié depuis, le 2-6 à domicile contre Sochaux ou le 1-5 à Auxerre et le manque de sérénité de la défense. Heureusement Christian Lopez était là et avec un cœur « gros comme ça », il a ranimé la flamme et même marqué six buts, autant que les attaquants Csapo et Ferratge.

Que d'histoires. Arnaud Dos Santos souhaitait, pour ses débuts d'entraîneur, travailler en paix. Gemmrich, et son caractère difficile, la municipalité qui s'impatientait devant des résultats moyens (oubliant combien la blessure de Christophe était préjudiciable à tout l'ensemble), lui ont d'abord mis des bâtons dans les roues. Il est vrai qu'à l'extérieur ce n'était guère brillant comme en témoigne cet incroyable « total » de trois buts marqués dans la saison. Heureusement la Coupe est venue et avec le sens de l'organisation de Christophe, les éclairs d'Henry et l'homogénéité de l'ensemble, le vieux LOSC a atteint les demi-finales, frôlant même l'exploit à Nantes.

9,5/20 : Sochaux et Saint-Etienne

Tout avait mal débuté. Cette élimination face à Salonique avait été un coup, les nombreuses blessures en furent un autre. Alors la saison de Sochaux s'est déroulée presque dans l'indifférence avec de temps en temps un coup de chapeau à Stopyra (16 buts), à Anziani (10 buts) ou à Albert Rust qui allait conquérir le sélectionneur de l'équipe olympique, Henri Michel.

On en a encore parlé des Verts ! Pas des joueurs qui ont traîné leur tristesse toute l'année, ne gagnant même pas la moitié de leurs matches dans ce qui n'était plus le chaudron de Geoffroy-Guichard, mais des dirigeants qui se sont succédé avec la même dynamique de l'échec. Même les joueurs ne s'y sont pas trompés et, dès que la descente a été évitée, ils ont fui le navire, Janvion à Paris, Battiston à Bordeaux, Paganelli à Toulon, Genghini à Monaco, Roussey à Toulouse...

9/20 : Tours

On n'a pas fait bon ménage à Tours. Holynk, Jublot, Onnis, c'était un trio infernal et la descente aux enfers était au bout de la route. Une incroyable défaite à domicile devant Bastia et le moral n'était plus suffisant pour faire obstacle aux crocodiles nimois lors des barrages. Tout juste pour faire figure honorable dans une demi-finale de Coupe de France (contre P S-G comme l'année précédente) qui prouvait que Tours n'aurait jamais dû se laisser aller à des dissensions internes qui l'ont conduit à la deuxième division.

8/20 : Strasbourg et Rouen

Décidément Strasbourg ne se rétablit pas du départ de Gilbert Gress. Quelle pauvre saison encore. Pas une victoire à l'extérieur, pas un coup d'éclat et seul Lille a marqué moins de buts. Les dirigeants ont pris un coup de sang et avec des Krimau, Gemmrich ou Vitalis, ils pensent repartir vers le haut du tableau. Vite car l'Alsace gronde.

Rouen a été longtemps invaincu à domicile mais ne s'est sauvé que lors de la dernière ligne droite. Un échec aurait été injuste pour la régularité de Beltramini (19 buts) ou de Bensoussan, pour l'enthousiasme de tout l'ensemble et pour les spectateurs du stade Robert-Diochon qui n'ont jamais abandonné les leurs.

7,5/20 : Bastia

Un miracle ! Cette victoire à Tours, alors que la relégation était proche, a été un miracle. On n'a jamais reconnu le Bastia de feu des années précédentes et même le stade Furiani, où onze équipes ont gagné des points, ne faisait plus peur. Il est vrai que les blessures de Milla, la méforme passagère de Hiard n'ont pas aidé Redin. Et on sait bien en Corse que lorsque Milla est là, Bastia ça va...



DROPSY PROTÉGÉ PAR JODAR
... l'Alsace gronde...

7/20 : Lyon et Mulhouse

Une page est tournée. Lyon est en deuxième division. Que l'entraîneur ait eu pour nom Kovacevick ou Herbin, les résultats ont été aussi pauvres. Et comme si la relégation n'était pas assez triste, voilà que Serge Chiesa s'en est allé aussi. On a pleuré à Gerland.

Le Mulhouse de Guillou c'est fini. Encore une expérience d'entraîneur-joueur qui a avorté, essentiellement parce que la défense alsacienne n'avait pas une solidité à la hauteur des ambitions de la formation. Mais on n'abdique pas finalement à Mulhouse. Le président Goerig a trouvé des sous, fait un recrutement étonnant et a juré qu'il aurait retrouvé l'élite pour *Le Livre d'Or du Football 84*.

LES VINGT DE DIVISION I (SAISON 1983-1984)

AUXERRE (8e en 1983)
Adresse : Stade Abbé-Deschamps, route de Vaux.
Téléphone : (86) 52-24-71.
Couleurs : maillot bleu, culotte blanche, bas bleus.
Président : Jean-Claude Hamel.
Entraîneurs : Guy Roux.
Joueurs :
Gardiens : Bats, Loiseau, Martini.
Défenseurs : Barret, Boli, Charles, Gendreau, Janas, Lokoli, Lorant, Noël.
Milieux : Cuperly, Ferrer, Ferreri, Géraldes, Gomès, Perdrieau, Lanthier.
Attaquants : Cantona, Danio, Garande, Monier, Papeau, Pineda, Szarmach.
L'avis de Guy Roux :
« Pendant dix-huit mois, nous avons réussi à marquer une moyenne d'un point par match, grâce à notre unité morale, notre persévérance, notre travail à l'entraînement. Nous pouvons faire encore un peu mieux en espérant une grande saison de Bats, une nouvelle ascension des Ferreri, Garande, Barret ou Lanthier, le maintien à leur niveau de Janas et Szarmach, et de nouvelles éclosions de jeunes.
Notre place : entre la 6e et la 12e.
Mon champion : Nantes. »

BASTIA (17e en 1983)
Adresse : Stade Armand-Césari-de-Furiani.
Téléphone : (95) 33-56-54.
Couleurs : maillot bleu, culotte bleue, bas bleus.
Président : François Vendasi.
Entraîneur : Antoine Redin.
Joueurs :
Gardiens : Murati, Olmetta.
Défenseurs : Cazes, Cervetti, Marchioni, Nativi, Orlanducci, Pastinelli, Tarantini.
Milieux : Fiard, Ihily, M'Bida, Solsona, Vernet.
Attaquants : Biamonte, Ferrigno, Milla, Zimako.
L'avis d'Antoine Redin :
« La défense, cette année, est stabilisée avec Tarantini et l'éclosion des jeunes, le milieu bénéficie de la créativité de Solsona, et avec Milla, Zimako, Marcialis ou Ferrigno, l'attaque ne manque pas de qualités. J'attends donc une belle saison.
Notre place : 10e.
Mon champion : Nantes, Bordeaux, Paris, Monaco ou Lens. »

BORDEAUX (2e en 1963)
Adresse : 3, avenue Carnot - 33000 Bordeaux.
Téléphone : (56) 08-63-63.
Couleurs : maillot bleu marine, culotte blanche, bas bleu marine.
Président : Claude Bez.
Entraîneur : Aimé Jacquet.
Joueurs :
Gardiens : Delachet, Ruffier.
Défenseurs : Battiston, Domenech, Rohr, Specht, Thouvenel, Tusseau, Trésor.
Milieux : Bourdoncle, Girard, Giresse, Martinez, Tigana.
Attaquants : Audrain, Hanini, Lacombe, Lippini, Memering, D. Müller, Zénier.
L'avis d'Alain Giresse :
« Je suis persuadé que la lutte va être serrée pour le titre et que la situation ne se décantera que lors des dernières journées. Nous sommes bien armés pour y participer, même s'il nous faut quelques matches pour bien nous mettre en place, mais il y a toujours dans une saison une part d'imprévu qu'on ne peut maîtriser.
Notre place : 1er.
Mon champion : Bordeaux. »

BREST (10e en 1983)
Adresse : 22, rue Michelet - 29200 Brest.
Téléphone : (98) 46-10-13.
Couleurs : rouge.
Président : François Yvinec.
Entraîneur : Dusan Nenkovic.
Joueurs :
Gardiens : Bernard, Chaslerie, Nauché.
Défenseurs : Bosser, Gousset, Honorine, Hély, Le Maguéresse, Page, Rico, Rouaud, Steck, Touré.
Milieux : Henry, Houtch, Maroc, Muslin, Pardo, Pouliquen.
Attaquants : Cardinet, Dupraz, Jaffres, N'Jo Léa, Radovic.
L'avis de Jean-Pierre Bosser :
« Les départs de Bureau et de Le Roux ont été compensés par les arrivées de Muslin et d'Henry, et il n'y a aucune raison, si les blessures nous épargnent, que nous ne renouvelions pas les résultats de la saison dernière et que nous ne soyons pas à nouveau une bonne équipe de milieu de tableau.
Notre place : 10e.
Mon champion : Monaco. »

LAVAL (5e en 1983)
Adresse : 51, rue Jeanne-d'Arc, B.P. 447, 53008 Laval-Cedex.
Téléphone : (43) 53-97-05.
Couleurs : maillot tango, culotte tango, bas tango et noirs.
Président : Henri Bisson.
Entraîneur : Michel Le Milinaire.
Joueurs :
Gardiens : Godart, Osmond.
Défenseurs : Blino, Bozon, Felci, Miton, Pépard, Sorin.
Milieux : Buigues, Goudet, Paillard, Rabier, Stéfanini, Souto.
Attaquants : Faucher, Guillemet, Jank, Sené, Thordarsson.
L'avis de Michel Le Milinaire :
« Avec quatre éléments majeurs en moins, il est évident qu'il nous faudra limiter nos ambi-

A.J.A. AUXERRE

Assis, de gauche à droite : Danio, un dirigeant, Cuperly, Szarmach, M. Hamel (président), Ferreri, Garande, un dirigeant, Lantier.
Debout, au centre : Guy Roux (entraîneur), Lokoli, Barret, Noël, Boli, Charles, Janas, Gendreau, Lorant, Perdrieau, Rolland (deuxième entraîneur).
Debout, en haut : Gomez, Geraldes, Cantona, Loiseau, Bats, Martini, Ferrer, Pineda, Papeau.

GIRONDINS DE BORDEAUX

Assis, de droite à gauche : Audrain, Martinez, Muller, Giresse, Lacombe, Lippini, Hanini.
Debout, au centre : Aimé Jacquet (entraîneur), Ruffier, Zénier, Memmering, Girard, Bourdoncle, Tigana, Delachet, Michelina (deuxième entraîneur).
Debout, en haut : Tusseau, Domenech, Battiston, Trésor, Specht, Thouvenel, Rohr.

tions et d'abord retrouver un style, un équilibre et une certaine rigueur pour permettre aux jeunes joueurs de s'affirmer sur le plan individuel.
Notre place : entre 10e et 12e.
Mon champion : Nantes. »

LENS (4e en 1983)
Adresse : Stade Bollaert, BP 236 - 62304 Lens.
Téléphone : (21) 28-05-79.
Couleurs : maillot jaune, culotte rouge, bas rouges.
Président : Jean Bondoux.
Entraîneur : Gérard Houllier.
Joueurs :
Gardiens : Huard, Tempet.
Défenseurs : Bade, Flak, Gillot, Le Provost, Sénac, Tirloit.
Milieux : Catalano, Krawczyk, Piette, Tlokinski, Vercruysse.
Attaquants : Brisson, Ogaza, Peltier, Xuereb.
L'avis de Jean-Pierre Tempet :
« J'espère que nous allons jouer longtemps les premiers rôles en championnat mais l'équipe est encore jeune pour viser le titre. Dans un ou deux ans peut-être... Espérons plus modestement une nouvelle qualification européenne.
Notre place : 4e.
Mon champion : Nantes. »

LILLE (13e en 1983)
Adresse : Stade Grimonprez-Jooris, allée du Petit-Paradis - 59800 Lille.
Téléphone : (20) 57-13-12 ou 57-56-45.
Couleurs : maillot blanc, culotte marine, bas marine.
Présidents : Jacques Amyot et Roger Deschodt.
Entraîneur : Arnaud Dos Santos.
Joueurs :
Gardiens : Lauricella, Matrisciano, Mottet.
Défenseurs : Denis, Froger, Péan, Primorac, Prissette, Robin, Thomas.
Milieux : Borysow, Christophe, Garcia, P. Plancque, S. Plancque, Ricort.
Attaquants : Bureau, Guion, Mendic, Morillon, Savic, Rey.
L'avis de Didier Christophe :
« Avec les nombreux changements qui sont intervenus au L.O.S.C., il est raisonnable de parler d'une saison de transition, mais je suis persuadé que nous allons bâtir de belles choses cette année, et que de grands résultats vont suivre.
Notre place : 9e.
Mon champion : Nantes. »

METZ (9e en 1983)
Adresse : 68, boulevard Saint-Symphorien, 57000 Longeville/Metz.
Téléphone : (87) 66-35-50.
Couleurs : maillot blanc, culotte noire, bas blancs.
Président : Aimé Dumartin.
Entraîneur : Henryk Karsperczak.
Joueurs :
Gardiens : Ettoré, Vantz.
Défenseurs : Barraja, Colombo, Kastendeuch, Moretto, Sonor, Thys, Zappia.
Milieux : Bernad, Bracigliano, Morgante, Rohr.
Attaquants : Hinschberger, Kurbos, Pécout, Zinsz.
L'avis d'Eric Pécout :
« J'ai découvert une équipe très agréable à jouer qui me rappelle le F.C. Nantes. Si les blessés ne sont pas trop nombreux, nous allons faire des résultats étonnants car nous sommes capables de marquer des buts à l'extérieur. Une chose est sûre, nous allons bien nous amuser cette année.
Notre place : 7e.
Mon champion : Bordeaux. »

MONACO (6e en 1983)
Adresse : Stade Louis-II, avenue de Fontvieille, Monaco.
Téléphone : (93) 30-45-29.
Couleurs : maillot rouge et blanc, culotte rouge, bas blancs.
Président : Jean-Louis Campora.
Entraîneur : Lucien Müller.
Joueurs :
Gardiens : Ettori, Stambouli.
Défenseurs : Amoros, Liégeon, Le Roux, Ninot, Pérais, Puel, Simon.
Milieux : Benoit, Bijotat, Delamontagne, Genghini, Recordier.
Attaquants : Bellone, Bravo, Krause.
L'avis de Daniel Bravo :
« Je retrouve enfin la première division et j'espère connaître le haut du tableau. Notre équipe joue vite et simplement, le porteur du ballon se voit toujours offrir plusieurs solutions et je crois que le plaisir et les résultats seront au rendez-vous.
Notre place : 1er.
Mon champion : Monaco. »

NANCY (7e en 1983)
Adresse : Parc de Haye, Velaine-en-Haye, 54840 Gondreville.
Téléphone : (83) 28-38-74.
Couleurs : maillot blanc, culotte blanche, bas blancs.
Président : Gérard Rousselot.
Entraîneur : Hervé Collot.
Joueurs :
Gardiens : Moutier, Pégorer.
Défenseurs : Cartier, Casini, Fabiani, Fisson, Jacquinot, Jeannol, H. Martin.
Milieux : Gabriel, Germain, E. Martin, Umpierrez, Zahoui.
Attaquants : Jacques, Meyer, Philippe.
L'avis de Philippe Jeannol :
« Quatre joueurs sont partis, deux sont arrivés, et je ne crois pas que nous pourrons garder ce style très offensif qui avait été le nôtre la saison dernière. Notre attaque va marquer moins de buts et il faudra se résoudre à être plus prudents.
Notre place : 10e.
Mon champion : Bordeaux. »



A.S. MONACO

Debout, de gauche à droite : Jean Petit (directeur sportif), Ettori, Leroux, Benoit, Nicot, Zago, Genghini, Liégeon, Bijotat, Pérais, Stambouli, Lucien Muller (entraîneur).
Accroupis, de gauche à droite : Couriol (transféré depuis à Paris S.G.), Amoros, Puel, Da Silva, Recordier, Delamontagne, Krause.

NANTES (1er en 1983)

Adresse : Centre de la Jonelière-Port-Barbe, route de la Chapelle 44240 La Chapelle-sur-Erdre.

Téléphone : (40) 29-15-59.

Couleurs : maillot jaune, culotte verte, bas jaunes.

Président : Louis Fonteneau.

Entraîneur : Jean-Claude Suaudeau.

Joueurs :

Gardiens : Bertrand-Demanes, Leclercq.

Défenseurs : Ayache, Bibard, Bossis, Der Zakarian, Rio.

Milieux : Adonkor, Muller, Poullain, Touré.

Attaquants : Amisse, Baronchelli, Buscher, Furic, Halildhodzic, Lecornu, Morice, Picot, Robert.

L'avis de Patrice Rio :

« Nous étions inquiets en début de saison mais un large succès sur Paris nous a remis sur la bonne voie. Avec la confiance, avec les moyens qui sont les nôtres, nous devons faire la course en tête et être à nouveau candidats au titre.
Notre place : 1er.
Mon champion : Nantes. »

NÎMES (2e div. en 1983)

Adresse : Café de l'Industrie, 17, boulevard de l'Amiral-Courbet - 33000 Nîmes.

Téléphone : (66) 67-84-39.

Couleurs : maillot rouge, culotte blanche, bas rouges.

Président : Jean Bousquet.

Entraîneur : Pierre Barlaguet.

Joueurs :

Gardiens : Morisseau, Simonella.

Défenseurs : Bacconnier, Chevalier, Deledicq, Decilia, Fontanelli, Fournier, Lopez, Sirvent.

Milieux : Boyron, Herrero, Lucchesi, Nygaard, Surlit.

Attaquants : Aujoulat, Cubaynes, Gentes, Goudard, Perez.

L'avis de Marcel Boyron :

« Il va s'agir de ne pas perdre le moindre point à domicile, car, à l'extérieur, l'équipe va être un peu tendre. Sans doute faudra-t-il donc aborder toutes les rencontres comme si elles étaient des matches de coupe.
Notre place : 17e.
Mon champion : Nantes. »

PARIS S.-G. (3e en 1983)

Adresse : 30, rue Bergère - 75009 Paris.

Téléphone : (1) 246-90-84.

Couleurs : maillot blanc, culotte rouge, bas rouges.

Président : Francis Borelli.

Entraîneur : Lucien Leduc.

Joueurs :

Gardiens : Baratelli, Hédoire.

Défenseurs : Abreu, Bathenay, Guillochon, Janvion, Morin, Pilorget, Tanasi, Toffolo.

Milieux : Dahleb, De Falco, Fernandez, Lemoult, Préfaci, Zaremba.

Attaquants : Assad, Couriol, N'Gom, Rocheteau, Susic, Toko.

L'avis de Jean-Claude Lemoult :

« Nos ambitions sont sensiblement les mêmes que la saison dernière, sinon que nous allons peut-être penser plus et plus longtemps au titre. Notre jeu risque d'être plus collectif et plus constant, et donc de favoriser notre réussite en championnat.
Notre place : 1er.
Mon champion : Paris S.-G. »



STADE RENNAIS

Premier rang, de gauche à droite : Manzo (à l'essai en début de saison, mais non retenu), Morin, Stopyra, Peretz, Charrier.
Au deuxième rang : Brulez, Marais, Bousdira, Samson, Vésir, Zajakowski, Horsman.
Au troisième rang : Bageot, Hiard, Tischner, Vaast, Bézaz, Jean Vincent (entraîneur).

RENNES (2ᵉ div. en 1983)

Adresse : 111, route de Lorient - 35000 Rennes.
Téléphone : (99) 59-62-03.
Couleurs : maillot rouge, culotte noire, bas noirs.
Président : Gérard Dimier.
Entraîneur : Jean Vincent.

Joueurs :

Gardiens : Bourge, Hiard.
Défenseurs : Bajeot, Bezaz, Brulez, Horsmann, Marais, Tischner.
Milieux : Bousdira, Samson, Vésir, Zajakowski.
Attaquants : Charrier, Mazur, Morin, Stopyra.

L'avis de Gérard Dimier :

« Notre année a mal débuté et peut-être en restera-t-il des traces. Mais une saison est longue, d'autres peuvent avoir des défaillances. Nous visons essentiellement le maintien en espérant ne pas avoir à trop combattre pour sauver cet objectif lors des dernières journées.
Notre place : 15ᵉ.
Mon champion : Monaco. »

ROUEN (16ᵉ en 1983)

Adresse : 48, avenue des Canadiens 76140 Le Petit-Quévilly.
Téléphone : (35) 72-16-25.
Couleurs : maillot rouge, culotte blanche, bas rouges.
Président : René Monin.
Entraîneur : Robert Vicot.

Joueurs :

Gardiens : Bensoussan, Sence.
Défenseurs : Alberto, Amours, Buisine, Desbouillons, Gallou, Mogis.
Milieux : Heaulmé, Larvaron, Monteilh, Tlemcani.
Attaquants : Beltramini, Didaux, Malbeaux, Monczuk, Raspollini, Redon.

L'avis de Michel Bensoussan :

« Avec déjà une année de première division derrière nous, l'équipe a gagné en maturité. Nous n'avons plus peur de catastrophes, nous jouons libérés et notre objectif n'est plus simplement de nous maintenir, mais bien d'atteindre la première moitié du tableau.
Notre place : 9ᵉ.
Mon champion : Paris S.-G. »

SAINT-ÉTIENNE (14e en 1983)

Adresse : Stade Geoffroy-Guichard, 32, rue de la Tour - 42000 Saint-Etienne.

Téléphone : (77) 74-63-55.

Couleurs : maillot vert, culotte blanche, bas verts.

Président : André Laurent.

Entraîneur : Jean Djorkaeff.

Joueurs :

Gardiens : Castaneda, Ceccarelli.

Défenseurs : Ferri, Lamon, Mahut, Moizan, Simondi, Wolff.

Milieux : Daniel, Kupcewicz, Oleksiak, Primard, Ribar, Sab, Zanon.

Attaquants : Bellus, Diarte, Sanchez.

L'avis de Jean Castaneda :

« Il nous faut faire mieux que la saison dernière, maintenant que toutes les histoires appartiennent au passé. Avec ce que nous apportent Kupcewicz et Diarte, ce ne sera pas trop difficile.
Notre place : 6e.
Notre champion : Monaco. »

SOCHAUX (12e en 1983)

Adresse : Bungalow du stade Bonal, 25200 Montbéliard.

Téléphone : (81) 94-53-46.

Couleurs : maillot or, culotte bleue, bas bleus.

Président : Jean Thouzery.

Entraîneur : Pierre Mosca.

Joueurs :

Gardiens : Roussey, Rust.

Défenseurs : Bonnevay, Dréossi, Posca, Ruty, Zandona.

Milieux : Colin, Croci, Fernier, Lucas, Santos, Simon.

Attaquants : Agerbeck, Anziani, Lubin, Paille, Thomas.

L'avis de Pierre Mosca :

« Il ne faut pas rêver. Les grands vont certainement faire encore la course en tête, et notre espoir est de finir sur leurs talons. La qualité de notre groupe, sa détermination, sa jeunesse, la maturité grandissante des Collin, Lucas, Paille et Fernier doivent nous valoir une saison intéressante, qui peut nous procurer beaucoup de plaisir.
Notre place : entre 4e et 8e.
Mon champion : Bordeaux. »

STRASBOURG (15e en 1983)

Adresse : Stade de la Meinau, 67100 Strasbourg.

Téléphone : (88) 34-12-18.

Couleurs : maillot bleu, culotte blanche, bas bleus.

Président : André Bord.

Entraîneur : Jurgen Sundermann.

Joueurs :

Gardiens : Dropsy, Ottmann.

Défenseurs : Glassmann, Jenner, Knapp, Lacuesta, Vogel, Vitalis.

Milieux : Deutschmann, Nielsen, Piasecki, Schaer.

Attaquants : Bétançourt, Gemmrich, Krimau, Ouattara, Quéry, Rouyer.

L'avis de Dominique Dropsy :

« C'est une saison de grande espérance pour nous. Les dirigeants ont fait un gros effort avec la venue d'un entraîneur coté et la constitution d'un effectif de dix-huit professionnels. Dès que tout le monde sera adapté à ce système de jeu, un milieu regroupé d'où les joueurs doivent plonger vers l'avant, dès que l'on ne sera plus crispés, on doit viser une place européenne.
Notre place : 5e.
Mon champion : Nantes. »

TOULON (2e div. en 1983)

Adresse : 177, boulevard Georges-Clemenceau - 83000 Toulon.

Téléphone : (94) 41-06-54.

Couleurs : azur et or.

Président : Angelo Bonadéi.

Entraîneur : Marcel Duval.

Joueurs :

Gardiens : Riberi, Vizcaino.

Défenseurs : Alfano, Bérenguier, Boissier, Col, Courbis, Pesce, Rabat.

Milieux : Chaussin, Colombero, Dalger, Neubert, N'Kouka, Perlin, Verstraete.

Attaquants : Benedet, Emon, Onnis, Paganelli.

L'avis de Christian Dalger :

« C'est très clair. Nous sommes là cette année pour prendre trente-quatre points et ne pas descendre. Nous disposons à la fois de jeunes et de joueurs d'expérience, décidés à se remettre en question. La formule est bonne et je suis persuadé que nous allons en surprendre quelques-uns, à l'extérieur notamment.
Notre place : 17e.
Mon champion : Monaco. »

TOULOUSE (11e en 1983)

Adresse : 30, Bd Carnot - 31000 Toulouse.

Téléphone : (61) 22-29-22.

Couleurs : violet et blanc.

Président : Daniel Visentin.

Entraîneur : Daniel Jeandupeux.

Joueurs :

Gardiens : Bergeroo, D'Angelo.

Défenseurs : Brisson, Deplanche, Domergue, Lopez, Marx.

Milieux : Camus, Diaz, Durand, Favre, Lacombe, Laverny, Van Straelen.

Attaquants : Ferratge, Lowitz, Roussey, Sassus, Soler.

L'avis de Daniel Jeandupeux :

« Nous avons abordé la saison avec des forces — notre jeu collectif, par exemple — qu'il nous faudra développer, et des faiblesses — défensives surtout — que nous devons supprimer, mais il est raisonnable d'envisager d'être proche du groupe de tête.
Notre place : 7e.
Notre champion : Paris S.-G. »

CALENDRIER DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE PREMIÈRE DIVISION (1983-1984)

PREMIÈRE ET TRENTE-HUITIÈME JOURNÉES	ALLER 20/7/83	RETOUR 2/6/84
SOCHAUX - NÎMES		
NANCY - LILLE		
BORDEAUX - RENNES		
STRASBOURG - BASTIA		
ROUEN - AUXERRE		
TOULOUSE - PARIS S.G.		
NANTES - MONACO		
LAVAL - SAINT-ÉTIENNE		
LENS - METZ		
TOULON - BREST	0	0

DEUXIÈME ET VINGTIÈME JOURNÉES	ALLER 27/7/83	RETOUR 26-27/11/83
SOCHAUX - BORDEAUX		
METZ - BREST		
SAINT-ÉTIENNE - LENS		
MONACO - LAVAL		
PARIS S.G. - TOULON	5	1
AUXERRE - NANTES		
BASTIA - ROUEN		
RENNES - TOULOUSE		
LILLE - STRASBOURG		
NÎMES - NANCY		

TROISIÈME ET VINGT ET UNIÈME JOURNÉES	ALLER 3/8/83	RETOUR 3-4/12/83
BREST - SAINT-ÉTIENNE		
NANCY - SOCHAUX		
BORDEAUX - NÎMES		
STRASBOURG - RENNES		
ROUEN - LILLE		
TOULOUSE - AUXERRE		
NANTES - PARIS S.G.		
LAVAL - BASTIA		
LENS - MONACO		
TOULON - METZ	0	0

QUATRIÈME ET VINGT-DEUXIÈME JOURNÉES	ALLER 10/8/83	RETOUR 10-11/12/83
SOCHAUX - STRASBOURG		
NANCY - NANTES		
SAINT-ÉTIENNE - METZ		
MONACO - BREST		
PARIS S.G. - LENS		
AUXERRE - LAVAL		
BASTIA - TOULOUSE		
RENNES - TOULON	1	2
LILLE - BORDEAUX		
NÎMES - ROUEN		

CINQUIÈME ET VINGT-TROISIÈME JOURNÉES	ALLER 17/8/83	RETOUR 17-18/12/83
BREST - BASTIA		
METZ - MONACO		
BORDEAUX - NANCY		
STRASBOURG - NÎMES		
ROUEN - SOCHAUX		
TOULOUSE - LILLE		
NANTES - RENNES		
LAVAL - PARIS S.G.		
LENS - AUXERRE		
TOULON - SAINT-ÉTIENNE	1	2

SIXIÈME ET VINGT-QUATRIÈME JOURNÉES	ALLER 20/8/83	RETOUR 14-15/1/84
SOCHAUX - LAVAL		
NANCY - STRASBOURG		
BORDEAUX - TOULON	1	0
MONACO - SAINT-ÉTIENNE		
PARIS S.G. - METZ		
AUXERRE - BREST		
BASTIA - LENS		
RENNES - ROUEN		
LILLE - NANTES		
NÎMES - TOULOUSE		

SEPTIÈME ET VINGT-CINQUIÈME JOURNÉES	ALLER 31/8/83	RETOUR 21-22/1/84
BREST - PARIS S.G.		
METZ - AUXERRE		
SAINT-ÉTIENNE - BASTIA		
STRASBOURG - BORDEAUX		
ROUEN - NANCY		
TOULOUSE - SOCHAUX		
NANTES - NÎMES		
LAVAL - LILLE		
LENS - RENNES		
TOULON - MONACO	1	3

HUITIÈME ET VINGT-SIXIÈME JOURNÉES	ALLER 10/9/83	RETOUR 4-5/2/84
SOCHAUX - NANTES		
NANCY - TOULOUSE		
BORDEAUX - ROUEN		
STRASBOURG - LENS		
PARIS S.G. - MONACO		
AUXERRE - SAINT-ÉTIENNE		
BASTIA - TOULON	1	0
RENNES - BREST		
LILLE - METZ		
NÎMES - LAVAL		

NEUVIÈME ET VINGT-SEPTIÈME JOURNÉES	ALLER 17/9/83	RETOUR 11-12/2/84
BREST - NANCY		
METZ - SOCHAUX		
SAINT-ÉTIENNE - PARIS S.G.		
MONACO - AUXERRE		
ROUEN - STRASBOURG		
TOULOUSE - BORDEAUX		
NANTES - BASTIA		
LAVAL - RENNES		
LENS - LILLE		
TOULON - NÎMES	3	1

DIXIÈME ET VINGT-HUITIÈME JOURNÉES	ALLER 21/9/83	RETOUR 25/2/84
SOCHAUX - LENS		
NANCY - LAVAL		
BORDEAUX - NANTES		
STRASBOURG - TOULOUSE		
ROUEN - METZ		
AUXERRE - PARIS S.G.		
BASTIA - MONACO		
RENNES - SAINT-ÉTIENNE		
LILLE - TOULON	4	3
NÎMES - BREST		

ONZIÈME ET VINGT-NEUVIÈME JOURNÉES	ALLER 24/9/83	RETOUR 3/3/84
BREST - LILLE		
METZ - RENNES		
SAINT-ÉTIENNE - SOCHAUX		
MONACO - NANCY		
PARIS S.G. - BASTIA		
TOULOUSE - ROUEN		
NANTES - STRASBOURG		
LAVAL - BORDEAUX		
LENS - NÎMES		
TOULON - AUXERRE	1	0

DOUZIÈME ET TRENTIÈME JOURNÉES	ALLER 1/10/83	RETOUR 10/3/84
SOCHAUX - BREST		
NANCY - METZ		
BORDEAUX - LENS		
STRASBOURG - LAVAL		
ROUEN - TOULON	1	1
TOULOUSE - NANTES		
BASTIA - AUXERRE		
RENNES - PARIS S.G.		
LILLE - MONACO		
NÎMES - SAINT-ÉTIENNE		

TREIZIÈME ET TRENTE ET UNIÈME JOURNÉES	ALLER 8/10/83	RETOUR 14/3/84
BREST - BORDEAUX		
METZ - BASTIA		
SAINT-ÉTIENNE - LILLE		
MONACO - NÎMES		
PARIS S.G. - SOCHAUX		
AUXERRE - RENNES		
NANTES - ROUEN		
LAVAL - TOULOUSE		
LENS - NANCY		
TOULON - STRASBOURG	1	3

QUATORZIÈME ET TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉES	ALLER 15/10/83	RETOUR 24/3/84
SOCHAUX - MONACO		
NANCY - SAINT-ÉTIENNE		
BORDEAUX - METZ		
STRASBOURG - BREST		
ROUEN - LAVAL		
TOULOUSE - TOULON	1	3
NANTES - LENS		
RENNES - BASTIA		
LILLE - AUXERRE		
NÎMES - PARIS S.G.		

QUINZIÈME ET TRENTE-TROISIÈME JOURNÉES	ALLER 22/10/83	RETOUR 31/3/84
BREST - ROUEN		
METZ - STRASBOURG		
SAINT-ÉTIENNE - BORDEAUX		
MONACO - RENNES		
PARIS S.G. - LILLE		
AUXERRE - NÎMES		
BASTIA - SOCHAUX		
LAVAL - NANTES		
LENS - TOULOUSE		
TOULON - NANCY	0	0

SEIZIÈME ET TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉES	ALLER 29/10/83	RETOUR 7/4/84
SOCHAUX - AUXERRE		
NANCY - PARIS S.G.		
BORDEAUX - MONACO		
STRASBOURG - SAINT-ÉTIENNE		
ROUEN - LENS		
TOULOUSE - BREST		
NANTES - TOULON	1	0
LAVAL - METZ		
LILLE - RENNES		
NÎMES - BASTIA		

DIX-SEPTIÈME ET TRENTE-CINQUIÈME JOURNÉES	ALLER 5/11/83	RETOUR 14/4/84
BREST - NANTES		
METZ - TOULOUSE		
SAINT-ÉTIENNE - ROUEN		
MONACO - STRASBOURG		
PARIS S.G. - BORDEAUX		
AUXERRE - NANCY		
BASTIA - LILLE		
RENNES - NÎMES		
LENS - LAVAL		
TOULON - SOCHAUX	1	0

DIX-HUITIÈME ET TRENTE-SIXIÈME JOURNÉES	ALLER 16/11/83	RETOUR 21/4/84
SOCHAUX - RENNES		
NANCY - BASTIA		
BORDEAUX - AUXERRE		
STRASBOURG - PARIS S.G.		
ROUEN - MONACO		
TOULOUSE - SAINT-ÉTIENNE		
NANTES - METZ		
LAVAL - BREST		
LENS - TOULON	5	1
NÎMES - LILLE		

DIX-NEUVIÈME ET TRENTE-SEPTIÈME JOURNÉES	ALLER 19/11/83	RETOUR 28/4/84
BREST - LENS		
METZ - NÎMES		
SAINT-ÉTIENNE - NANTES		
MONACO - TOULOUSE		
PARIS S.G. - ROUEN		
AUXERRE - STRASBOURG		
BASTIA - BORDEAUX		
RENNES - NANCY		
LILLE - SOCHAUX		
TOULON - LAVAL	2	2

CLASSEMENT FINAL

1.	11.
2.	12.
3.	13.
4.	14.
5.	15.
6.	16.
7.	17.
8.	18.
9.	19.
10.	20.

LES TRENTE-SEPT DE DIVISION II (SAISON 1983-1984)
GROUPE A

ALÈS (16e gr. A en 1983)
Adresse : 7 bis, boulevard Louis-Blanc - Alès.
Téléphone : (66) 52-07-88.
Couleurs : bleu.
Président : Bernard Gauthier.
Entraîneur : Léonce Lavagne.
Les 13 de la première journée :
Dussuyer - Dall'Oglio, Alphon - Layre, Florent, Jouanne - Vacle, Boissier, Carpeggiani - Vigneau, Gaba, Ravali. *Douzième :* Jouglard. *Treizième :* Barberat.

ANGOULÊME (6e gr. A en 1983)
Adresse : 9, stade Lebon, BP 21 - 16000 Angoulême
Téléphone : (45) 95-18-77.
Couleurs : bleu et blanc.
Président : Michel Labernède.
Entraîneur : Mohammed Lekkak.
Les 13 de la première journée :
Chemier - Crapoulet, Creignou, Baïola, Dagnan - Justier, Onestas, Colleu - Hamimi, Goba, Liotard. *Douzième :* Longo. *Treizième :* Gavillet.

BESANÇON (11e gr. B en 1983)
Adresse : 18, rue de Trépillot - 25000 Besançon.
Téléphone : (81) 50-04-33.
Couleurs : blanc.
Président : Jean Michel.
Entraîneur : Paul Orsatti.
Les 13 de la première journée :
Larquié - Masson, Bruder, Bodjika, Boucher - Bianconni, Salou, Tho - Burtz, Marlini, Braconni. *Douzième :* Amanallah. *Treizième :* Clavardini.

BÉZIERS (11e gr. A en 1983)
Adresse : 9, rue Berlioz - 34000 Béziers.
Téléphone : (67) 28-89-15.
Couleurs : maillot bleu, culotte rouge.
Président : Mathieu Torre.
Entraîneur : Jean-Pierre Destrumelle.
Les 13 de la première journée :
Rose - Blachon, Morel, Borgoni, D. Cabanel - Sannier, Jovanic, Antonetti - Tur, Félix, Rodriguez. *Douzième :* Martinez. *Treizième :* Vergnet.

CANNES (7e gr. B en 1983)
Adresse : 9, rue Louis-Braille, B.P. 221, 06400 Cannes.
Téléphone : (93) 68-04-04 ou 39-35-85.
Couleurs : blanc et rouge.
Président : Francis Guillot.
Entraîneur : Jean-Marc Guillou
Les 13 de la première journée :
Merelle - Chaverot, Eyquem, Revelli, Cloet - Fernandez, Casoni, Rampillon - Gentili, Thordarsson, Parodi. *Douzième :* Ascery. *Treizième :* Castellani.

CUISEAUX-LOUHANS (14e gr. B en 1983)
Adresse : Café de l'Hôtel-de-Ville, Cuiseaux-Louhans.
Téléphone : (85) 75-22-54.
Couleurs : jaune et noir.
Président : Bernard Morey.
Entraîneur : Papas.
Les 13 de la première journée :
Gibert - Barthelet, Nadan, Bargas, Elmira - Chikhi, Ollier, Jacquinot - Bisbal, Gladines, Roishausen. *Douzième :* Bernardeau. *Treizième :* Burnier.

GRENOBLE (9e gr. B en 1983)
Adresse : Palais des Sports, entrée Sud, Bd Clemenceau, 38000 Grenoble.
Téléphone : (76) 54-29-14.
Couleurs : bleu et rouge.
Président : Marc Braillon.
Entraîneur : Claude Le Roy.
Les 13 de la première journée :
Guiguet - Fontana, Clerc, Balint, Duisit - Raymond, Moraly, Csapo - Nosibor, Barthélemy, Mas. *Douzième :* Bellai. *Treizième :* Derozier.

GUEUGNON (12e gr. B en 1983)
Adresse : Le Relais Bourguignon, route de Bigouin, 71130 Gueugnon.
Téléphone : (85) 85-25-23.
Couleurs : or et roi.
Président : Daniel Germain.
Entraîneur : Casimir Novotarski.
Les 13 de la première journée :
Janin - Buisson, Polo, Chaussin, Dralet - Valvo, Duch, Soulier - Trinino, Leconte, Stropoli. *Douzième :* Perche. *Treizième :* Berthommier.

LA ROCHE-SUR-YON (3e div. en 1983)
Adresse : 50, rue de la République, 85000 La Roche-sur-Yon.
Téléphone : (51) 37-08-64 ou 05-56-90.
Couleurs : rouge et blanc.
Président : André Guilloteau.
Entraîneur : Gilles Raingeard.
Les 13 de la première journée :
Baudry - Lermite, Chaigne, Perraud, Deletolle - Grellier, Guidicelli, Stankovic - Gaution, Founini, Pasquereau. *Douzième :* Boidron. *Treizième :* Roque.

LIBOURNE (14e gr. A en 1983)
Adresse : Café de la Renaissance, place Joffre, Libourne.
Téléphone : (57) 51-01-38.
Couleurs : maillot blanc, culotte et bas bleus.
Président : Alain Donné.
Entraîneur : André Menaut.
Les 13 de la première journée :
Testas - Tessonneau, Schmaiz, Gallice, Ragon - Mignot, Wesoly, Samake - Petitbois, Tuybens, Barthou. *Douzième :* Cazaumajou. *Treizième :* Toselli.

LIMOGES (15e gr. A en 1983)
Adresse : 9, place d'Aine - 87000 Limoges.
Téléphone : (55) 77-62-23 ou 33-50-53.
Couleurs : maillot blanc, culotte et bas blancs.
Président : Robert Duscassie.
Entraîneur : Robert Dewilder
Les 13 de la première journée :
Dusé - Goutoule, Jean, Smerecki, Haution - Goursat, E. Dewilder, Amouyai - Relmy, Ben Saïd, Campagnac. *Douzième :* Wojcik. *Treizième :* Bellière.

LYON (19e 1re div. en 1983)
Adresse : 3, rue Luis-Broussas - 69007 Lyon.
Téléphone : (7) 858-64-22.
Couleurs : maillot rouge, culotte rouge, bas rouges.
Président : Charles Mighirian.
Entraîneur : Robert Herbin.
Les 13 de la première journée :
Topalovic - Olio, Zambelli, Ferri, Boucher - Frechet, Philipp, Bocchi, Fournier - Nikolic, N'Dioro. *Douzième :* Bernard. *Treizième :* Vargoz.

MARSEILLE (4e gr. B en 1983)
Adresse : Stade-vélodrome, 3, boulevard Michelet, 13008 Marseille.
Téléphone : (91) 76-56-09.
Couleurs : blanc.
Président : M. Carrieu.
Entraîneur : Roland Gransart.
Les 13 de la première journée :
Lévy - Anigo, Lopez, Kerjean, Bracci - Francini, Dehon, Rubio - Boubacar, Pascal, Olarevic. *Douzième :* Flos. *Treizième :* Rémy.

MARTIGUES (6e gr. B en 1983)
Adresse : 19, quai Paul-Doumer - 13500 Martigues.
Téléphone : (42) 42-18-30.
Couleurs : sang et or.
Président : Jean-Marie Bianchi.
Entraîneur : Henri Noël.
Les 13 de la première journée :
Ricard - Schmidt, Millot, Arrouh, Comini - Canet, Bonnec, Martinez - Dussaud, Dho, Marsiglia. *Douzième :* Taberner. *Treizième :* Bandera.

MONTPELLIER (7e gr. A en 1983)
Adresse : avenue de Heidelberg, La Paillade, B.P. 7067 - 34022 Montpellier-Cedex.
Téléphone : (67) 40-04-36 ou 75-68-68.
Couleurs : rouge et blanc.
Président : Louis Nicollin.
Entraîneur : Robert Nouzaret.
Les 13 de la première journée :
Deplagne - F. Passi, Durand, Gasset, Nardelli - G. Passi, Zombori, Ducuing - Guede, Kern, Orts. *Douzième :* Soria. *Treizième :* Toutain.

NICE (3e gr. B en 1983)
Adresse : Parc des Sports de l'Ouest, 181, route de Grenoble - 06200 Nice.
Téléphone : (93) 83-22-60.
Couleurs : maillot rouge et noir, culotte noire, bas noirs.
Président : Mario Innocentini.
Entraîneur : Jean Sérafin.
Les 13 de la première journée :
Amitrano - Joly, Bruzzichezzi, Curbelo, Januzzi - Bellisi, Castagnino, Lefèbvre - Larsson, Françoise, Mengual. *Douzième :* Marguerite. *Treizième :* Blanc.

SÈTE (3e div. en 1983)
Adresse : 26, rue Honoré-Euzet - 34200 Sète.
Téléphone : (67) 74-36-72 ou 53-06-44.
Couleurs : vert et blanc.
Président : Georges Besson.
Entraîneur : Yves Herbet.
Les 13 de la première journée :
Sabatier - Sibileau, Goffin, Krug, Hopquin - Miramond, Vinuesa, Fernandez - Latapie, Segura, Sikely. *Douzième :* Brusseau. *Treizième :* Lambles.

THONON (13e gr. B en 1983)
Adresse : galerie de l'Etoile, bâtiment 6, 74200 Thonon.
Téléphone : (50) 26-02-52.
Couleurs : jaune et bleu.
Président : Michel Frossard.
Entraîneur : Jean-Pierre Carayon.
Les 13 de la première journée :
De Rocco - Buhimann, Ondrus, Lazurowicz, Bechet - Mastroianni, Parizon, Champeau - Martinez, Augustin, Garin. *Douzième :* Lainé.

VILLEFRANCHE-SUR-SAÔNE
(3e div. en 1983)
Adresse : 273, rue de Thizy, 69400 Villefranche-sur-Saône.
Téléphone : (74) 62-84-85.
Couleurs : bleu et rouge.
Président : M. Chouffe.
Entraîneur : Canzio Capaldini.
Les 13 de la première journée :
Paturel - Gabriele, Paillot, Moyroud, Seigneuret - Antoinat, Genet, Mellano - Derigon, Aparicio, Schall. *Douzième :* Ferrigno. *Treizième :* Mulato.

CALENDRIER DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DEUXIÈME DIVISION (1983-1984) / GROUPE A

PREMIÈRE ET TRENTE-HUITIÈME JOURNÉES	ALLER 23/7/83	RETOUR 21/4/84
VILLEFRANCHE - ANGOULÊME		
SÈTE - LIBOURNE		
CANNES - MARTIGUES		
GRENOBLE - ALÈS		
GUEUGNON - BESANÇON		
MONTPELLIER - CUISEAUX		
LIMOGES - LA ROCHE-SUR-YON ..		
MARSEILLE - NICE		
BÉZIERS - THONON		
Exempt : LYON.		

DEUXIÈME ET VINGTIÈME JOURNÉES	ALLER 30/7/83	RETOUR 12/11/83
THONON - LYON		
NICE - BÉZIERS		
LA ROCHE-SUR-YON - MARSEILLE .		
CUISEAUX - LIMOGES		
BESANÇON - MONTPELLIER		
ALÈS - GUEUGNON		
MARTIGUES - GRENOBLE		
LIBOURNE - CANNES		
ANGOULÊME - SÈTE		
Exempt : VILLEFRANCHE.		

TROISIÈME ET VINGT ET UNIÈME JOURNÉES	ALLER 6/8/83	RETOUR 19/11/83
LYON - NICE		
SÈTE - VILLEFRANCHE		
CANNES - ANGOULÊME		
GRENOBLE - LIBOURNE		
GUEUGNON - MARTIGUES		
MONTPELLIER - ALÈS		
LIMOGES - BESANÇON		
MARSEILLE - CUISEAUX		
BÉZIERS - LA ROCHE-SUR-YON ...		
Exempt : THONON.		

QUATRIÈME ET VINGT-DEUXIÈME JOURNÉES	ALLER 13/8/83	RETOUR 26/11/83
VILLEFRANCHE - CANNES		
ALÈS - LIMOGES		
NICE - THONON		
LA ROCHE-SUR-YON - LYON		
CUISEAUX - BÉZIERS		
BESANÇON - MARSEILLE		
MARTIGUES - MONTPELLIER		
LIBOURNE - GUEUGNON		
ANGOULÊME - GRENOBLE		
Exempt : SÈTE.		

CINQUIÈME ET VINGT-TROISIÈME JOURNÉES	ALLER 17/8/83	RETOUR 3/12/83
LYON - CUISEAUX		
THONON - LA ROCHE-SUR-YON ...		
CANNES - SÈTE		
GRENOBLE - VILLEFRANCHE		
GUEUGNON - ANGOULÊME		
MONTPELLIER - LIBOURNE		
LIMOGES - MARTIGUES		
MARSEILLE - ALÈS		
BÉZIERS - BESANÇON		
Exempt : NICE.		

SIXIÈME ET VINGT-QUATRIÈME JOURNÉES	ALLER 20/8/83	RETOUR 10/12/83
VILLEFRANCHE - GUEUGNON		
SÈTE - GRENOBLE		
LA ROCHE-SUR-YON - NICE		
CUISEAUX - THONON		
BESANÇON - LYON		
ALÈS - BÉZIERS		
MARTIGUES - MARSEILLE		
LIBOURNE - LIMOGES		
ANGOULÊME - MONTPELLIER		
Exempt : CANNES.		

SEPTIÈME ET VINGT-CINQUIÈME JOURNÉES	ALLER 27/8/83	RETOUR 14/1/84
LYON - ALÈS		
THONON - BESANÇON		
NICE - CUISEAUX		
GRENOBLE - CANNES		
GUEUGNON - SÈTE		
MONTPELLIER - VILLEFRANCHE ..		
LIMOGES - ANGOULÊME		
MARSEILLE - LIBOURNE		
BÉZIERS - MARTIGUES		
Exempt : LA ROCHE-SUR-YON.		

HUITIÈME ET VINGT-SIXIÈME JOURNÉES	ALLER 3/9/83	RETOUR 21/1/84
VILLEFRANCHE - LIMOGES		
SÈTE - MONTPELLIER		
CANNES - GUEUGNON		
CUISEAUX - LA ROCHE-SUR-YON .		
BESANÇON - NICE		
ALÈS - THONON		
MARTIGUES - LYON		
LIBOURNE - BÉZIERS		
ANGOULÊME - MARSEILLE		
Exempt : GRENOBLE.		

NEUVIÈME ET VINGT-SEPTIÈME JOURNÉES	ALLER 10/9/83	RETOUR 4/2/84
LYON - LIBOURNE		
THONON - MARTIGUES		
NICE - ALÈS		
LA ROCHE-SUR-YON - BESANÇON .		
GUEUGNON - GRENOBLE		
MONTPELLIER - CANNES		
LIMOGES - SÈTE		
MARSEILLE - VILLEFRANCHE		
BÉZIERS - ANGOULÊME		
Exempt : CUISEAUX-LOUHANS.		

DIXIÈME ET VINGT-HUITIÈME JOURNÉES	ALLER 17/9/83	RETOUR 11/2/84
VILLEFRANCHE - BÉZIERS		
SÈTE - MARSEILLE		
CANNES - LIMOGES		
GRENOBLE - MONTPELLIER		
BESANÇON - CUISEAUX		
ALÈS - LA ROCHE-SUR-YON		
MARTIGUES - NICE		
LIBOURNE - THONON		
ANGOULÊME - LYON		
Exempt : GUEUGNON.		

ONZIÈME ET VINGT-NEUVIÈME JOURNÉES	ALLER 21/9/83	RETOUR 25/2/84
LYON - VILLEFRANCHE	....	....
THONON - ANGOULÊME	....	....
NICE - LIBOURNE	....	....
LA ROCHE-SUR-YON - MARTIGUES	....	....
CUISEAUX - ALÈS	....	....
MONTPELLIER - GUEUGNON	....	....
LIMOGES - GRENOBLE	....	....
MARSEILLE - CANNES	....	....
BÉZIERS - SÈTE	....	....
Exempt : BESANÇON.		

DOUZIÈME ET TRENTIÈME JOURNÉES	ALLER 28/9/83	RETOUR 3/3/84
VILLEFRANCHE - THONON	....	....
SÈTE - LYON	....	....
CANNES - BÉZIERS	....	....
GRENOBLE - MARSEILLE	....	....
GUEUGNON - LIMOGES	....	....
ALÈS - BESANÇON	....	....
MARTIGUES - CUISEAUX	....	....
LIBOURNE - LA ROCHE-SUR-YON	....	....
ANGOULÊME - NICE	....	....
Exempt : MONTPELLIER.		

TREIZIÈME ET TRENTE ET UNIÈME JOURNÉES	ALLER 1/10/83	RETOUR 10/3/84
LYON - CANNES	....	....
THONON - SÈTE	....	....
NICE - VILLEFRANCHE	....	....
LA ROCHE - ANGOULÊME	....	....
CUISEAUX - LIBOURNE	....	....
BESANÇON - MARTIGUES	....	....
LIMOGES - MONTPELLIER	....	....
MARSEILLE - GUEUGNON	....	....
BÉZIERS - GRENOBLE	....	....
Exempt : ALÈS.		

QUATORZIÈME ET TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉES	ALLER 8/10/83	RETOUR 17/3/84
VILLEFRANCHE - LA ROCHE	....	....
SÈTE - NICE	....	....
CANNES - THONON	....	....
GRENOBLE - LYON	....	....
GUEUGNON - BÉZIERS	....	....
MONTPELLIER - MARSEILLE	....	....
MARTIGUES - ALÈS	....	....
LIBOURNE - BESANÇON	....	....
ANGOULÊME - CUISEAUX	....	....
Exempt : LIMOGES.		

QUINZIÈME ET TRENTE-TROISIÈME JOURNÉES	ALLER 12/10/83	RETOUR 24/3/84
LYON - GUEUGNON	....	....
THONON - GRENOBLE	....	....
NICE - CANNES	....	....
LA ROCHE-SUR-YON - SÈTE	....	....
CUISEAUX - VILLEFRANCHE	....	....
BESANÇON - ANGOULÊME	....	....
ALÈS - LIBOURNE	....	....
MARSEILLE - LIMOGES	....	....
BÉZIERS - MONTPELLIER	....	....
Exempt : MARTIGUES.		

SEIZIÈME ET TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉES	ALLER 15/10/83	RETOUR 28/3/84
VILLEFRANCHE - BESANÇON	....	....
SÈTE - CUISEAUX	....	....
CANNES - LA ROCHE-SUR-YON	....	....
GRENOBLE - NICE	....	....
GUEUGNON - THONON	....	....
MONTPELLIER - LYON	....	....
LIMOGES - BÉZIERS	....	....
LIBOURNE - MARTIGUES	....	....
ANGOULÊME - ALÈS	....	....
Exempt : MARSEILLE.		

DIX-SEPTIÈME ET TRENTE-CINQUIÈME JOURNÉES	ALLER 22/10/83	RETOUR 31/3/84
LYON - LIMOGES	....	....
THONON - MONTPELLIER	....	....
NICE - GUEUGNON	....	....
LA ROCHE-SUR-YON - GRENOBLE	....	....
CUISEAUX - CANNES	....	....
BESANÇON - SÈTE	....	....
ALÈS - VILLEFRANCHE	....	....
MARTIGUES - ANGOULÊME	....	....
BÉZIERS - MARSEILLE	....	....
Exempt : LIBOURNE.		

DIX-HUITIÈME ET TRENTE-SIXIÈME JOURNÉES	ALLER 29/10/83	RETOUR 7/4/84
VILLEFRANCHE - MARTIGUES	....	....
SÈTE - ALÈS	....	....
CANNES - BESANÇON	....	....
GRENOBLE - CUISEAUX	....	....
GUEUGNON - LA ROCHE-SUR-YON	....	....
MONTPELLIER - NICE	....	....
LIMOGES - THONON	....	....
MARSEILLE - LYON	....	....
ANGOULÊME - LIBOURNE	....	....
Exempt : BÉZIERS.		

DIX-NEUVIÈME ET TRENTE-SEPTIÈME JOURNÉES	ALLER 5/11/83	RETOUR 14/4/84
LYON - BÉZIERS	....	....
THONON - MARSEILLE	....	....
NICE - LIMOGES	....	....
LA ROCHE - MONTPELLIER	....	....
CUISEAUX - GUEUGNON	....	....
BESANÇON - GRENOBLE	....	....
ALÈS - CANNES	....	....
MARTIGUES - SÈTE	....	....
LIBOURNE - VILLEFRANCHE	....	....
Exempt : ANGOULÊME.		

CLASSEMENT FINAL

1.	11. ....
2.	12. ....
3.	13. ....
4.	14. ....
5.	15. ....
6.	16. ....
7.	17. ....
8.	18. ....
9.	19. ....
10.	20. ....

GROUPE B

ABBEVILLE
(9e gr. A en 1983)
Adresse : 13, rue du Maréchal-Foch, 80100 Abbeville.
Téléphone : (22) 24-04-51.
Couleurs : bleu et rouge.
Président : Gérard Sivi.
Entraîneur : Pierre Garcia.
Les 13 de la première journée :
Robert - Gomel, Mouchon, Labarthe, Ba - Couto, Seweryn, Westerloppe - Tournay, Tournelle, Hanquez. *Douzième :* Spault. *Treizième :* Duvauchelle.

ANGERS
(12e gr. A en 1983)
Adresse : 11, place Kennedy - 49000 Angers.
Téléphone : (41) 88-96-97.
Couleurs : blanc.
Président : Émile-Charles Patoureaux.
Entraîneur : Élie Fruchart.
Les 13 de la première journée :
Beaufreton - Avrillon, Heyman, Diecket, Piniarski - Arribas, Geffriaud, Slimani - Guegan, Falette, Brodel. *Douzième :* Verdon. *Treizième :* Gury.

CHÂTEAUROUX
(13e gr. A en 1983)
Adresse : BP 345 - 36007 Châteauroux Cedex.
Téléphone : (54) 34-13-23.
Couleurs : bleu et rouge.
Président : Claude Jamet.
Entraîneur : Antoine Neiroba.
Les 13 de la première journée :
Mattielo - Bougras, Grange, Besset, Carlier - Mérigot, Bellavia, Burlat - Desrutins, Aka, Castellani. *Douzième :* Auger. *Treizième :* Sinson.

DUNKERQUE
(5e gr. B en 1983)
Adresse : Stade Tribut, avenue du Stade, B.P. 3141 - 59377 Dunkerque - Cedex 1.
Téléphone : (28) 63-67-22.
Couleurs : bleu et blanc.
Président : Jean Rouvroy.
Entraîneur : Robert Domergue.
Les 13 de la première journée :
Le Maux - Müller, Degrave, Kébir, Bellot - Cappadona, Westerlynck, Zaremba - Zinsz, Bourré, Lopez. *Douzième :* Pillon. *Treizième :* Mongelli.

GUINGAMP
(8e gr. A en 1983)
Adresse : Les Tilleuls, 15, boulevard Clemenceau, 22200 Guingamp.
Téléphone : (96) 21-05-67.
Couleurs : maillot rouge, culotte noire.
Président : Noël Le Graet.
Entraîneur : Raymond Kéruzoré.
Les 13 de la première journée :
Roch - Le Goff, Dufour, Guyader, Jouan - Thiboult, Landré, Depauw - Luisinho, Rolland, Gamouh. *Douzième :* Tibœuf. *Treizième :* Trémel.

LE HAVRE
(5e gr. A en 1983)
Adresse : 101, boulevard de Strasbourg, 76600 Le Havre.
Téléphone : (35) 42-60-36.
Couleurs : bleu ciel et bleu marine.
Président : Jean-Pierre Hureau.
Entraîneur : Didier Notheaux.
Les 13 de la première journée :
Hagenbach - Carpentier, Romby, Djaadaoui, Amouret - Barthel, Llorens, Flores - Bensaoula, Martet, Gonfalone. *Douzième :* Prieur. *Treizième :* Abraham.

MONTCEAU-LES-MINES
(16e gr. B en 1983)
Adresse : Hôtel de Ville, B.P. 91, 71304 Montceau-les-Mines - Cedex.
Téléphone : (85) 57-28-77.
Couleurs : rouge et blanc.
Président : Gérard Clayeux.
Entraîneur : Prudent Bacquet.
Les 13 de la première journée :
Szatny - Barbier, Leclair, Jodar, Desplat - Goavec, Lopes, Desmenez - Campos, Maar, Solomenko. *Douzième :* Vasetti. *Treizième :* Udovtsch.

MULHOUSE
(20e 1re div. en 1983)
Adresse : Place de l'Europe, B.P. 1292, 68055 Mulhouse-Cedex.
Téléphone : (89) 46-44-44.
Couleurs : maillot blanc, culotte bleue, bas blancs.
Président : André Goerig.
Entraîneur : Gérard Banide.
Les 13 de la première journée :
Desrousseaux - Mansouri, Duvernois, Hick, Zdun - Gaissert, Ehrlacher, Bernardet - Wiss, Kist, Six. *Douzième :* Durkalic. *Treizième :* Blau.

ORLÉANS
(8e gr. B en 1983)
Adresse : stade de la Source, rue Beaumarchais, B.P. 6123, 45061 Orléans
Téléphone : (38) 63-47-67 ou 68.

Couleurs : jaune et rouge.

Président : Jean-Pierre Belleteste.

Entraîneur : Jacky Lemée.

Les 13 de la première journée :

Viot - Arnal, Knayer, Lemée, Léopoldes - Trassard, Noël, Stephan - Chiesa, Berdoll, Jouanneau. *Douzième :* Ciavarino. *Treizième :* Fortes.

QUIMPER

(3ᵉ div. en 1983)

Adresse : 112, avenue de la France-Libre, 29000 Quimper.

Téléphone : (98) 95-92-20.

Couleurs : blanc et noir.

Président : Pierre Pernez.

Entraîneur : Jacky Castellan.

Les 13 de la première journée :

Weller - Kilo, Kédié, Marasco, Deru - Berthaud, Le Borgne, Taruffi - Lubanski, Gaye, Toullec. *Douzième :* Barraud. *Treizième :* Houstiou.

RACING-CLUB DE PARIS

(4ᵉ gr. A en 1983)

Adresse : stade Yves-du-Manoir 12, rue Fr.-Faber, 92700 Colombes.

Téléphone : (1) 786-19-61.

Couleurs : bleu ciel et blanc.

Président : Jean-Luc Lagardère.

Entraîneur : Alain de Martigny.

Les 13 de la première journée :

Bas - Peltier, Zvunka, Renaut, Tihy - Ben Mabrouck, Bianchi, Chebel - Sither, Oekland, Madjer. *Douzième :* Zagar. *Treizième :* Laachi.

RED STAR

(10ᵉ gr. B en 1983)

Adresse : 11, rue Godillot - 93400 Saint-Ouen.

Téléphone : (1) 264-85-34.

Couleurs : maillot vert, culotte blanche.

Président : Jean-Claude Bras.

Entraîneur : Georges Eo.

Les 13 de la première journée :

Perez - Faury, Padovan, Dubois, Gautier - Amorfini, Besançon, Eo - Bridier, Kutermak, Aniol. *Douzième :* Buissonneau. *Treizième :* Gut.

REIMS

(2ᵉ gr. B en 1983)

Adresse : 8, rue Buirette - 51100 Reims.

Téléphone : (26) 40-21-23 ou 40-26-91.

Couleurs : rouge et blanc.

Président : Serge Bazelaire.

Entraîneur : Pierre Phelippon.

Les 13 de la première journée :

Miche - Zorzetto, Prince, Arribart, Berlin - Jaffres, Rozborski, T. Gianetta - Bertolino, Kiefer, Lechantre. *Douzième :* R. Gianetta. *Treizième :* Lafond.

ROUBAIX

(3ᵉ div. en 1983)

Adresse : M. Jocelyn Vandaele, résidence Longchamp, 59 Leers.

Téléphone : (20) 02-10-22.

Couleurs : vert et blanc.

Président : Antoine Maillard.

Entraîneur : Tony Gianquinto.

Les 13 de la première journée :

Caby - Duez, Denneulin, Buisset, Micelli - Lallemand, Metsu, Dumortier - Gianetta, Bouchez, Saliné. *Douzième :* Belhadji. *Treizième :* de Oliveira.

SEDAN

(3ᵉ div. en 1983)

Adresse : Rue Berthelot, BP 1 - Sedan.

Téléphone : (24) 27-00-59 ou 27-08-48.

Couleurs : blanc.

Président : Jacky Nix.

Entraîneur : Pierre Tordo.

Les 13 de la première journée :

Luczkow - Borkowski, Raux, Trassart, Martinot - Lefèvre, Frappat, Janik - Trungadi, Andry, Sroka. *Douzième :* Compère. *Treizième :* Leduc.

STADE FRANÇAIS

(15ᵉ gr. B en 1983)

Adresse : 2, rue du Commandant-Guilbaud, 75016 Paris.

Téléphone : (1) 651-66-53.

Couleurs : bleu et rouge.

Président : Guy Lamoureux.

Entraîneur : Claude Dussaud.

Les 13 de la première journée :

Motz - Charton, Muscat, Lacroix, Martin - Tomazewski, Mazzon, M'Bama - Prenveille, N'Gouette, Mauffroy. *Douzième :* Bouzaglou. *Treizième :* Hazam.

TOURS

(18ᵉ 1ʳᵉ div. en 1983)

Adresse : Stade d'honneur de la Vallée du Cher, rue Camille-Danguillaume, Tours.

Téléphone : (47) 44-39-53 ou 43-59-02.

Couleurs : maillot bleu, culotte noire, bas bleus.

Président : Jean Royer.

Entraîneur : Guy Briet.

Les 13 de la première journée :

Dobraje - Gressani, Lestage, Loiseau, Coudray - Bassot, Polaniok, Varady - Devillechabrolle, Da Fonseca, De Zerbi. *Douzième :* Coiffier. *Treizième :* Lorenzo.

VALENCIENNES

(3ᵉ gr. A en 1983)

Adresse : stade Nungesser, 43, avenue de Reims, 59300 Valenciennes.

Téléphone : (27) 46-19-10.

Couleurs : maillot rouge, culotte blanche, bas rouges.

Président : M. Weisenburger.

Entraîneur : Léon Desmenez.

Les 13 de la première journée :

Batelli - Laitem, Laurey, Nerrière, Sokal - Pesin, Leclercq, périlleux - Schær, Merry, Henriksen. *Douzième :* Pruvost. *Treizième :* Boudin.

CALENDRIER DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DEUXIÈME DIVISION (1983-1984) / GROUPE B

PREMIÈRE ET TRENTE-QUATRIÈME JOURNÉES	ALLER 23/7/83	RETOUR 21/4/84
RED STAR - MULHOUSE		
QUIMPER - REIMS		
LE HAVRE - ABBEVILLE		
RACING PARIS - CHÂTEAUROUX		
MONTCEAU - VALENCIENNES		
TOURS - DUNKERQUE		
GUINGAMP - ROUBAIX		
SEDAN - STADE FRANÇAIS		
ORLÉANS - ANGERS		

DEUXIÈME ET DIX-HUITIÈME JOURNÉES	ALLER 30/7/83	RETOUR 19/11/83
RED STAR - MONTCEAU		
STADE FRANÇAIS - ANGERS		
ROUBAIX - SEDAN		
DUNKERQUE - GUINGAMP		
CHÂTEAUROUX - TOURS		
VALENCIENNES - RACING PARIS		
ABBEVILLE - ORLÉANS		
REIMS - LE HAVRE		
MULHOUSE - QUIMPER		

TROISIÈME ET DIX-NEUVIÈME JOURNÉES	ALLER 6/8/83	RETOUR 26/11/83
ANGERS - ROUBAIX		
QUIMPER - RED STAR		
LE HAVRE - MULHOUSE		
RACING PARIS - REIMS		
MONTCEAU - ABBEVILLE		
TOURS - VALENCIENNES		
GUINGAMP - STADE FRANÇAIS		
SEDAN - DUNKERQUE		
ORLÉANS - CHÂTEAUROUX		

QUATRIÈME ET VINGTIÈME JOURNÉES	ALLER 13/8/83	RETOUR 3/12/83
RED STAR - LE HAVRE		
QUIMPER - TOURS		
ROUBAIX - ORLÉANS		
DUNKERQUE - STADE FRANÇAIS		
CHÂTEAUROUX - SEDAN		
VALENCIENNES - ANGERS		
ABBEVILLE - RACING PARIS		
REIMS - MONTCEAU		
MULHOUSE - GUINGAMP		

CINQUIÈME ET VINGT ET UNIÈME JOURNÉES	ALLER 20/8/83	RETOUR 10/12/83
ANGERS - CHÂTEAUROUX		
STADE FRANÇAIS - ROUBAIX		
LE HAVRE - QUIMPER		
RACING PARIS - RED STAR		
MONTCEAU - MULHOUSE		
TOURS - REIMS		
GUINGAMP - VALENCIENNES		
SEDAN - ABBEVILLE		
ORLÉANS - DUNKERQUE		

SIXIÈME ET VINGT-DEUXIÈME JOURNÉES	ALLER 27/8/83	RETOUR 14/1/84
RED STAR - GUINGAMP		
QUIMPER - RACING PARIS		
LE HAVRE - MONTCEAU		
DUNKERQUE - ROUBAIX		
CHÂTEAUROUX - STADE FRANÇAIS		
VALENCIENNES - SEDAN		
ABBEVILLE - ANGERS		
REIMS - ORLÉANS		
MULHOUSE - TOURS		

SEPTIÈME ET VINGT-TROISIÈME JOURNÉES	ALLER 3/9/83	RETOUR 21/1/84
ANGERS - DUNKERQUE		
STADE FRANÇAIS - RED STAR		
ROUBAIX - CHÂTEAUROUX		
RACING PARIS - LE HAVRE		
MONTCEAU - QUIMPER		
TOURS - ABBEVILLE		
GUINGAMP - REIMS		
SEDAN - MULHOUSE		
ORLÉANS - VALENCIENNES		

HUITIÈME ET VINGT-QUATRIÈME JOURNÉES	ALLER 10/9/83	RETOUR 4/2/84
RED STAR - ANGERS		
QUIMPER - STADE FRANÇAIS		
LE HAVRE - TOURS		
RACING PARIS - MONTCEAU		
CHÂTEAUROUX - DUNKERQUE		
VALENCIENNES - ROUBAIX		
ABBEVILLE - GUINGAMP		
REIMS - SEDAN		
MULHOUSE - ORLÉANS		

NEUVIÈME ET VINGT-CINQUIÈME JOURNÉES	ALLER 17/9/83	RETOUR 11/2/84
ANGERS - MULHOUSE		
STADE FRANÇAIS - REIMS		
ROUBAIX - ABBEVILLE		
DUNKERQUE - VALENCIENNES		
MONTCEAU - CHÂTEAUROUX		
TOURS - RACING PARIS		
GUINGAMP - LE HAVRE		
SEDAN - RED STAR		
ORLÉANS - QUIMPER		

DIXIÈME ET VINGT-SIXIÈME JOURNÉES	ALLER 28/9/83	RETOUR 25/2/84
RED STAR - TOURS		
QUIMPER - SEDAN		
LE HAVRE - ANGERS		
RACING PARIS - GUINGAMP		
MONTCEAU - ORLÉANS		
VALENCIENNES - CHÂTEAUROUX		
ABBEVILLE - DUNKERQUE		
REIMS - ROUBAIX		
MULHOUSE - STADE FRANÇAIS		

ONZIÈME ET VINGT-SEPTIÈME JOURNÉES	ALLER 1/10/83	RETOUR 3/3/84
ANGERS - REIMS		
STADE FRANÇAIS - VALENCIENNES		
ROUBAIX - MULHOUSE		
DUNKERQUE - RED STAR		
CHÂTEAUROUX - ABBEVILLE		
TOURS - MONTCEAU		
GUINGAMP - QUIMPER		
SEDAN - LE HAVRE		
ORLÉANS - RACING PARIS		

QUINZIÈME ET TRENTE ET UNIÈME JOURNÉES	ALLER 29/10/83	RETOUR 31/3/84
ANGERS - TOURS		
STADE FRANÇAIS - MONTCEAU		
ROUBAIX - RACING PARIS		
DUNKERQUE - LE HAVRE		
CHÂTEAUROUX - QUIMPER		
VALENCIENNES - REIMS		
ABBEVILLE - MULHOUSE		
SEDAN - GUINGAMP		
ORLÉANS - RED STAR		

DOUZIÈME ET VINGT-HUITIÈME JOURNÉES	ALLER 8/10/83	RETOUR 10/3/84
RED STAR - ROUBAIX		
QUIMPER - ANGERS		
LE HAVRE - STADE FRANÇAIS		
RACING PARIS - SEDAN		
MONTCEAU - GUINGAMP		
TOURS - ORLÉANS		
ABBEVILLE - VALENCIENNES		
REIMS - CHÂTEAUROUX		
MULHOUSE - DUNKERQUE		

SEIZIÈME ET TRENTE-DEUXIÈME JOURNÉES	ALLER 5/11/83	RETOUR 7/4/84
RED STAR - ABBEVILLE		
QUIMPER - VALENCIENNES		
LE HAVRE - CHÂTEAUROUX		
RACING PARIS - DUNKERQUE		
MONTCEAU - ROUBAIX		
TOURS - STADE FRANÇAIS		
GUINGAMP - ANGERS		
SEDAN - ORLÉANS		
MULHOUSE - REIMS		

TREIZIÈME ET VINGT-NEUVIÈME JOURNÉES	ALLER 15/10/83	RETOUR 17/3/84
ANGERS - RACING PARIS		
STADE FRANÇAIS - ABBEVILLE		
ROUBAIX - QUIMPER		
DUNKERQUE - REIMS		
CHÂTEAUROUX - MULHOUSE		
VALENCIENNES - RED STAR		
GUINGAMP - TOURS		
SEDAN - MONTCEAU		
ORLÉANS - LE HAVRE		

DIX-SEPTIÈME ET TRENTE-TROISIÈME JOURNÉES	ALLER 12/11/83	RETOUR 14/4/84
ANGERS - SEDAN		
STADE FRANÇAIS - ORLÉANS		
ROUBAIX - TOURS		
DUNKERQUE - MONTCEAU		
CHÂTEAUROUX - GUINGAMP		
VALENCIENNES - LE HAVRE		
ABBEVILLE - QUIMPER		
REIMS - RED STAR		
MULHOUSE - RACING PARIS		

QUATORZE ET TRENTIÈME JOURNÉES	ALLER 22/10/83	RETOUR 24/3/84
RED STAR - CHÂTEAUROUX		
QUIMPER - DUNKERQUE		
LE HAVRE - ROUBAIX		
RACING PARIS - STADE FRANÇAIS		
MONTCEAU - ANGERS		
TOURS - SEDAN		
GUINGAMP - ORLÉANS		
REIMS - ABBEVILLE		
MULHOUSE - VALENCIENNES		

CLASSEMENT FINAL

1.		11.	
2.		12.	
3.		13.	
4.		14.	
5.		15.	
6.		16.	
7.		17.	
8.		18.	
9.		19.	
10.		20.	

Montent en première division : ______

Barragistes : ______

Relégués en troisième division : ______

TOUS LES RÉSULTATS

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE PREMIÈRE DIVISION

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. NANTES	58	38	24	10	4	77	29	+ 48
2. Bordeaux	48	38	20	8	10	67	48	+ 19
3. P S-G	47	38	20	7	11	66	49	+ 17
4. Lens	44	38	18	8	12	64	55	+ 9
5. Laval	44	38	15	14	9	42	41	+ 1
6. Monaco	43	38	14	15	9	55	35	+ 20
7. Nancy	41	38	17	7	14	74	61	+ 13
8. Auxerre	38	38	12	14	12	56	48	+ 8
9. Metz	37	38	13	11	14	66	67	— 1
10. Brest	37	38	11	15	12	53	63	— 10
11. Toulouse	36	38	15	6	17	52	66	— 14
12. Sochaux	35	38	9	17	12	52	53	— 1
13. Lille	34	38	13	8	17	38	45	— 7
14. Saint-Etienne	34	38	11	12	15	41	52	— 11
15. Strasbourg	33	38	11	11	16	40	51	— 11
16. Rouen	32	38	11	10	17	45	54	— 9
17. Bastia	32	38	9	14	15	41	52	— 11
18. Tours	31	38	12	7	19	58	68	— 10
19. Lyon	28	38	11	6	21	57	77	— 20
20. Mulhouse	28	38	10	8	20	46	76	— 30

Accèdent en première division : Rennes, Toulon, Nîmes.
Relégués en deuxième division : Lyon, Mulhouse, Tours.

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DEUXIÈME DIVISION

GROUPE A

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. RENNES	54	34	23	8	3	68	25	+ 43
2. Nîmes	49	34	19	11	4	65	34	+ 31
3. Valenciennes	47	34	18	11	5	74	39	+ 35
4. Racing Paris 1	43	34	17	9	8	60	28	+ 32
5. Le Havre	41	34	15	11	8	54	39	+ 15
6. Angoulême	38	34	13	12	9	39	30	+ 9
7. Montpellier	37	34	14	9	11	43	34	+ 9
8. Guingamp	35	34	11	13	10	47	42	+ 5
9. Abbeville	35	34	15	5	14	35	39	— 4
10. Nœux-les-Mines	31	34	9	13	12	29	39	— 10
11. Béziers	29	34	9	11	14	33	43	— 10
12. Angers	29	34	10	9	15	50	65	— 15
13. Châteauroux	29	34	9	11	14	38	55	— 17
14. Libourne	28	34	5	18	11	28	39	— 11
15. Limoges	28	34	10	8	16	30	51	— 21
16. Alès	26	34	8	10	16	34	44	— 10
17. Viry-Châtillon	19	34	5	9	20	21	58	— 37
18. Corbeil	14	34	3	8	23	25	69	— 44

Accèdent en première division : Rennes, Nîmes.
Relégués en troisième division : Viry-Châtillon, Corbeil.

Barrages : Nîmes bat Reims 3-1 et 0-1 Nîmes bat Tours 1-1 et 3-1

GROUPE B

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. TOULON	52	34	21	10	3	68	17	+ 51
2. Reims	52	34	24	4	6	70	33	+ 37
3. Nice	48	34	18	12	4	55	26	+ 29
4. Marseille	41	34	16	9	9	38	24	+ 14
5. Dunkerque	40	34	15	10	9	49	39	+ 10
6. Martigues	39	34	17	5	12	53	44	+ 9
7. Cannes	38	34	13	12	9	43	37	+ 6
8. Orléans	34	34	10	14	10	32	35	— 3
9. Grenoble	34	34	11	12	11	42	46	— 4
10. Red Star	33	34	11	11	12	38	48	— 10
11. Besançon	32	34	11	10	13	39	44	— 5
12. Gueugnon	31	34	8	15	11	35	35	0
13. Thonon	28	34	8	12	14	35	45	— 10
14. Cuiseaux	26	34	8	10	16	31	45	— 16
15. Stade Français	25	34	8	9	17	32	50	— 18
16. Montceau-les-Mines	22	34	5	12	17	31	55	— 24
17. Fontainebleau	21	34	4	13	17	21	55	— 34
18. Blénod	16	34	4	8	22	18	50	— 32

Accède en première divison : Toulon.
Relégués en troisième division : Fontainebleau, Blénod.

LES BUTEURS

27 buts : Halilhodzic (Nantes).
24 buts : Szarmach (Auxerre).
23 buts : Krimau (Metz).
20 buts : Lacombe (Bordeaux).
19 buts : Beltramini (Rouen).
17 buts : Kurbos (Metz), Müller (Bordeaux).
16 buts : Stopyra (Sochaux).
14 buts : Ferreri (Auxerre), Krause (Laval), Xuereb (Lens), Meyer (Nancy).
13 buts : Milla (Bastia), Assad (Mulhouse), Umpierrez (Nancy), Touré (Nantes).
12 buts : Giresse (Bordeaux), Emon (Lyon), Kist (P S-G).
11 buts : Vabec (Brest), Barberis (Monaco), Rubio et Philippe (Nancy), Rocheteau (P S-G), Omnis (Tours).
10 buts : Bureau (Brest), Brisson et Vercruysse (Lens), Tlemcani (Rouen), Anziani et Simon (Sochaux), Dehon et Ferrigno (Tours).
9 buts : Piette (Lens), Jacques (Nancy).
8 buts : Garande (Auxerre), Le Roux (Brest), Sené (Laval), Ogaza (Lens), Henry (Lille), Domergue et Nikolic (Lyon), Couriol (Monaco), Ibanez (Mulhouse), Amisse (Nantes), Genghini et Roussey (St-Etienne), Susic (P S-G), Pintenat et Soler (Toulouse), Polaniok (Tours).
7 buts : Fiard (Bastia), Françoise (Lille), Bellus (Metz), Ricort (Monaco), Pfertzel (Mulhouse), Jeannol (Nancy), Baronchelli (Nantes), Dahleb (P S-G), Rep (St-Etienne), G. Lacombe (Tours).
6 buts : Amoros et Pécout (Monaco), Fernandez et Toko (P S-G), Zanon (St-Etienne), Rouyer (Strasbourg), Csapo, Ferratge et Lopez (Toulouse).
5 buts : Ihily (Bastia), Bernardet et Goba (Brest), Redon (Laval), N'Dioro (Lyon), Bossis (Nantes), Lubin (Sochaux), Betancourt et Gentes (Strasbourg), Da Fonseca (Tours).



DOMINIQUE BARATELLI

AUXERRE

A domicile :
Bat : Lille (3-0), Rouen (2-0), Mulhouse (2-1), Monaco (1-0), Brest (4-2), Toulouse (5-1), Tours (3-1), Saint-Étienne (4-1), P S-G (3-2), Lyon (3-1).
Nul avec : Sochaux (2-2), Bastia (1-1), Strasbourg (0-0), Metz (2-2), Nantes (1-1), Lens (0-0), Bordeaux (2-2).
Battu par : Laval (1-0), Nancy (3-2).
A l'extérieur :
Bat : Strasbourg (2-0), Lille (2-1).
Nul avec : Lyon (1-1), Metz (1-1), Lens (0-0), P S-G (0-0), Rouen (1-1), Monaco (1-1), Brest (2-2).
Battu par : Toulouse (2-1), Tours (3-2), Saint-Étienne (1-0), Nantes (1-0), Bordeaux (3-0), Laval (1-0), Sochaux (2-0), Mulhouse (3-2), Nancy (3-1), Bastia (1-0).

BASTIA

A domicile :
Bat : Saint-Étienne (2-1), Monaco (2-0), Nancy (3-2), Lens (4-0), Mulhouse (2-0), Lyon (2-1), Auxerre (1-0), Tours (4-1).
Nul avec : Toulouse (1-1), Brest (1-1), Laval (1-1), Lille (0-0), Sochaux (0-0), P S-G (1-1), Strasbourg (1-1), Rouen (0-0), Nantes (1-1).
Battu par : Bordeaux (2-1), Metz (3-0).
A l'extérieur :
Bat : Tours (1-0).
Nul avec : Metz (0-0), Auxerre (1-1), Nancy (2-2), Bordeaux (0-0), Saint-Étienne (1-1).
Battu par : Nantes (3-0), Lens (2-1), Mulhouse (4-1), P S-G (1-0), Lyon (3-1), Strasbourg (2-1), Rouen (2-1), Monaco (3-0), Toulouse (3-1), Brest (4-2), Laval (1-0), Lille (2-0), Sochaux (2-1).

BORDEAUX

A domicile :
Bat : Monaco (3-1), Mulhouse (2-0), Laval (4-1), P S-G (2-1), Lyon (5-1), Toulouse (1-0), Auxerre (3-0), Rouen (3-2), Lens (3-0), Nancy (3-2), Metz (2-0), Lille (2-0), Sochaux (3-1), Tours (1-0).
Nul avec : Strasbourg (1-1), Bastia (0-0), Brest (0-0), Saint-Étienne (1-1).
Battu par : Nantes (2-1).
A l'extérieur :
Bat : Bastia (2-1), Brest (1-0), Sochaux (2-0), Tours (2-1), Lyon (5-3), Toulouse (1-0).
Nul avec : Lens (2-2), Mulhouse (4-4), Strasbourg (0-0), Auxerre (2-2).
Battu par : Nancy (2-1), Metz (2-1), Lille (2-1), Saint-Étienne (3-1), Nantes (4-0), Laval (2-0), P S-G (2-0), Rouen (2-1), Monaco (3-1).

BREST

A domicile :
Bat : Tours (4-2), Rouen (4-2), Lens (2-1), P S-G (3-1), Lyon (2-1), Saint-Étienne (4-2), Mulhouse (4-0), Bastia (4-2), Laval (3-0), Strasbourg (1-0).
Nul avec : Monaco (1-1), Metz (1-1), Sochaux (2-2), Nantes (1-1), Toulouse (2-2), Auxerre (2-2).
Battu par : Bordeaux (1-0), Lille (1-0), Nancy (3-0).
A l'extérieur :
Bat : Lens (3-2).
Nul avec : Saint-Étienne (0-0), Nancy (1-1), Mulhouse (1-1), Bastia (1-1), Laval (1-1), Toulouse (2-2), Strasbourg (0-0), Rouen (1-1), Bordeaux (0-0).
Battu par : Nantes (5-1), Auxerre (4-2), Monaco (5-0), P S-G (2-0), Lyon (2-0), Metz (1-0), Lille (4-0), Sochaux (4-0), Tours (2-0).

LAVAL

A domicile :
Bat : Sochaux (3-1), Tours (3-0), Rouen (3-1), Strasbourg (2-1), Lille (2-0), Auxerre (1-0), Monaco (1-0), Bordeaux (2-0), Bastia (1-0), P S-G (1-0), Toulouse (2-1), Metz (2-1).
Nul avec : Saint-Étienne (0-0), Lens (0-0), Brest (1-1), Lyon (1-1), Nancy (0-0), Mulhouse (0-0).
Battu par : Nantes (3-1).
A l'extérieur :
Bat : Auxerre (1-0), Toulouse (1-0), Strasbourg (2-1).
Nul avec : Nancy (1-1), Bastia (1-1), P S-G (0-0), Saint-Étienne (1-1), Rouen (2-2), Lille (0-0), Sochaux (0-0), Nantes (0-0).
Battu par : Monaco (4-1), Bordeaux (4-1), Mulhouse (2-1), Metz (3-2), Tours (4-1), Lens (2-0), Brest (3-0), Lyon (2-0).

LENS

A domicile :
Bat : Nancy (2-1), Bastia (2-1), P S-G (4-0), Lyon (1-0), Toulouse (3-1), Metz (4-2), Rouen (2-0), Monaco (2-0), Mulhouse (4-2), Lille (2-0), Laval (2-0), Strasbourg (2-1), Tours (2-1), Saint-Étienne (4-2), Sochaux (3-0).
Nul avec : Bordeaux (2-2), Auxerre (0-0), Nantes (2-2).
Battu par : Brest (3-2).
A l'extérieur :
Bat : Mulhouse (3-1), Saint-Étienne (1-0), Nancy (2-1).
Nul avec : Lille (1-1), Laval (0-0), Sochaux (1-1), Auxerre (0-0), Rouen (1-1).
Battu par : Brest (2-1), Strasbourg (2-1), Tours (5-1), Nantes (5-1), Bordeaux (3-0), Bastia (4-0), P S-G (4-3), Lyon (2-1), Toulouse (1-0), Metz (2-1), Monaco (2-1).

LILLE

A domicile :
Bat : Sochaux (1-0), Tours (2-0), Bordeaux (2-1), P S-G (1-0), Lyon (1-0), Toulouse (3-0), Strasbourg (1-0), Rouen (5-0), Nancy (2-0), Mulhouse (4-0), Bastia (2-0), Brest (4-0).
Nul avec : Lens (1-1), Saint-Étienne (1-1), Monaco (1-1), Laval (0-0), Metz (1-1).
Battu par : Nantes (2-0), Auxerre (2-1).
A l'extérieur :
Bat : Brest (1-0).
Nul avec : Monaco (0-0), Nancy (2-2), Bastia (0-0).
Battu par : Metz (2-0), Strasbourg (1-0), Auxerre (3-0), Rouen (2-0), Mulhouse (1-0), Laval (2-0), Sochaux (2-0), Lens (2-0), Tours (5-0), Saint-Étienne (1-0), Nantes (1-0), Bordeaux (2-0), P S-G (4-1), Lyon (3-1), Toulouse (3-0).

LYON

A domicile :
Bat : Tours (2-0), Saint-Étienne (2-1), Bastia (3-1), Toulouse (4-1), Strasbourg (4-2), Mulhouse (7-3), Lens (2-1), Brest (1-0), Laval (2-0), Lille (3-1), Sochaux (3-1).
Nul avec : Auxerre (1-1), Monaco (1-1), Metz (3-3).
Battu par : Nancy (2-1), P S-G (3-1), Rouen (4-0), Nantes (2-1), Bordeaux (5-3).
A l'extérieur :
Nul avec : Mulhouse (1-1), Laval (1-1), Sochaux (1-1).
Battu par : Rouen (2-1), Nantes (1-0), Lens (1-0), Bordeaux (5-1), Brest (2-1), Lille (1-0), Tours (3-0), Saint-Étienne (1-0), Nancy (5-2), Monaco (3-0), Bastia (2-1), P S-G (3-0), Toulouse (4-1), Metz (4-1), Strasbourg (2-0), Auxerre (3-1).

METZ

A domicile :
Bat : Lille (2-0), Bordeaux (2-1), Mulhouse (3-0), Laval (3-2), Tours (5-1), Rouen (3-2), Lens (2-1), Brest (1-0), Lyon (4-1), Toulouse (3-2).
Nul avec : Strasbourg (1-1), Sochaux (1-1), Auxerre (1-1), Bastia (0-0), Monaco (1-1), Saint-Étienne (1-1).
Battu par : Nancy (3-2), P S-G (2-1), Nantes (4-0).
A l'extérieur :
Bat : Nantes (3-2), Bastia (3-0), Mulhouse (4-3).
Nul avec : Rouen (0-0), Brest (1-1), Lyon (3-3), Auxerre (2-2), Lille (1-1).
Battu par : Tours (3-2), Monaco (2-1), Saint-Étienne (3-1), Lens (4-2), Toulouse (2-1), Strasbourg (2-1), Sochaux (4-3), Nancy (4-0), Bordeaux (2-0), P S-G (3-1), Laval (2-1).

MULHOUSE

A domicile :
Bat : Laval (2-1), Lille (1-0), Sochaux (1-0), Tours (1-0), Saint-Étienne (1-0), Nancy (3-1), Strasbourg (2-0), Auxerre (3-2), Monaco (2-1), Bastia (4-1).
Nul avec : Nantes (1-1), Lyon (1-1), Brest (1-1), Bordeaux (4-4), P S-G (1-1), Rouen (0-0).
Battu par : Lens (3-1), Toulouse (2-1), Metz (4-3).
A l'extérieur :
Nul avec : Laval (0-0), Sochaux (1-1).
Battu par : Nancy (6-0), Bordeaux (2-0), P S-G (5-1), Strasbourg (2-1), Auxerre (2-1), Toulouse (2-1), Metz (3-0), Rouen (4-2), Monaco (1-0), Lens (4-2), Lyon (7-3), Bastia (2-0), Brest (4-0), Lille (4-0), Tours (1-0), Saint-Étienne (1-0), Nantes (2-1).

MONACO

A domicile :
Bat : Laval (4-1), Metz (2-1), Strasbourg (3-0), Tours (3-0), Nancy (1-0), Mulhouse (1-0), Bastia (3-0), Brest (5-0), Lyon (3-0), Rouen (2-0), Lens (2-1), Bordeaux (3-1).
Nul avec : Paris (1-1), Lille (0-0), Saint-Étienne (2-2), Toulouse (0-0), Sochaux (0-0), Auxerre (1-1), Nantes (2-2).
A l'extérieur :
Bat : P S-G (1-0), Strasbourg (4-0).
Nul avec : Brest (1-1), Lyon (1-1), Sochaux (1-1), Rouen (1-1), Nantes (0-0), Metz (1-1), Lille (1-1), Tours (2-2).
Battu par : Bordeaux (3-1), Bastia (2-0), Toulouse (2-1), Auxerre (1-0), Lens (2-0), Laval (1-0), Saint-Étienne (2-0), Nancy (2-1), Mulhouse (2-1).

NANCY

A domicile :
Bat : Mulhouse (6-0), Bordeaux (2-1), Saint-Étienne (3-1), Lyon (5-2), Metz (4-0), Auxerre (3-1), Rouen (2-0), Monaco (2-1), Strasbourg (2-1).
Nul avec : Brest (1-1), Laval (1-1), Lille (2-2), Tours (3-3), Nantes (2-2), Bastia (2-2).
Battu par : Sochaux (3-1), P S-G (3-2), Toulouse (2-1), Lens (2-1).
A l'extérieur :
Bat : P S-G (3-2), Lyon (2-1), Metz (3-2), Auxerre (3-2), Brest (3-0), Tours (2-1), Saint-Étienne (4-3), Sochaux (1-0).
Nul avec : Laval (0-0).
Battu par : Lens (2-1), Bastia (3-2), Toulouse (2-1), Rouen (1-0), Monaco (1-0), Strasbourg (2-0), Mulhouse (3-1), Bordeaux (3-2), Lille (2-0), Nantes (3-1).

NANTES

A domicile :

Bat : Bastia (3-0), Brest (6-1), Lyon (1-0), Strasbourg (3-0), Auxerre (1-0), Rouen (1-0), Lens (5-1), Bordeaux (4-0), P S-G (2-0), Toulouse (3-0), Lille (1-0), Sochaux (4-0), Tours (2-1), Saint-Étienne (4-2), Nancy (3-1), Mulhouse (2-1).

Nul avec : Monaco (0-0), Laval (0-0).

Battu par : Metz (3-2).

A l'extérieur :

Bat : Bordeaux (2-1), Laval (3-1), Toulouse (1-0), Lille (2-0), Tours (4-0), Saint-Étienne (1-0), Lyon (2-1), Metz (4-0).

Nul avec : Mulhouse (1-1), Sochaux (1-1), Nancy (2-2), Bastia (1-1), Brest (1-1), Auxerre (1-1), Monaco (2-2), Lens (2-2).

Battu par : P S-G (2-1), Strasbourg (2-0), Rouen (1-0).

P S-G

A domicile :

Bat : Rouen (1-0), Nantes (2-1), Mulhouse (5-1), Bastia (1-0), Sochaux (1-0), Strasbourg (4-3), Toulouse (2-1), Saint-Étienne (4-1), Lens (4-3), Bordeaux (2-0), Brest (2-0), Lyon (3-0), Lille (4-1), Metz (3-1), Tours (4-2).

Nul avec : Laval (0-0), Auxerre (0-0).

Battu par : Nancy (3-2), Monaco (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Lyon (3-1), Metz (2-1), Nancy (3-2), Sochaux (2-1), Rouen (1-0).

Nul avec : Monaco (1-1), Saint-Étienne (1-1), Mulhouse (1-1), Bastia (1-1), Strasbourg (1-1).

Battu par : Lens (4-0), Bordeaux (2-1), Brest (3-1), Lille (1-0), Tours (3-1), Nantes (2-0), Laval (1-0), Toulouse (2-1), Auxerre (3-2).

ROUEN

A domicile :

Bat : Lyon (2-1), Lille (2-0), Tours (4-2), Nancy (1-0), Mulhouse (4-2), Bastia (2-1), Toulouse (3-0), Strasbourg (2-1), Nantes (1-0), Bordeaux (2-1).

Nul avec : Metz (0-0), Sochaux (1-1), Monaco (1-1), Brest (1-1), Auxerre (1-1), Laval (2-2), Lens (1-1).

Battu par : Saint-Étienne (1-0), P S-G (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Lyon (4-0).

Nul avec : Sochaux (2-2), Bastia (0-0), Mulhouse (0-0).

Battu par : P S-G (1-0), Brest (4-2), Toulouse (2-1), Strasbourg (1-0), Auxerre (2-0), Laval (3-1), Saint-Étienne (1-0), Nantes (1-0), Lens (2-0), Bordeaux (3-2), Metz (3-2), Lille (5-0), Tours (3-1), Monaco (2-0), Nancy (2-0).

SAINT-ÉTIENNE

A domicile :

Bat : Toulouse (2-1), Metz (3-1), Auxerre (1-0), Rouen (1-0), Bordeaux (3-1), Lyon (1-0), Lille (1-0), Monaco (2-0), Mulhouse (1-0).

Nul avec : Brest (0-0), P S-G (1-1), Laval (1-1), Tours (0-0), Strasbourg (0-0), Bastia (1-1).

Battu par : Lens (1-0), Nantes (1-0), Sochaux (1-0), Nancy (4-3).

A l'extérieur :

Bat : Tours (2-0), Rouen (1-0).

Nul avec : Laval (0-0), Lille (1-1), Monaco (2-2), Toulouse (1-1), Metz (1-1), Bordeaux (1-1).

Battu par : Bastia (2-1), Lyon (2-1), Sochaux (3-0), Strasbourg (2-0), Nancy (3-1), Mulhouse (1-0), Brest (4-2), P S-G (4-1), Auxerre(4-1), Lens (4-2), Nantes (4-2).

SOCHAUX

A domicile :

Bat : Saint-Étienne (3-0), Lille (2-0), Metz (4-3), Auxerre (2-0), Brest (4-0), Bastia (4-0).

Nul avec : Strasbourg (2-2), Tours (1-1), Monaco (1-1), Nantes (1-1), Lens (1-1), Lyon (1-1), Rouen (2-2), Mulhouse (1-1), Laval (1-1).

Battu par : Toulouse (3-2), Bordeaux (2-0), P S-G (2-1), Nancy (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Nancy (3-1), Toulouse (6-2), Saint-Étienne (1-0).

Nul avec : Metz (1-1), Auxerre (2-2), Rouen (1-1), Bastia (0-0), Brest (2-2), Strasbourg (1-1), Tours (1-1), Monaco (0-0).

Battu par : Laval (3-1), Lille (1-0), P S-G (1-0), Mulhouse (1-0), Nantes (4-0), Bordeaux (3-1), Lens (3-0), Lyon (3-1).

STRASBOURG

A domicile :

Bat : Lille (1-0), Rouen (1-0), Mulhouse (2-1), Lens (2-1), Saint-Étienne (2-0), Bastia (2-1), Nancy (2-0), Metz (2-1), Nantes (2-0), Lyon (2-0), Toulouse (3-0).

Nul avec : Brest (0-0), Sochaux (1-1), Tours (1-1), P S-G (1-1), Bordeaux (0-0).

Battu par : Auxerre (2-0), Monaco (4-0), Laval (2-1).

A l'extérieur :

Nul avec : Metz (1-1), Sochaux (2-2), Bordeaux (1-1), Auxerre (0-0), Saint-Étienne (0-0), Bastia (1-1).

Battu par : Toulouse (3-1), Tours (2-0), Nantes (3-0), Monaco (3-0), P S-G (4-3), Laval (2-1), Lyon (4-2), Lille (1-0), Rouen (2-1), Mulhouse (2-0), Lens (2-1), Brest (1-0), Nancy (2-1).

TOULOUSE

A domicile :

Bat : Strasbourg (3-1), Auxerre (2-1), Rouen (2-1), Monaco (2-1), Nancy (2-1), Mulhouse (2-1), Metz (2-1), Bastia (3-1), Lens (1-0), Lyon (4-1), P S-G (2-1), Lille (3-0).

Nul avec : Brest (2-2), Tours (1-1), Saint-Étienne (1-1).

Battu par : Nantes (1-0), Laval (1-0), Sochaux (6-2), Bordeaux (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Sochaux (3-2), Nancy (2-1), Mulhouse (2-1).

Nul avec : Bastia (1-1), Monaco (0-0), Brest (2-2).

Battu par : Tours (2-0), Saint-Étienne (2-1), Lens (3-1), Bordeaux (1-0), Lyon (4-1), P S-G (2-1), Auxerre (5-1), Rouen (3-0), Nantes (3-0), Laval (2-1), Metz (3-2), Strasbourg (3-0), Lille (3-0).

TOURS

A domicile :

Bat : Metz (3-2), Toulouse (2-0), Strasbourg (2-0), Auxerre (3-2), Lens (5-1), P S-G (3-1), Lyon (3-0), Laval (4-1), Lille (5-0), Rouen (3-1), Mulhouse (1-0), Brest (2-0).

Nul avec : Sochaux (1-1), Monaco (2-2).

Battu par : Saint-Étienne (2-0), Nantes (4-0), Bordeaux (2-1), Nancy (2-1), Bastia (1-0).

A l'extérieur :

Nul avec : Sochaux (1-1), Nancy (3-3), Toulouse (1-1), Strasbourg (1-1), Saint-Étienne (0-0).

Battu par : Brest (4-2), Lyon (2-0), Laval (3-0), Lille (2-0), Rouen (4-2), Monaco (3-0), Mulhouse (1-0), Bastia (4-1), Metz (5-1), Auxerre (3-1), Lens (2-1), Nantes (2-1), Bordeaux (1-0), P S-G (4-2).

COUPE DE FRANCE

Trente-deuxièmes de finale

Saint-Etienne bat Auxerre 1-0 - Lyon bat Sochaux 3-2 - Laval bat Nîmes 2-0 - Lens bat Grenoble 1-0 - Monaco bat Cannes 0-0 (5 penalties à 4) - Metz bat Reims 3-0 - Strasbourg bat Thonon 2-0 - Rouen bat Châteauroux 2-1 (après prolongation) - Toulouse bat Rennes 1-0 - Nantes bat Melun 1-0 - Bordeaux bat La Rochelle 4-0 - P S-G bat Chaumont 2-0 - Nancy bat St-Dizier 2-0 - Bastia bat Orange 0-0 (4 penalties à 1) - Mulhouse bat Tavaux 1-0 -Brest bat Poitiers 3-0 - Lille bat Hazebrouck 2-0 - Tours bat Niort 0-0 (3 penalties à 0) - Racing Paris 1 bat Viry 2-0 - Abbeville bat Dunkerque 1-0 - Le Havre bat Orléans 3-1 - Marseille bat Limoges 2-1 - Guingamp bat Angers 1-0 - Toulon bat Sète - La Roche-sur-Yon bat Libourne 2-1 - Martigues bat INF Vichy - Neufchâteau bat Red Star 2-1 - Maubeuge bat Calais 2-0 -Baume-les-Dames bat Dijon 2-1 (après prolongation) - Lorient bat Montmorillon 3-0 -Gazelec Ajaccio bat Club Franciscain 5-1 - RC Paris bat Cambrai 2-1.

Seizièmes de finale

Bordeaux bat Lens 0-1 et 2-0 - Monaco bat Mulhouse 1-0 et 2-0 - Laval bat Nancy 1-0 et 1-1 -Brest bat Metz 1-1 et 3-0 - Lille bat Bastia 1-0 et 1-0 - P S-G bat Abbeville 2-0 et 0-1 - Martigues bat St-Etienne 3-0 et 0-3 (4 penalties à 3) -Tours bat Marseille 3-0 et 1-2 - Toulouse bat Le Havre 1-1 et 1-1 (4 penalties à 2) - Strasbourg bat Maubeuge 2-1 et 1-1 - Rouen bat La Roche-sur-Yon 1-1 et 4-0 - Lyon bat RC Paris 0-0 et 3-2 -Nantes bat Baume-les-Dames 4-0 et 7-1 -Gazelec Ajaccio bat Toulon 0-1 et 2-0 (après prolongation) - Racing Paris 1 bat Neufchâteau 2-0 et 5-0 - Guingamp bat Lorient 3-0 et 4-1.

HUITIÈMES DE FINALE

Racing Paris 1 bat Gazelec Ajaccio 3-0 et 0-1 - Brest bat Monaco 4-1 et 0-1 - Nantes bat Bordeaux 0-0 et 4-0 - Rouen bat Toulouse 2-1 et 0-0 - Lille bat Martigues 1-2 et 2-0 - Guingamp bat Laval 0-0 et 0-0 (4 penalties à 2) -Tours bat Lyon 2-0 et 2-3 - P S-G bat Strasbourg 2-0 et 5-2.

Quarts de finale

P S-G bat Brest 1-2 et 2-0 - Nantes bat Racing Paris 1, 2-2 et 1-0 - Lille bat Rouen 2-0 et 0-1 - Tours bat Guingamp 1-1 et 3-1.

Demi-finales

Nantes bat Lille 1-0 et 1-1 - P S-G bat Tours 4-0 et 3-3.

Finale

P S-G bat Nantes 3-2.



COUPE DE L'UEFA

Premier tour

Valence CF - Manchester United 0-0 et 2-1 -Banik Ostrava - Glentoran FC 3-1 et 1-0 - FC Porto - FC Utrecht 1-0 et 2-0 - Servette FC -Progres Niederkorn 1-0 et 3-0 - SL Benfica -Real Betis Balompie 2-1 et 2-1 - Haarlem - KAA Gent 2/1 et 3/3 - AS Saint-Etienne - Tatabanyia Banyasz 4-1 et 0-0 - Bohemians Prague - FC Admira Wacker 5-0 et 2-1 - FC Cologne - AEK Athenas 1-0 et 5-0 - AS Roma - Ipswich Town FC 3-0 et 3-1 - Ferencvarosi TC - Athletic Club Bilbao 2-1 et 1-1 - Hajduk Split - Zurich FC 4-1 et 4-0 - RSC Anderlecht - Kuopion Pallotoverit 3-0 et 3-1 - WKS Slask Wroclaw-Dinamo Moscou 2-2 et 1-0 - IK Brage - Lyngby BK 1921 2-1 et 2-2 - SV Werder Breme - FC Vorwarts Francfort/Oder 3-1 et 0-2 - Dundee United - PSV Eindhoven 1-1 et 2-0 - Spartak Moscou - Arsenal FC 3-2 et 5-2 - KSC Lokeren - FKS Stal Mielec 1-1 et 0-0 - Viking FA - FC Lokomotive Leipzig 1-0 et 2-3 - Girondins de Bordeaux - FC Carl Zeiss Iena 1-3 et 5-0 - Shamrock Rovers FC - Fram Reykjavik 3-0 et 4-0 - IFK Norrkoping - Southampton FC 2-2 et 0-0 - Glasgow Rangers FC - Borussia Dortmund 0-0 et 2-0 -PAOK Salonique - FC Sochaux 1-0 et 1-2 ap. prol. - Universitatea Craiova - AC Fiorentina 3-1 et 0-1 - Seville FC - Levski Spartak Sofia 3-1 et 3-0 - FC Zurich - Pezoporikos Larnaca 2-2 et 1-0 - Calcio Napoli - Dinamo Tbilissi 1-2 et 1-0 -FC Kaiserslautern - Trabzonspor 3-0 et 1-0 - FK Sarajevo - Slavia Sofia 2-2 et 4-2 - Corvinul Hunedoara - Graz ASK 1-1 et 3-0.

Deuxième tour

Servette FC - WKS Slask Wroclaw 2-0 et 5-1 -RSC Anderlecht-FC Porto 4-0 et 2-3 - SV Werder Brême-IK Brage 2-0 et 6-2 - Valence CF-Banik Ostrava 1-0 et 0-0 - Spartak Moscou-Haarlem 2-0 et 3-1 - Bohemians Prague-AS Saint-Etienne 0-0 et 4-0 - SL Benfica-KSC Lokeren 2-0 et 2-1 - Dundee United-Viking Stavanger 3-1 et 0-0 - AS Roma-IFK Norrkoping 1-0 et 0-1 (4 penalties à 3) - Girondins de Bordeaux-Hajduk Split 1-4 et 4-0 - FC Cologne-Glasgow Rangers FC 1-2 et 5-0 - Universitatea Craiova-Shamrock Rovers FC 2-0 et 3-0 - FC Zurich-Ferencvarosi TC 1-1 et 1-0 -Séville FC-PAOK Salonique 0-2 et 4-0 - FC Kaiserslautern-Calcio Napoli 2-1 et 2-0 - FK Sarajevo-Corvinul Hunedoara 4-4 et 4-0.

Troisième tour

Bohemians Prague-Servette FC 2-2 et 2-1 -RSC Anderlecht-FK Sarajevo 6-1 et 0-1 - FC Kaiserslautern-Séville FC 0-1 et 4-0 - SL Benfica- FC Zurich 1-1 et 4-0 - Universitatea Craiova-Girondins de Bordeaux 0-1 et 2-0 ap. prol. - AS Roma-FC Cologne 0-1 et 2-0 - Dundee United-SV Werder Brême 2-1 et 1-1 -Valence CF-Spartak Moscou 0-0 et 2-0.

Quarts de finale

Bohemians Prague-Dundee United 1-0 et 0-0 - Universitatea Craiova-FC Kaiserslautern 2-3 et 1-0 - SL Benfica-AS Roma 2-1 et 1-1 -RSC Anderlecht-Valence CF 2-1 et 3-1.

Demi-finales

RSC Anderlecht-Bohemians Prague 0-1 et 3-1 - SG Benfica-Universitatea Craiova 0-0 et 1-1.

Finale

RSC Anderlecht bat SG Benfica 1-0 et 1-1.

COUPE D'EUROPE DES VAINQUEURS DE COUPE

Tour préliminaire

Aberdeen FC - FC Sion 7-0 et 4-1 - Swansea City - Sporting Club Braga 3-0 et 0-1.

Premier tour

Crvena Zvezda Beograd - Lillestrom SK 4-0 et 3-0 - FC Barcelone - Apollon Limassol 8-0 et 1-1 - FC Bayern Munich - Torpedo Moscou 1-1 et 0-0 - Real Madrid - FC Baia Mare 0-0 et 5-2 -FK Austria Vienne - Panathinaikos Athènes 2-0 et 1-2 - Inter Milan - Slovan Bratislava 2-0 et 1-2 - Tottenham Hotspur FC - Coleraine FC 3-0 et 4-0 - AZ 67 Alkmaar - Limerick United FC 1-1 et 1-0 - BK Copenhague - SG Dynamo Dresde 1-2 et 2-1 - KSV Waterschei - Red Boys Differdange 7-1 et 1-0 - KKS Lech Poznan - IBV Vestmannaeyjar 1-0 et 3-0 - Galatasaray Istanbul - Kuusysi 2-1 et 1-1 - Swansea City FC -Sliema Wanderers 12-0 et 5-0 - P S-G -Lokomotive Sofia 0-1 et 5-1 - Aberdeen FC -Dinamo Tirana 1-0 et 0-0 - Ujpesti Dozsa SC -IKG Goteborg 1-1 et 3-1.

Deuxième tour

KSV Waterschei - KB Copenhague 2-0 et 4-1 - FC Barcelone - Crvena Zvezda Beograd 4-2 et 2-1 - Inter Milan - AZ 67 Alkmaar 0-1 et 2-0 -Aberdeen FC - KKS Lech Poznan 2-0 et 1-0 -FK Austria Vienne - Galatasaray Istanbul 4-2 et 0-1 - P S-G - Swansea City 1-0 et 2-0 - Real Madrid - Ujpesti Dozsa SC 3-1 et 1-0 - FC Bayern Munich - Tottenham Hotspur FC 1-1 et 4-1.

Quarts de finale

KSV Waterschei - P S-G 0-2 et 3-0 ap. prol. -FK Austria Vienne - FC Barcelone 0-0 et 1-1 -Real Madrid - Inter Milan 1-1 et 2-1 - Aberdeen FC - FC Bayern Munich 0-0 et 3-2.

Demi-finales

Aberdeen FC - Waterschei 5-1 et 0-1 - Real Madrid - FK Austria Vienne 2-2 et 3-1.

Finale

A Goteborg :
Aberdeen bat Real Madrid 2-1 ap. prol.

COUPE D'EUROPE DES CLUBS CHAMPIONS

Tour préliminaire

Dinamo Bucarest-Valerengens IF 3-1 et 1-2.

Premier tour

Standard de Liège - Raba Vasas Eto 5-0 et 3-0 - Hambourg SV - Dynamo Berlin 1-1 et 2-0 -FC Juventus - Hvidovre IF 4-1 et 3-3 - Dinamo Kiev - Grasshopper Zurich 1-0 et 3-0 - Liverpool FC - Dundalk FC 4-1 et 1-0 - Celtic FC -Ajax 2-2 et 1-2 - CSKA Sofia - AS Monaco 0-0 et 2-0 ap. prol. - Aston Villa - Besiktas Istanbul 3-1 et 0-0 - Real San Sebastian - Vikingur FC 1-0 et 3-2 - SK Rapid Vienne - FC Avenir Beggen 5-0 et 8-0 - RTS Widzew Lodz - Hibernians FC Malte 4-1 et 1-0 - Helsinki JK - Omonia Nicosie 0-2 et 3-0 - Dinamo Bucarest - Dukla Prague 2-0 et 1-2 ap. prol. - 17. Nentori Tirana - Linfield FAC 1-0 et 1-2 ap. prol. - Olympiakos du Pirée -Oesters IF 2-0 et 1-0 - Sporting Lisbonne -Dinamo Zagreb 0-1 et 3-0.

Deuxième tour

FC Juventus - Standard de Liège 1-1 et 2-0 -Liverpool FC - Helsinki JK 0-1 et 5-0 - Aston Villa - Dinamo Bucarest 2-0 et 4-2 - Real San Sebastian - Celtic FC 2-0 et 1-2 - Hambourg SV - Olympiakos du Pirée 1-0 et 4-0 - RTS Widzew Lodz - Rapid Vienne 1-2 et 5-3 - Sporting Lisbonne - CSKA Sofia 2-2 et 0-0 - Dinamo Kiev -17. Nentori Tirana (forfait de Tirana).

Quarts de finale

RTS Widzew Lodz - Liverpool FC 2-0 et 2-3 -FC Juventus - Aston Villa 2-1 et 3-1 - Hambourg SV - Dinamo Kiev 3-0 et 1-2 - Real San Sebastian - Sporting Lisbonne 0-1 et 2-0.

Demi-finales

Hambourg SV - Real San Sebastian 1-1 et 2-1 -FC Juventus - RTS Widzew Lodz 2-0 et 2-2.

Finale

A Athènes :
Hambourg bat Juventus 1-0.

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE TROISIÈME DIVISION

CENTRE

1. INF Vichy, 46 pts; 2. Auxerre, 41 pts; 3. Villefranche, 41 pts; 4. Saint-Etienne, 37 pts; 5. Valence, 34 pts; 6. Montferrand, 34 pts; 7. Melun, 34 pts; 8. Chalon, 31 pts; 9. Lyon, 28 pts; 10. Pont-de-Cheruy, 27 pts; 11. Dijon, 24 pts; 12. Cournon, 24 pts; 13. Le Puy, 24 pts; 14. Roanne, 19 pts; 15. Montluçon, 19 pts; 16. Saint-Priest, 15 pts.

NORD

1. Lens, 44 pts; 2. Roubaix, 39 pts; 3. Amiens, 37 pt; 10. Pont-de-Cheruy, 27 p; 5. Lille, 34 pts; 6. Douai, 32 pts; 7. Reims, 31 pts; 8. Meaux, 31 pts; 9. P S-G, 30 pts; 10. Le Touquet, 30 pts; 11. Calais, 29 pts; 12. Hazebrouck, 27 pts; 13. Creil, 23 pts; 14. Valenciennes, 22 pts; 15. Racing Paris 1, 19 pts; 16. Senlis, 16 pts.

CENTRE OUEST

1. Toulouse, 43 pts; 2. La Roche-sur-Yon, 43 pts; 3. La Rochelle, 40 pts; 4. Bourg-la-Roche, 34 pts; 5. Périgueux, 34 pts; 6. Bordeaux, 33 pts; 7. Tours, 32 pts; 8. Saint-Médard, 30 pts; 9. Montmorillon, 29 pts; 10. Mont-de-Marsan, 28 pts; 11. Poitiers, 28 pts; 12. Cholet, 28 pts; 13. Blois, 25 pts; 14. Bourges, 21 pts; 15. Mer, 18 pts; 16. Angoulême, 10 pts.

OUEST

1. Nantes, 50 pts; 2. Rouen, 46 pts; 3. Quimper, 43 pts, 4. Caen, 42 pts; 5. Laval, 41 pts; 6. RC Paris, 39 pts; 7. Rennes, 37 pts; 8. UCK Vannes, 35 pts; 9. Malakoff, 35 pts; 10. Veloce Vannes, 34 pts; 11. Le Havre, 32 pts; 12. AS Brest, 30 pts; 13. Lucé, 30 pts; 14. Poissy, 29 pts; 15. Alençon, 28 pts; 16. Concarneau, 26 pts; 17. US Montagnarde, 22 pts; 18. Saint-Brieuc, 13 pts.

EST

1. Metz, 46 pts; 2. Sedan, 41 pts; 3. Chaumont, 40 pts; 4. Vauban, 37 pts; 5. Saint-Dizier, 34 pts; 6. Merlebach, 34 pts; 7. Nancy, 33 pts; 8. Sochaux, 32 pts; 9. RC Strasbourg, 30 pts; 10. Tavaux, 29 pts; 11. AS Strasbourg, 29 pts; 12. Mulhouse, 25 pts; 13. Saint-Dié, 22 pts; 14. Neudorf, 16 pts; 15. Amnéville, 15 pts; 16. Talange, 13 pts.

SUD

1. Sète, 39 pts; 2. Montauban, 39 pts; 3. Orange, 35 pts; 4. Bastia, 32 pts; 5. Hyères, 32 pts; 6. Monaco, 31 pts; 7. Montpellier, 31 pts; 8. Digne, 31 pts; 9. Antibes, 30 pts; 10. Aix, 29 pts; 11. Ajaccio, 28 pts; 12. Nice, 27 pts; 13. Arles, 27 pts; 14. Nîmes, 25 pts; 15. Albi, 23 pts; 16. Avignon, 21 pts.

LA SAISON DE L'ÉQUIPE DE FRANCE

31 août 1982, à Paris
(Parc des Princes)
Pologne bat France 4-0
20 000 spectateurs
Arbitre : M. Galler (Suisse)
Buts : Jalocha (28e), Kupcewicz (62e et 64e), Buncol (68e sur penalty).

France : Ettori - Amoros, Janvion, Trésor, Bossis puis Mahut (46e) - Tigana, Bijotat puis Ferreri (46e), Genghini - Delamontagne, Stopyra puis Bravo (65e), Soler.

Pologne : Kazmierski - Majewski, Dolny, Janas, Jalocha - Buncol puis Okonski (77e), Wojcicki puis Kubicki (65e), Ciolek, Kupcewicz - Mazur puis Dziekanowski (46e), Smolarek.

6 octobre 1981, à Paris
(Parc des Princes)
France bat Hongrie 1-0
20 000 spectateurs
Arbitre : M. Verhaeghe (Belgique)
But : Roussey (65e).

France : Castaneda - Bossis, Mahut, Trésor, Tusseau - Tigana puis Couriol (78e), Genghini puis Ferreri (64e), Giresse, Platini - Roussey puis Janvion (85e), Six puis Soler (72e)

Hongrie : Katzirtz - Peter, Garaba, Kerekes, Toth - Hannich, Poczik puis Csapo (66e), Burcsa - Borostyan puis Fazekas (65e), Szentes puis Toroczick (66e), Hajszan.

10 novembre 1982, à Rotterdam
France bat Pays-Bas 2-1
8 000 spectateurs
Arbitre : M. Schoeters (Belgique)
Buts : Battiston (12e) et Platini (82e) pour la France; Tahamata (8e) pour les Pays-Bas.

France : Tempet - Battiston, Trésor, Bossis, Amoros - Fernandez, Tigana, Ferreri, Platini - Roussey puis Stopyra (58e) - Ferratge puis Brisson (69e).

Pays-Bas : E. Metgod - Wijnstekers, Van de Korput, Spelbos, Boeve-Rijkaard puis Van Der Gijp (46e), Ophof, Valke - Gullit, Kieft puis Koolhof (46e), Tahamata puis Wouters (58e).

16 février 1983 à Guimaraes
France bat Portugal 3-0
10 000 spectateurs
Arbitre : M. Nyffenegger (Suisse)
Buts : Stopyra (7e et 70e), Ferreri (8e)

France : Tempet - Battiston, Mahut, Bossis, Amoros - Fernandez puis Tusseau (75e), Giresse, Ferreri puis Tigana (62e), Platini - Amisse, Stopyra puis Rocheteau (80e).

Portugal : Bento - Virgilio puis Joao Pinto (65e), Bastos-Lopez puis Eurico (46e), Humberto, Cardoso - Sheu puis Frasco (46e), Carlos Manuel, Sousa - Jordao puis Reinaldo (23e), Gomes, Chalana.

23 mars 1983, à Paris
(Parc des Princes)
France et URSS 1-1
45 000 spectateurs
Arbitre : M. Courtney (Angleterre)
Buts : Fernandez (42e) pour la France; Tchrenkov (29e) pour l'URSS.

France : Tempet - Battiston, Mahut puis Tusseau (78e), Bossis, Amoros - Ferreri, Giresse, Fernandez, Platini puis Tigana (46e) - Stopyra, Amisse puis Rocheteau (65e).

URSS : Dassaev - Bessonov, Borovsky, Baltacha, Demianenko - Tcherenkov, Bal puis Gassaev (55e), Lorionov, Buriak puis Oganessian (62e) - Rodionov, Blokhine puis Evtuchenko (78e).

23 avril 1983, à Paris
(Parc des Princes)
France bat Yougoslavie 4-0
48 000 spectateurs
Arbitre : M. Schmidhuber (RFA)
Buts : Le Roux (22e), Rocheteau (32e et 47e). Touré (74e).

France : Tempet - Amoros, Le Roux, Bossis, Tusseau - Tigana, Fernandez, Ferreri puis Stopyra (80e), Touré puis Genghini (79e) - Rocheteau, Bellone puis Six (86e).

Yougoslavie : Svilar puis Ivkovic (80e) -Dzeko, Hadzic puis Hadzibegic (75e), Zajec, Cvetkovic-Radanovic, Trifunovic, Bazdarevic puis Mance (46e) - Kranjcar puis Mlinaric (46e), Halilovic, Segerbegovic.

31 mai 1983, à Luxembourg
France et Belgique 1-1
6 000 spectateurs
Arbitre : M. Norbert Rolles (Lux)
Buts : Six (11e) pour la France; Voordeckers (13e) pour la Belgique.

France : Tempet - Thouvelen, Le Roux, Battiston, Amoros - Lemoult, Fernandez, Genghini puis Vercruysse (85e), Touré - Soler puis Stopyra (63e), Six puis Zenier (63e).

Belgique : Munaron - Gerets, L. Millecamps, Meeuws, De Wolf - Vercauteren, Van Der Elst, Vandersmissen, Coeck - Van Der Linden puis Clijsters (60e), Voordeckers.

ORIGINE DES DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES

COULEUR

Gamma/Mondial : pp. 2, 23.
Alain Gadoffre : pp. 6, 47, 73, 77, 118.
Presse-Sports : pp. 18, 31, 35, 42, 43, 59, 98, 107.
Henri Szwarc : p. 51.
Vandystadt : p. 76.
Sources privées : pp. 11, 65.
Alain de Martignac : p. 95.
Couverture : Henri Szwarc, G. Aschendorf/Vandystadt.

NOIR ET BLANC

Presse-Sports : pp. 5, 8, 13, 14, 17, 21, 22, 25, 27, 33, 37, 45, 52, 55, 56, 58, 61, 67, 68, 75, 81, 83, 85, 86, 93, 97, 100, 102, 105, 110, 111, 112, 113, 116, 117, 121, 125, 127, 128, 140.
Sygma : pp. 46, 99, 120.
Henri Szwarc : pp. 62, 90, 109.
Joël Cohade : pp. 70, 71, 72.
Alain Gadoffre : pp. 114, 122, 123.
Sources privées : pp. 38, 79, 91.

Maquette : Michel Bai

Achevé d'imprimer sur les presses de Bernard Neyrolles - Imprimerie Lescaret
à Paris, le 30 septembre 1983

Dépôt légal : 4e trimestre 1983

N° d'éditeur : 8294

Blottie entre la Coupe du Monde et le Championnat d'Europe des Nations, la saison 82-83 du football s'est révélée passionnante et enthousiasmante. Ses péripéties éclatent une fois de plus dans LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL, l'ouvrage traditionnel de Charles Biétry. L'auteur a tout vu, tout vécu, il retrace tout d'une plume alerte. Il est allé à Turin partager l'incroyable saison de Michel Platini, à Nantes découvrir les secrets de Jean-Claude Suaudeau ou à Paris écouter les confidences de Georges Peyroche.

Il a aussi applaudi la somptueuse finale de la Coupe de France entre le F.C. Nantes et le Paris S.G., apprécié le talent nouveau de Ferreri, Fernandez ou de Touré, ri aux facéties d'un bidasse nommé Daniel Bravo et découvert le seul Français champion des Etats-Unis.

Au milieu des révélations et des anecdotes, d'accusations ou d'aveux de Bossis, d'Hidalgo, de Thierry Roland, de Larqué, de Bertrand-Demanes, d'un arbitre, Joël Quiniou, d'un junior maître de l'Europe ou d'un ancien devenu prophète, LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL dévoile les mille et une faces cachées du football, illustrées par des dizaines de photographies.

Et s'il fallait encore un attrait supplémentaire à cet ouvrage, c'est Michel Platini en personne qui le donne dans une étonnante préface qui surprendra un certain... Horst Hrubesch.

En couverture :
Platini, roi des buteurs du Championnat d'Italie.
La moitié des acteurs de la finale de la Coupe de France 83 :
De gauche à droite, Bibard, Baronchelli, N'Gom (à terre), Rocheteau, Bossis (qui masque Adonkor), Pilorget, Touré, Zaremba, Fernandez et Halilhodzic.

ISBN 2-7242-1778-0

3114-1
006400